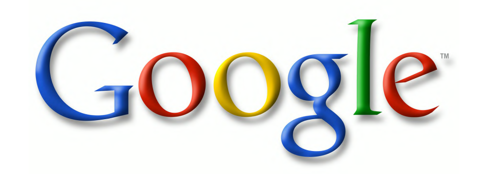


Goldsmith

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE GRECQUE.

On trouve chez le même Libraire, qui tient un assortiment de Livres dans tous les genres, et notamment de Livres anglois, de Cartes, Atlas, Globes, Sphères, etc.

L'Histoire complète de la Grèce, trad. de l'anglois du même auteur, 2 vol *in*-8°. avec deux grandes cartes. Prix, br. 9 fr. et 12 fr. port franc.

Abrégé de l'Histoire Romaine, traduit de l'anglois de Goldsmith, par V. D. Musset-Pathay (de Vendôme), 2 part. en 1 vol. *in*-8°. avec 4 figures et 3 cartes enluminées, broché, 5 fr. et 6 fr. relié. — Le même, papier vélin, cartonné, 10 fr.

Histoire d'Angleterre, traduit de l'anglois du même auteur, 2 vol. *in*-8°. avec 32 portraits et 4 fig. brochés, 9 fr.

La nouvelle édition françoise de la Géographie de Guthrie, d'après les derniers Traités de paix, contenant le double des éditions précédentes, 10 vol. dont 9 *in*-8°. et 1 d'atlas *in-folio* de 40 cartes enluminées; prix, br. 39 fr. pour Paris, et 45 fr. port franc.

— *Papier vélin* sur carré superfin d'Annonay, dont on n'a tiré que 50 exemplaires, cartonné à la Bradel; l'Atlas avec les mers lavées, les montagnes et bois piqués, 84 fr. et 92 fr. port franc.

— *Le texte, idem*, avec le *Nouvel Atlas universel*, grand *in-folio*, de Géographie ancienne et moderne pour cette nouvelle édition, composé de 60 belles cartes gravées par P.-F. Tardieu, et enluminées; avec les nouvelles divisions d'après les derniers *Traités de paix*, avec les nouvelles Découvertes de la Pérouse, de Marchand, et notamment celles de *Vancouver*, sur grand-aigle, qui ne se trouvent dans aucun atlas : demi-reliure, dos et coins de veau, 135 fr. et 145 fr. port franc.

— *Idem*, avec le même Atlas *in-folio maximo*, sur Jésus, mers lavées, montagnes et bois piqués, bien relié en veau, 184 fr. et 196 fr. port franc.

Les Atlas se vendent séparément.

L'in-folio ordinaire de 40 cartes enluminées, cartonné 15 francs. — Le grand *in-folio*, de 60 cartes, demi-reliure, dos et coins de veau, 66 fr. — *Idem*, *in-folio maximo*, mers lavées, bien relié en veau, 120 fr.

Abrégé de la Géographie de Guthrie, nouvelle édition seule et véritable, faite sur la dernière de l'ouvrage complet; augmentée de 200 pages, imprimée en caractères plus gros que ceux de la précédente, 1 fort vol. *in*-8°. avec 11 cartes, broché, 6 fr. — *Papier fin* sur carré superfin d'Angoulême, 9 fr.

Traité de Géographie ancienne et moderne comparée, d'après d'Anville, 1 vol. *in*-8°. avec 5 grandes cartes enluminées, broché, 4 fr. — Le même ouvrage sans les cartes, 1 fr. 50 cent.

Nouvelle Table universelle des Monnoies du monde, réduites en argent de France, avec leur titre et poids, le change de la France avec les principales places; traduit de l'allemand de Gerhardt, brochure *in*-8°. de 28 pages. Prix, 1 fr.

ABRÉGÉ

DE L'HISTOIRE GRECQUE,

DEPUIS son origine jusqu'à la réduction de la Grèce en Province Romaine,

Traduit de l'anglois du docteur GOLDSMITH, *sur la douzième édition*,

PAR V. D. MUSSET-PATHAY,

OUVRAGE adopté par les Maisons d'Éducation d'Angleterre, destiné à celles de FRANCE,

AVEC UNE CARTE DE LA GRÈCE ET DE L'ASIE MINEURE.

A PARIS,

Chez HYACINTHE LANGLOIS, Libraire, quai des Augustins, N°. 67, près le Pont Neuf.

AN X. — 1802.

PRÉFACE.

L'HISTOIRE GRECQUE de Goldsmith a eu beaucoup de succès dans la patrie de cet auteur. Suivant pas à pas Rollin, l'Historien anglois a fait de l'ouvrage volumineux de ce dernier un abrégé peut-être unique en ce genre; vrai modèle de précision, de justesse. Les événemens y sont serrés, la marche rapide, les réflexions rares, concises et toujours naturelles. En général l'auteur les laisse faire à son élève.

Il existoit bien dans notre langue quelques abrégés de l'Histoire Grecque. Nous ne nous permettrons pas de les juger. Nous dirons seulement que s'ils eussent été ce qu'ils pouvoient, ce qu'ils devoient être, Goldsmith eut choisi le meilleur pour le traduire. On sait que les Anglois

n'hésitent pas à s'approprier un ouvrage utile, écrit dans une langue étrangère.

L'accueil que le Public a bien voulu faire à l'*Abrégé* de l'*Histoire Romaine*, en laisse espérer un aussi favorable pour celui de l'Histoire Grecque. En présentant l'un et l'autre, on s'est proposé l'avantage des élèves, et cette intention semble assurer quelques droits à l'indulgence.

CHRONOLOGIE

Des époques et des personnages les plus célèbres de l'Histoire de la Grèce.

	Av. J. C.
Fondation des Royaumes	
— de Sicyone, par Egyalée.........	2089.
— d'Argos, par Inachus............	1856.
— d'Athènes, par Cécrops..........	1556.
— de Corinthe, par Sisyphe........	1525.
— de Sparte, par Lélex............	1516.
— de Thèbes, par Cadmus...........	1493.
— de Mycènes, par Persée..........	1344.
— de Macédoine, par Caranus.......	814.
Établissement des Amphyctions......	1522.
Prise de Troie.....................	1184.
Mort de Codrus, dernier roi d'Athènes, et établissement des Archontes.....	1070.
Homère.............................	900.
Lycurgue...........................	926.
Première olympiade, à compter du prix remporté par Coroebus aux jeux olympiques. Chaque olympiade étoit composée de quatre années, et depuis a servi de principale époque à la chronologie des Grecs.	
Première guerre des Messéniens......	743.
Seconde guerre des Messéniens.......	684.
Fin de la guerre de Messénie par la prise d'Ira.....................	644.
Thalès, l'un des sept Sages, chef de l'Ecole d'Ionie.................	640.
Législation de Dracon..............	624.
— de Solon.........................	593.

	Av. J. C.
Alcée et Sapho, célèbres par leurs poésies.	611.
Anaximandre et Pythagore, philosophes.	550.
Arrivée du sage Anacharsis à Athènes..	592.
Esope, fabuliste...............	574.
Commencement de l'empire des Perses, lorsque Cyrus monte sur le trône....	560.
Pisistrate usurpe le pouvoir souverain à Athènes..................	560.
Il en est chassé.................	559.
Son rétablissement...............	557.
Le poëte Théognis fleurissoit.........	550.
Thespis, poëte tragique; et Anacréon, poëte lyrique..................	536.
Mort de Pisistrate; ses fils Hippias et Hipparque lui succèdent..........	527.
Naissance d'Eschyle...............	525.
— de Pindare..................	519.
Mort d'Hipparque, tyran d'Athènes...	513.
Hippias chassé d'Athènes............	510.
Révolte de l'Ionie, et incendie de Sardes.	504.
Naissance de Sophocle..............	498.
Bataille de Marathon, gagnée par Miltiade..................	489.
Miltiade meurt en prison, poursuivi par l'ingratitude de ses concitoyens....	489.
Mort de Darius, roi de Perse; Xerxès son fils lui succède.	485.
Naissance d'Euripide. .... } — d'Hérodote.................. }	485.
Xerxès arrive à Sardes, et traverse l'Hellespont avec une armée innombrable pour attaquer les Grecs.....	479.
Combat et victoire des Grecs au passage des Thermopyles............... } Bataille de Salamine, gagnée par Thémistocle................... }	480.

	Av. J. C.
Batailles de Platée et de Mycale.......	479.
Thémistocle banni d'Athènes.........	473.
Naissance de Thucydide.............	470.
— de Socrate.....................	469.
Le poëte *Simonide* meurt âgé de cent ans..............................	468.
Anaxagoras, philosophe, fleurissoit vers ce temps.	
Mort d'Aristide.....................	467.
— de Thémistocle...................	450.
Cimon contraint les Perses à une paix ignominieuse avec les Grecs. Sa mort.	449.
Hérodote lit son Histoire aux jeux olympiques............................	444.
Périclès s'empare du pouvoir absolu dans Athènes......................	440.
— soumet la ville de Samos.........	441.
Première guerre du Péloponèse, à l'occasion de la querelle de Corcyre et de Corinthe.....................	432.
Peste d'Athènes.................... L'invention de la comédie date de cette même époque, et doit sa naissance à Eupolis.........................	430.
Naissance de Platon................	429.
Mort de Périclès...................	428.
Aristophane, poëte comique, fait représenter sa comédie des Nuées..	423.
Bataille d'Amphipolis, où meurent les deux généraux Brasidas le Lacédémonien, et Cléon l'Athénien.......	422.
Trève, ou paix de Nicias entre les Athéniens et les Lacédémoniens.....	421.
Alcibiade s'annonce pour un homme très distingué par ses talens et par	

	Av. J. C.
ses intrigues ; qui déterminent la disgrace de Nicias, la fin de la trève et la guerre de Sicile................	416.
— quitte le parti des Lacédémoniens. .	412.
Combat des Arginuses, où la flotte des Athéniens battit celle des Lacédémoniens.	406.
Lysandre remporte une victoire complète sur les Athéniens auprès d'Ægos-Potamos, et termine la guerre du Péloponèse..........................	405.
Après la prise d'Athènes, Lysandre y établit trente tyrans.	404.
La démocratie est rétablie à Athènes, après l'abolition de cette tyrannie, et une amnistie réunit tous les citoyens.	403.
Expédition du jeune Cyrus (même époque).	
Retraite des dix mille Grecs, conduits par Xénophon après cette expédition.	401.
Mort de Socrate....................	400.
Victoire navale remportée par Conon, général des Athéniens, sur les Spartiates, auprès de Cnide............	394.
Agésilas, roi de Lacédémone, défait les Thébains à Coronée..........	393.
Naissance de Démosthène...........	386.
— d'Aristote.	384.
Pélopidas et les autres réfugiés de Thèbes se rendent maîtres de la citadelle dont les Lacédémoniens s'étoient emparés.	378.
Bataille de Leuctres, gagnée par Epaminondas, général des Thébains, sur Cléombrote, roi de Lacédémone....	371.

	Av. J. C.
Expédition d'Epaminondas en Laconie.	371.
Jasón, roi de Phère.	370.
Pélopidas défait Alexandre, tyran de Phère, et meurt dans le combat.	364.
Mort d'Epaminondas à la bataille de Mantinée.	363.
Agésilas, roi de Lacédémone, meurt dans une expédition en Egypte.	
Philippe monte sur le trône de Macédoine.	368.
Naissance d'Alexandre	356.
Guerre sacrée.	365.
Mort da Platon.	348.
Naissance d'Epicure et de Ménandre.	342.
Bataille de Chéronée.	338.
Mort d'Isocrate, célèbre rhéteur.	
Sac de Thèbes.	335.
Passage d'Alexandre en Asie.	
Combat du Granique.	333.
Bataille d'Issus.	
Prise de Tyr.	
Conquête de l'Egypte par Alexandre, et fondation d'Alexandrie.	332.
Bataille de Gaugamèle ou d'Arbelles.	331.
Mort de Darius Codoman, dernier roi de Perse.	330.
Défaite de Porus par Alexandre.	327.
Mort d'Alexandre à Babylone.	324.
Selon notre auteur, à l'âge de 32 ans 8 mois.	
Suivant Barthélemy, 33 ans 8 mois.	
Les principaux orateurs d'Athènes sont mis à mort par Antipater.	322.
Polisperchon proclame la liberté de toutes les villes de la Grèce.	320.

	Av. J. C.
Phocion injustement mis à mort par les Athéniens.	318.
Syracuse et toute la Sicile usurpée par Agathocle. Démétrius de Phalère gouverne Athènes pendant dix ans.	317.
Eumenès, après deux batailles gagnées sur Antigone, est trahi par son armée, et livré à son ennemi.	315.
Les successeurs d'Alexandre prennent le titre de rois.	306.
Athènes est prise par Démétrius Poliorcète, après un siége d'un an.	296.
Démétrius est abandonné par son armée, et Pyrrhus prend possession de la Macédoine.	288.
Il en est chassé par Lysimaque.	287.
Lysimaque est défait et tué en Phrygie par Seleucus. Commencement de la ligue des Achéens.	281.
Pyrrhus, roi d'Epire, vient en Italie au secours des Tarentins, en guerre avec les Romains; il continue la guerre en Sicile pendant six ans.	280.
Pyrrhus, battu par les Romains, se retire en Epire.	274.
Athènes est prise par Antigone Gonatas; mais elle conserve son gouvernement pendant douze ans.	268.
Première guerre Punique; elle dure vingt-trois ans — La chronologie des marbres, dits d'Arundel, est mise en ordre, Diognète étant Archonte d'Athènes.	264.
Régulus est battu et fait prisonnier par	

	Av. J. C.
les Carthaginois, commandés par Xantippe, général Lacédémonien.	
Antigone rend la liberté à Athènes....	256.
Aratus de Sicyone délivre son pays des tyrans, et entre dans la ligue Achéenne.	251.
Les Parthes et les Bactriens secouent le joug des Macédoniens.	250.
La citadelle de Corinthe est prise par Aratus, le 12 août.................	243.
Agis, roi de Sparte, veut établir la loi agraire; il est tué................	241.
Les manuscrits originaux d'Eschyle, d'Euripide et de Sophocle sont envoyés à Ptolomée, qui les paye quinze talens..............................	233.
Guerre entre Cléomène et Aratus; elle dure cinq ans....................	227.
Cléomène tue les Ephores, et établit la loi agraire à Sparte.............	225.
Bataille de Sellasia, où Cléomène est défait par Antigone; il fuit en Egypte.	222.
Commencement de la guerre sociale, entre les Etoliens et les Achéens...	220.
Les Romains, comme troupes auxiliaires, font la guerre en Epire, contre Philippe..............................	214.
Machadinas, tyran de Lacédémone, est défait à Mantinée, par Philopoemen..........................	208.
Guerre de Philippe contre les Rhodiens, qui sont secourus par Attale.	204.
Première guerre de Macédoine; elle dure quatre ans....................	554.
Bataille de Cynocéphale, en Thessalie,	

	Av. J. C.
où Philippe est battu, et après laquelle il demande la paix..........	197.
Philopœmen fait entrer les Lacédémoniens dans la ligue Achéenne..........	191.
Philopœmen abroge les Lois de Lycurgue, qui sont rétablies ensuite par les Romains..........................	188.
Philopœmen est défait et tué par Dinocrate, tyran des Messéniens..	183.
Les Lacédémoniens entrent une seconde fois dans la ligue Achéenne..........	182.
Persée, se préparant à la guerre contre les Romains, envoie des ambassadeurs à Carthage, qui obtiennent des magistrats une audience secrette pendant la nuit......................	175.
Les généraux de Ptolomée sont battus par Antiochus. — Commencement de la seconde guerre de Macédoine.	171.
Bataille de Pydna, où Persée est défait par Paul-Émile..................	168.
Carnéade est envoyé d'Athènes à Rome, en ambassade; il étonne le sénat par son éloquence............	155.
Andriscus se prétend fils de Persée, et s'empare de la Macédoine où il règne.	152.
Les Romains font la guerre aux Achéens; elle dure une campagne............	147.
Prise d'Athènes par Sylla.............	87.

Fin de la Chronologie.

ABRÉGÉ

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GRECQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Du premier âge de la Grèce.

L'HISTOIRE de l'ancienne Grèce ressemble à celle de la moderne Allemagne. L'une et l'autre sont bien moins l'histoire d'un seul peuple que celle de plusieurs petits états indépendans, qui tantôt étoient alliés, et tantôt se faisoient la guerre. Ce sont ces différens états que nous passerons en revue, en tâchant de mettre dans notre récit autant de clarté que de précision. Nous le commencerons à l'époque où l'on fixe communément l'authenticité de l'Histoire. En remontant plus haut, l'on trouve ces temps fabuleux qui n'appartiennent qu'à la Mythologie.

Sicyone passe pour être le plus ancien royaume de la Grèce. Les Historiens font remonter son origine à l'an du monde 1915, 2089 avant J. C. et 1313 avant la première olympiade. Égyalée en fut le

Royaume de Sicyone.



premier roi. On croit que ce royaume dura mille ans.

A. M. Argos, 2148. Av. J. C. 1856.

Argos, dans le Péloponèse, est fondée du temps d'Abraham, 1080 ans avant la première olympiade. Le premier roi fut Inachus.

Mycènes. Av. J. C. 1334.

Mycènes remplace Argos. Persée, petit-fils d'Acrisius, roi d'Argos, y transporta le siége de l'empire, après avoir tué ce prince. Euristhée, qui lui succéda, fut chassé par les Héraclides, descendans d'Hercule, qui s'emparèrent du Péloponèse.

Cécrops, fondateur du royaume d'Athènes. Av. J. C. 1556.

Cécrops, Égyptien, établit le premier à Athènes une forme de gouvernement. Après avoir abandonné l'Egypte, voyagé dans la Phénicie et dans d'autres contrées, ce prince arrivé dans l'Attique, y épousa la fille d'Antée, roi de ce pays, dont il fut le successeur. Il changea les usages de ces peuples, qui avoient mené jusqu'alors une vie errante : il leur apprit à fixer leurs demeures, institua des mœurs publiques, en astreignant chaque individu à se contenter d'une femme légitime ; et afin que la justice fût mieux administrée, il forma le célèbre tribunal de l'Aréopage. Amphictyon, troisième roi d'Athènes, assembla ce conseil des Amphictyons, si fameux dans les annales de la Grèce. Codrus, le dernier roi de cette famille, se dévoua pour le salut de sa patrie. Dans une guerre entre les Athéniens et les Héraclides, ces derniers ayant pénétré jusqu'aux portes d'Athènes, l'oracle consulté, déclara que la victoire appartiendroit à celui des deux partis, dont

le roi succomberoit le premier. Codrus se déguise en homme de la campagne, passe dans le camp ennemi, et provoque un soldat, qui le tue sur-le-champ. Informés de ce dévouement, les Héraclides en conclurent que le ciel s'étoit déclaré contr'eux, et, sans coup férir, se retirèrent dans leur pays. Après la mort de Codrus, on abolit le titre de roi, qui fut remplacé par celui d'archonte, ou chef du gouvernement. Cette place fut d'abord à vie, ensuite on en limita la durée à dix ans, et enfin à une année seulement.

Cadmus, fondateur de Thèbes. Av. J. C. 1493.

Cadmus fonda le royaume de Thèbes. On lui attribue six des lettres de l'alphabet grec. Il est probable qu'il les a plutôt empruntées des caractères phéniciens qu'il ne les a inventées. On connoît les malheurs de ses enfans, Laïus, Jocaste, Œdipe, Étéocle et Polynice.

Lélex fonde Sparte. Av. J. C. 1516.

Lélex passe pour le fondateur du royaume de Sparte ou Lacédémone. Hélène, qui lui succéda long-temps après, est également fameuse par sa beauté et son infidélité. A peine étoit-elle, depuis trois ans, mariée à Ménélas, que Pâris, fils de Priam, roi de Troie, l'enleva. Pour se venger, les Grecs assiégèrent cette ville et la prirent, après un siége de dix années. A cette époque, Jephté étoit juge d'Israël.

Corinthe. Av. J. C. 1325.

On voit former ensuite le royaume de Corinthe, dont Sisyphe, fils d'Éole, fut le premier souverain. Ses descendans en ayant été chassés, Bachis prit les rênes de l'empire.

Le gouvernement devint aristocratique. On choisissoit tous les ans le premier magistrat, qui portoit le nom de Prytane. A la fin, Cypsélus usurpa l'autorité suprême, qu'il transmit à son fils Périandre, qui passoit pour un des sept Sages de la Grèce.

Royaume de Macédoine. Av. J.C. 814.

La Macédoine fut d'abord gouvernée par Caranus, descendant d'Hercule. La durée de ce royaume date de cette époque, et finit à la défaite de Persée par les Romains; ce qui comprend un espace de 626 ans.

Tel étoit l'état politique de la Grèce dans la première période de son histoire, durant laquelle nous voyons que le gouvernement monarchique prévalut dans tous les états; mais, à l'exception de la Macédoine, tous ensuite adoptèrent les formes républicaines, qui varièrent dans les différentes villes, et suivant le caractère de chaque peuple.

Conseil des Amphictyons. Av. J. C. 1522.

Tous ces états, quoiqu'indépendans les uns des autres, et souvent en guerre, n'avoient qu'un seul langage et qu'une même religion; mais ce qui les unissoit plus particulièrement entr'eux, étoit le fameux conseil des Amphictyons, assemblés, deux fois l'an, aux Thermopyles, pour y délibérer sur l'intérêt général de tous les états de la Grèce qui y envoyoient leurs députés. On en comptoit douze: c'étoient les Thessaliens, les Thébains, les Doriens, les Ioniens, les Pérèbes, les Magnètes, les Locriens, les Oétans, les Phtiotes, les Maléens, les Phocéens et les Dolopes. Chacun de ces

peuples envoyoit deux députés; l'un desquels, appelé l'*Hiéromnème*, prenoit soin de la religion; l'autre, nommé Pylagore, veilloit sur les intérêts civils de ses commettans. Après des sacrifices offerts à Apollon, à Diane, à Latone et à Minerve, les députés juroient de ne nuire à aucune ville des Amphictyons, de ne point arrêter le cours des rivières pendant la paix ou la guerre, et de s'opposer à toute entreprise qui tendroit à diminuer le respect dû aux Dieux.

L'union qui, pendant quelque temps, résulta de cette confédération, fut cause de la grandeur et de la renommée des Grecs, et mit un pays, qui n'a pas, à moitié près, l'étendue de l'Angleterre, en état de disputer l'empire du monde aux monarques les plus puissans de l'univers. Elle leur donna les moyens non seulement de résister aux armées innombrables de la Perse, mais encore de les mettre en déroute, et de les réduire à de telles extrémités, qu'elles étoient obligées d'accepter les conditions les plus humiliantes. Mais de tous les états de la Grèce, ceux qui eurent le plus d'éclat furent Athènes et Lacédemone; et c'est le motif qui nous fera entrer dans quelques détails; autant toutefois que nous le permettront les bornes que nous nous sommes prescrites.

CHAPITRE II.

Du Gouvernement de Sparte, et des Lois de Lycurgue.

LACÉDÉMONE, comme nous l'avons observé, fut, dès le commencement, gouvernée par des rois. On en compte treize de la famille de Pélops, qui tinrent successivement les rênes de l'empire. Sous les Héraclides, qui leur succédèrent, le peuple se donna deux rois au lieu d'un; chacun jouit d'un pouvoir égal. On attribue ce changement au trait dont nous allons parler. Aristodème, en mourant, laissa deux fils jumeaux qui avoient entr'eux une ressemblance si parfaite, qu'à peine on pouvoit les distinguer l'un de l'autre. Ils se nommoient Euristhènes et Proclès. Leur mère ayant pour eux une égale tendresse, et désirant l'élévation de tous les deux, déclara qu'il lui étoit impossible de désigner l'aîné, et conséquemment celui qui avoit des prétentions au trône. Le peuple les investit alors tous les deux du pouvoir souverain; et toute singulière qu'étoit cette forme de gouvernement, elle fut admise pendant plusieurs siècles.

Ilotes. C'est à cette dernière période que remonte l'esclavage des ilotes, ou hommes de la campagne de Sparte. Ceux-ci avoient pris les armes pour réclamer leur droit aux mêmes priviléges que les ci-

toyens de Sparte, droit qui leur avoit été accordé par les deux premiers rois, mais dont Agis venoit de les priver. Vaincus après un violent combat, ils furent condamnés à l'esclavage, eux et leur postérité, et l'on donna le nom d'*Ilotes* aux autres esclaves, comme pour ajouter l'insulte à l'infortune.

Lycurgue. Av. J.-C. 926 ans.

Ces mouvemens, ces désordres étoient assez communs chez le peuple de Sparte; pour les prévenir, et en empêcher le retour, Lycurgue établit ce code de lois célèbres qui donna tant d'éclat à la Grèce, et qui, pendant long-temps, rendit Lacédémone redoutable à tous les peuples voisins. Mais avant de donner cette preuve de son patriotisme et de son habileté, ce législateur montra son désintéressement et son amour de la justice. La veuve de son frère Polydectes lui offrant, pour le laisser paisible possesseur du trône, de faire mourir l'enfant dont elle étoit enceinte, à condition qu'il l'épouseroit, et qu'il partageroit le pouvoir avec elle, Lycurgue dissimula l'indignation qu'excitoit en lui une proposition aussi dénaturée. Craignant que la reine n'exécutât son dessein à la naissance de l'enfant, il l'assura qu'il se chargeroit du soin de l'éloigner du trône. Dès qu'il fut né, Lycurgue se le fit apporter, et le montrant au peuple comme son souverain légitime, il lui donna le nom de Charilaüs, et continua depuis de gouverner sous le titre de régent.

Pour mériter le titre de législateur et se perfectionner dans la science des lois,

Lycurgue voyagea dans la Grèce et dans l'Asie, où l'on prétend qu'il découvrit le premier les ouvrages d'Homère. Il vint ensuite en Égypte, et après avoir étudié les lois et les usages des peuples qu'il visitoit, il retourna dans sa patrie. Secondé par les principaux de l'état, il publia cette constitution, l'étonnement des siècles, qui conservoit aux rois une grande autorité, en la limitant par la formation d'un sénat composé de vingt-huit membres choisis parmi les principaux citoyens âgés de soixante ans. Les rois continuèrent cependant de jouir des marques extérieures et des prérogatives de leur dignité. Ils avoient une place marquée dans les assemblées publiques : ils donnoient leur vote les premiers, recevoient les ambassadeurs et les étrangers de distinction, et commandoient l'armée en temps de guerre. Le sénat pouvoit, à son gré, les obliger à marcher contre l'ennemi, ou les forcer de rentrer dans Sparte.

On respectoit d'autant plus les sénateurs, qu'ils conservoient leur rang pendant toute leur vie. Outre la portion considérable de pouvoir exécutif dont ils étoient investis, ils avoient encore la plénitude du pouvoir judiciaire, l'exerçant avec une telle intégrité, qu'il arriva très-rarement que leurs lois éprouvassent aucune contradiction, quoiqu'on eût droit d'en appeler au peuple. Leur autorité fut tempérée, environ un siècle après, par l'établissement d'une cour supérieure, appelée la cour des Ephores, composée seulement de cinq membres

choisis dans le peuple et renouvelés tous les ans. Ceux-ci avoient le pouvoir de prononcer sur la liberté et sur la personne même des rois.

Sous cette forme de gouvernement, le peuple, tout en jouissant du droit de nommer, n'avoit aucune partie du pouvoir; mais pour attacher le peuple à la constitution, Lycurgue imagina deux moyens, également hardis et décisifs. Ce fut le partage de toutes les terres entre les citoyens, et l'abolition de la monnoie. On divisa les terres de la Laconie en trente mille portions, celles de Sparte en neuf mille, et chaque habitant eut sa part. Pour abolir la monnoie, le législateur se garda bien de dépouiller ceux qui avoient de l'or ou de l'argent; mais il anéantit la valeur de ces métaux, en ne permettant de recevoir dans le commerce qu'une monnoie de fer. Elle étoit même si pesante, et à un prix si bas, qu'il falloit deux bœufs pour traîner une somme de dix mines, équivalente à-peu-près à cinq cents francs de notre monnoie. Comme celle établie par Lycurgue n'avoit aucun cours dans les autres états de la Grèce, elle en étoit dédaignée, et les Spartiates même ne lui donnoient aucun prix. Ils la méprisèrent tellement, qu'ils ne se soucioient point d'en amasser au-delà de ce qu'il leur falloit pour leurs dépenses journalières.

Afin de rendre la tempérance et la sobriété recommandables, Lycurgue ordonna que les repas se feroient en public, dans un bâtiment construit à cet effet.

Là chaque citoyen étoit obligé d'envoyer ses provisions pour un mois. Elles consistoient en un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromage, et deux livres et demie de figues. On observa cette règle avec tant de rigueur, que long-temps après Agis reçut une réprimande sévère pour avoir mangé, en particulier, avec la reine son épouse, au retour d'une expédition glorieuse. La viande étoit bannie de leurs repas. Leur plat favori étoit une espèce de brouet : on ne sait point ce qui le composoit. Il est probable que ce mets ressembloit aux soupes de légumes qui sont en usage sur le continent. Denys le tyran trouvoit ce plat insipide; mais parce qu'il manquoit, comme le lui dit son cuisinier, des assaisonnemens de la fatigue et de la faim.

Éducation des Spartiates.

Voulant habituer les jeunes gens à l'obéissance et à la discipline, Lycurgue, au lieu de confier leur éducation à leurs parens, en chargea des instituteurs appointés par l'état. Il désiroit tellement d'avoir une génération de citoyens robustes et braves, qu'il s'occupoit des enfans pendant la grossesse même des mères, en prescrivant à celles-ci le régime et l'exercice propres à faire des hommes vigoureux. Ceux qui naissoient mal conformés, étoient condamnés à périr dans une caverne, auprès du mont Taygète. Ceux qui paroissoient apporter, en naissant, une santé robuste, étoient exposés en public; l'état les adoptoit, et les rendoit aux parens pour être nourris suivant le régime prescrit par la loi. Dès

leurs plus tendres années, on les accoutumoit à ne jamais choisir leurs mets, à braver les ténèbres; on les laissoit seuls dans la nuit, pour les familiariser avec les objets propres à inspirer de la frayeur : on les faisoit marcher pieds nuds, passer les nuits à la belle étoile, porter les mêmes vêtemens en des saisons différentes. On leur apprenoit à ne rien craindre de leurs égaux. A sept ans, ils étoient retirés des mains de leurs parens : alors commençoit pour eux l'éducation publique. La discipline devenoit plus sévère encore et plus rigoureuse. La tête rasée, sans vêtemens, sans chaussures, ils combattoient les uns contre les autres.

Pour les endurcir et les accoutumer à ne se plaindre jamais, on les fouettoit tous les ans à l'autel de Diane, et l'on couronnoit celui qui supportoit cette épreuve avec le plus de courage. Plutarque assure avoir vu des enfans, expirer dans ce cruel supplice. Il rapporte qu'un jeune Lacédémonien, ayant dérobé un renard qu'il tenoit caché sous sa robe, se laissa ronger les entrailles plutôt que de trahir ce larcin. Afin de les préparer aux ruses de la guerre; on leur permettoit le vol; mais on punissoit la maladresse de celui qui étoit pris sur le fait. A douze ans ils montoient dans un ordre plus avancé, où les travaux et la discipline étoient proportionnés à leurs forces. On les divisoit par pelotons qui s'attaquoient, et il y avoit des combats simulés entre des corps plus nombreux. Ils se battoient quelquefois avec tant d'opiniatreté, qu'on en a

vu perdre les yeux et d'autres la vie plutôt que de s'avouer vaincus. Telle étoit constamment la discipline de la jeunesse Lacédémonienne jusqu'à l'âge de trente ans; époque à laquelle on leur permettoit de se marier, d'entrer dans les troupes et de prétendre aux places de l'état.

On élevoit les jeunes filles avec autant de sévérité que les hommes. On les accoutumoit au travail et à l'industrie jusqu'à vingt ans. Il leur étoit défendu de se marier avant cet âge. Courir, lutter, franchir des barrières, tels étoient leurs exercices; elles s'y présentoient nues devant les citoyens rassemblés; et cet usage ne laissoit pas naître le soupçon d'indécence, racheté et comme sanctifié par la pudeur publique, qui, par l'habitude même, étouffe les désirs déréglés. Cette mâle éducation ne pouvoit manquer de donner aux femmes de Sparte une vigueur égale d'esprit et de corps. Elles étoient braves, remplies d'honneur, patriotes et enthousiastes de la gloire militaire. Quelques étrangers s'entretenant avec la femme de Léonidas et lui disant que les Lacédémoniennes étoient les seules qui sûssent gouverner les hommes: » elles seules aussi, répondit» elle, savent donner naissance à des hom» mes ». Une mère présente le bouclier à son fils, partant pour le combat, et lui dit: » rapporte-le, ou reviens dessus «. Une autre, apprenant que son fils étoit mort en combattant pour sa patrie, répond sans émotion, *c'est pour cela que je l'avois mis au monde*. Après la

bataille de Leuctres, les parens de ceux qui avoient été tués, coururent en foule dans les temples pour remercier les Dieux de ce que leurs enfans avoient fait leur devoir ; et l'on vit, dans ce jour de désastre, ceux qui n'avoient rien perdu s'affliger publiquement.

Outre les réglemens généraux, il y avoit d'autres maximes à qui une pratique de plusieurs siècles donnoit force de loi. Il étoit expressément défendu aux Spartiates de se livrer à aucun art mécanique. La guerre étoit leur unique occupation ; et pendant la paix, la chasse et les exercices du corps étoient leur seule distraction. Les ilotes labouroient la terre, et recevoient pour prix de ce travail, une légère subsistance. Ce n'étoit pas la seule fatigue qu'on faisoit éprouver à ces infortunés, ils étoient en quelque sorte attachés à la glèbe. On ne pouvoit les vendre aux étrangers, ni leur rendre la liberté. Si quelquefois leur nombre augmentoit au point de donner quelqu'inquiétude, en vertu d'un acte secret appelé *Chryptia*, on pouvoit impitoyablement les mettre à mort. Thucydide rapporte que deux mille de ces esclaves disparurent un jour, sans qu'on en ait entendu parler. Non content de les tuer, on s'en servoit comme d'un jouet pendant leur vie. On les enivroit, et dans cet état, on les exposoit aux yeux de la jeunesse lacédémonienne, afin de lui donner de l'horreur pour ce genre de débauche.

Comme les esclaves étoient chargés de

pourvoir aux besoins des citoyens, ceux-ci se rassembloient dans des salles publiques où ils s'entretenoient ensemble. L'amour de la patrie étoit leur passion dominante, et l'enthousiasme pour le bien public absorboit tout intérêt particulier. Pédarete qu'on avoit oublié dans le nombre de ceux qui devoient occuper un rang dans l'État, rendoit grâce aux Dieux de ce qu'*il y avoit dans Sparte trois cents hommes meilleurs que lui.*

On avoit défendu aux Spartiates de faire long-temps la guerre au même peuple, de peur de le mettre au fait de leur discipline militaire. Quands ils avoient vaincu l'ennemi, quand celui-ci fuyoit en désordre, ils ne le poursuivoient que l'espace nécessaire pour être sûrs de la victoire. Cette méthode avoit un résultat heureux. Instruit que ceux qui résistoient étoient passés au fil de l'épée, l'ennemi prenoit souvent la fuite comme le moyen le plus sûr de garantir sa sûreté. Les Spartiates avoient un système opposé. Leur plus inviolable maxime étoit de ne jamais tourner le dos à l'ennemi, quelqu'inférieurs qu'ils fussent en nombre, et ils n'abandonnoient leurs armes qu'avec la vie. Bien plus, ils ne souffroient pas qu'on discutât parmi eux l'opinion contraire. Quand le poëte Archiloque vint à Sparte, il fut obligé de sortir de la ville pour avoir dit, dans l'un de ses poëmes, qu'il valoit mieux perdre les armes que le jour. Regardant la bravoure comme la meilleure défense, le législateur ne voulut

point permettre qu'on entourât la ville de murailles. Il prétendoit qu'une enceinte d'hommes valoit mieux que des murs : à ses yeux, le courage qui s'appuie d'un retranchement est presque de la lâcheté.

Tel étoit le principal but des institutions de Lycurgue : bientôt elles obtinrent l'estime et l'admiration des Etats voisins. Pour en éterniser l'exécution, le législateur, sous le prétexte qu'il manquoit quelque chose à son plan, et qu'il étoit dans l'obligation de consulter l'oracle de Delphes, engagea ses compatriotes à promettre, avec serment, d'observer ses lois jusqu'à son retour : il partit de Sparte, résolu de n'y jamais revenir. Il arrive à Delphes; il demande à l'oracle si ses lois suffiront pour le bonheur de Lacédémone ? Sur la réponse affirmative qu'il envoya à Sparte, il se donna volontairement la mort. D'autres prétendent qu'il mourut en Crète, après avoir ordonné que son corps seroit brûlé et ses cendres jetées à la mer. Quoi qu'il en soit, le serment qu'il avoit exigé de ses compatriotes fut d'autant moins violé que connoissant le mérite de ses lois, ils étoient portés d'inclination à les mettre en pratique.

Première guerre des Messéniens. Av. J.C. 743.

La première occasion où les Spartiates purent montrer aux États voisins leur supériorité, se présente dans une guerre contre les Messéniens. Elle dura vingt ans, et fut remarquable par deux incidens qui méritent d'être rapportés. Ayant obligé tous les citoyens de mar-

cher contre l'ennemi, ils s'engagèrent par serment à ne rentrer dans leurs foyers qu'après avoir vaincu; leurs femmes représentèrent que, s'ils étoient long-temps absens, leur postérité s'éteindroit. Pour parer à cet inconvénient, ils envoyèrent de l'armée cinquante des jeunes gens les plus vigoureux, qui choisirent à leur gré parmi les femmes de Sparte. Les enfans nés de cette étrange réunion, furent nommés *Parthéniens*. Les Spartiates à leur retour méprisant cette nouvelle génération, elle se joignit dans la suite aux ilotes qui s'étoient révoltés. Mais ils furent bientôt réprimés. Chassés du pays, ils s'embarquèrent sous la conduite de Phalante leur chef, et vinrent s'établir à Tarente en Italie.

L'oracle de Delphes consulté par les Messéniens, leur répondit qu'ils devoient offrir aux Dieux en sacrifice une vierge de la famille d'Æpytus. Le sort tomba sur la fille de Lyciscus. Mais comme on Aristodème. élevoit des doutes sur sa naissance, Aristodème offrit sa propre fille, sur laquelle il n'y avoit aucune incertitude. Voulant détourner le coup, son amant affirma qu'elle étoit enceinte. Le père fut tellement outré de cette imputation, qu'il ouvrit publiquement les entrailles de sa fille pour constater son innocence. L'enthousiasme que produisit ce dévouement contribua à donner pendant quelque temps l'avantage aux Messéniens. A la fin vaincus et assiégés dans la ville d'Ithome, ils furent contrains de se soumettre aux Spartiates, et Aristodème se tua sur la tombe de sa fille.

Deuxième guerre. Av. J. C. 684

Après avoir subi pendant trente-neuf ans un joug rigoureux, les Messéniens firent un effort sous la conduite d'Aristomène pour recouvrer leur liberté. Il fut trois fois vaincu par les Spartiates et mérita autant de fois l'*Hécatomphonie*. C'étoit un sacrifice qu'on devoit à celui qui, de sa propre main, avoit tué cent hommes dans un combat. Mais les Spartiates étant conduits par Tyrtée, fameux poëte athénien, qui enflammoit leur courage par ses chants et ses discours, les Messéniens furent à la fin obligés d'abandonner leur pays. Sparte l'enclava dans son territoire, et devint, par cette augmentation, l'un des plus puissants États de la Grèce.

CHAPITRE III.

Du Gouvernement d'Athènes. Lois de Solon. Histoire de la République, depuis ce Législateur, jusqu'à la guerre de Perse.

Dracon, législateur. Av. J. C. 624.

Solon. Av. J. C. 593.

Les résultats heureux que produisirent à Sparte les institutions de Lycurgue inspirèrent enfin aux Athéniens le désir d'obéir à des lois écrites. Le premier législateur qu'ils choisirent, fut Dracon, homme également intègre et sage, mais d'une excessive sévérité. Il punissoit de mort tous les crimes sans exception; répondant à ceux qui lui en demandoient la raison, que de légères fautes méritoient cette punition, et que pour de plus graves il n'en connoissoit point d'autre. Les lois étoient si sévères qu'on les disoit écrites avec du sang. Ce législateur manqua son but, parce qu'il étoit impossible de les exécuter. Elles tombèrent en désuétude, et le peuple les méprisant devint plus corrompu qu'il ne l'étoit auparavant. Ce fut dans cet état de détresse qu'on eut recours à Solon pour rétablir l'ordre dans le gouvernement.

Il seroit inutile de parler des preuves qu'il avoit données de sa sagesse. Il suffira de dire qu'il étoit au nombre des sept Sages de la Grèce. Les autres étoient

Thalès de Milet, Chilon de Lacédémone, Pittacus de Mytilène, Périandre de Corinthe, enfin Bias et Cléobule, dont on ne connoît point l'origine. Un jour on demandoit à la cour de Périandre quel étoit le gouvernement le plus parfait. « Celui, répondit Bias, dans lequel personne n'est au-dessus de la loi «. Thalès prétendoit que c'étoit celui où le peuple n'étoit ni trop riche ni trop pauvre. Selon le scythe Anacharsis, c'étoit l'état où l'on voyoit la vertu honorée et le vice flétri. Le sentiment de Pittacus fut pour la nation qui ne donnoit de l'emploi qu'aux hommes vertueux. Cléobule préféroit celle où l'on craindroit plus le blâme que le châtiment. Chilon la terre où l'on écoutoit les lois et non les orateurs ; mais l'opinion de Solon parut la mieux fondée. » Le gouvernement le plus parfait, dit-il, est celui sous lequel une injure faite au moindre citoyen, est ressentie par toute la société. »

Nous ne passerons point sous silence l'entretien célèbre qu'il eut avec Crésus, roi de Lydie. Ce monarque qu'on regardoit comme le prince le plus riche de son temps, ayant étalé devant lui tous ses trésors, lui demanda s'il ne le croyoit pas l'homme le plus heureux du monde? « Non, répliqua Solon : je connois un » homme plus heureux; c'est un paysan » de la Grèce, qui, n'étant ni pauvre » ni riche, n'a que peu de besoins aux- » quels il sait pourvoir par le travail de » ses mains. Mais au moins, dit le prince » orgueilleux, ne me croyez-vous donc

» pas heureux ? — Hélas ! reprit Solon, » peut-on prononcer sur le bonheur de » l'homme avant sa mort ! « L'événement justifia la sagesse de cette réponse. Le royaume de Lydie fut conquis par Cyrus, l'empire détruit, et Crésus fait prisonnier. Conduit au supplice d'après l'usage cruel de ces temps, il se souvint de la maxime de Solon, et ne put s'empêcher de répéter plusieurs fois le nom de ce sage, en montant sur l'échafaud. Cyrus en voulut connoître le motif : instruit par Crésus de la pensée du philosophe, il craignit pour lui-même, pardonna à son ennemi, à qui même il accorda sa confiance et son amitié. Ainsi Solon fut utile à deux rois ; il sauva la vie à l'un, et rendit l'autre plus sage.

Tel étoit l'homme que les Athéniens venoient d'élever à la dignité d'Archonte, et qu'ils investirent du pouvoir souverain pour créer un nouveau gouvernement. Solon s'aperçut qu'il y avoit certains désordres qui n'admettoient point de remèdes ; il résolut de ne pas s'en mêler, déclarant à ses compatriotes qu'il leur donnoit, non pas les meilleures lois possibles, mais celles qui leur convenoient le plus. Il s'occupa d'abord des pauvres que le riche opprimoit. Il abolit les dettes que l'exaction des hommes puissans les avoit forcés de contracter. Mais pour faire le moins de tort possible aux créanciers, il augmenta la valeur de l'argent : ce qui accrut leurs richesses. Il abolit ensuite les lois de Dracon, excepté celles contre le meurtre. Il fit

Lois de Solon.

des réglemens sur les emplois et la magistrature qu'il laissa entre les mains des riches. Il divisa ceux-ci en trois classes suivant les revenus dont ils jouissoient. Ceux qui avoient annuellement cinq cents mesures tant en blé qu'en vin composoient la première; dans la seconde étoient ceux qui n'en avoient que trois cents mesures, les citoyens qui n'en avoient que cent, formoient la troisième. Tous les autres étoient compris dans une quatrième classe. On les regardoit comme incapables de posséder aucun emploi; mais pour les dédommager de cette exclusion, Solon donna à chaque citoyen le droit de voter dans la grande assemblée du peuple : et ce droit étoit important. Car, d'après les lois Athéniennes, on pouvoit appeler de la décision des magistrats à l'assemblée générale de la nation, devant laquelle se plaidoient les grandes causes.

Pour contenir l'influence des assemblées populaires, Solon donna une plus grande autorité au tribunal de l'Aréopage, et créa un autre conseil composé de quatre cents membres. Avant cette époque l'Aréopage étoit formé de citoyens considérables par leur sagesse et leur probité. Mais Solon fit statuer qu'à l'avenir, pour y être admis, il faudroit avoir préalablement exercé l'emploi d'Archonte. Cette condition accrut la majesté et le pouvoir du tribunal : et telle étoit la réputation qu'il s'étoit acquise par son discernement et son intégrité, que

les Romains s'en rapportoient à ces juges pour des causes qui les embarrassoient. Le conseil des quatre cents prononçoit sur l'appel des causes portées à l'Aréopage, et il examinoit mûrement les questions avant qu'elles fussent soumises à l'assemblée générale.

Telle fut la réforme établie dans le plan général du gouvernement d'Athènes. Les lois particulières pour l'administration de la justice étoient plus nombreuses, mais pleines de sens. Pour exciter le patriotisme et prévenir les effets de l'égoïsme et de l'indifférence sur l'intérêt commun, Solon ordonna que tout citoyen qui ne prendroit aucune part dans les dissentions publiques, et demeureroit neutre, seroit déclaré infâme, banni à perpétuité et dépouillé de tous ses biens. Par un motif semblable, il permit aux particuliers d'épouser la querelle de quiconque seroit insulté : il vouloit qu'on honorât le lien du mariage, et qu'on n'en fit point, comme par le passé, une spéculation honteuse. Il permit à celui qui n'avoit point d'enfans de disposer de son bien comme il l'entendroit. Il entretint et même augmenta dans les jeunes gens le respect qu'ils devoient à la vieillesse. Il diminua les récompenses que l'on donnoit aux vainqueurs des jeux olympiques, qu'il considéroit comme un établissement aussi dangereux qu'inutile, et donna l'argent que produisoit cette réforme, aux veuves et aux enfans des soldats morts en défendant la patrie.

Afin d'encourager l'industrie, il auto-

risa l'Aréopage à s'informer des moyens que les particuliers avoient pour vivre, et à punir ceux qui n'en présentoient pas de légitimes. Il fut décrété que les enfans ne seroient pas tenus de pourvoir à la subsistance de leurs pères âgés, si ces derniers avoient négligé de leur donner un état. Tous les bâtards étoient pareillement exempts de ce devoir, puisqu'ils ne devoient à leurs parens rien autre chose que la naissance. Il étoit défendu d'injurier en public. Les magistrats étoient obligés de mettre beaucoup de circonspection dans leur conduite. On punissoit de mort un Archonte ivre. Solon, ne voulant pas présumer que le parricide pût exister dans la société, ne fit aucune loi contre ce crime. En vue de conserver la sainteté du mariage, il permit de tuer l'adultère, quand on le prendroit sur le fait: et quoique le gouvernement laissât subsister des réduits ouverts au libertinage, ceux ou celles qui les fréquentoient étoient notés d'infamie.

Telles furent les principales institutions de ce célèbre législateur. Il fit prêter aux Athéniens le serment de les observer religieusement pendant un siècle. Ayant ainsi rempli sa tâche, il entreprit des voyages, laissant ses compatriotes accoutumés à ce nouveau gouvernement. Mais quelque sages que fussent ces lois, il étoit bien difficile à un peuple, déchiré pendant long-temps par des guerres civiles, de les observer rigoureusement. Quand l'homme de génie,

dont ils respectoient l'autorité, ne fut plus au milieu d'eux, les haines mal éteintes se renouvelèrent. On vit paroître trois factions commandées par Pisitrate, Mégaclès et Lycurgue. Le premier fut le plus puissant, le plus habile et le plus heureux des trois. Avec toutes les vertus, on ne lui reconnoissoit qu'un seul vice : une ambition démesurée. Rempli de connoissances, il protégea les sciences et les arts, et il en donnoit lui-même des leçons. Selon Cicéron, il fut le premier qui fit connoître aux Athéniens les ouvrages d'Homère. Il les rassembla, les mit dans l'ordre où ils sont aujourd'hui, et les fit lire publiquement aux Panathenées.

Pisistrate, tyran d'Athènes.
Av. J. C. 560.

Ses opinions, ses talens, ses promesses, sa libéralité et son adresse, lui avoient tellement concilié l'amour de ses compatriotes, qu'il touchoit au moment de se rendre maître du gouvernement, lorsqu'il eut la douleur de voir arriver Solon. Ce législateur absent depuis dix ans, informé des perfides desseins de Pisistrate, venoit tenter de s'opposer, s'il étoit possible, à leur exécution. Tout délai étoit dangereux. Pisistrate, montrant son corps couvert de plusieurs blessures, qu'il s'étoit faites lui-même, et prétendoit avoir reçues en défendant le peuple, se fit transporter dans un char sur la place publique, et réussit, par ses plaintes et son éloquence, à se faire donner une garde de cinquante hommes, pour la sûreté de sa personne. C'étoit le but auquel il tendoit, il sut bientôt

bientôt augmenter tellement ce nombre, qu'il eût une petite armée en état de triompher de tous les obstacles. Il s'empara de la citadelle et usurpa le pouvoir suprême. Mais il ne survécut pas long-temps à la liberté de son pays. Il mourut deux ans après, âgé de quatre-vingts ans, pleuré de toute la Grèce, comme le plus grand législateur, et comme le premier poëte qui eût paru depuis Homère.

Pour conserver le pouvoir à sa famille, Pisistrate usant du même artifice qui le lui avoit donné, parvint à le transmettre à ses deux fils, Hippias et Hipparque. Ces deux jeunes gens, marchoient sur les traces de leur père. Ils encourageoient les sciences et ceux qui les cultivoient. Ils firent venir à leur cour Anacréon, Simonide et d'autres poëtes, qu'ils comblèrent de présens et qu'ils admirent à leur familiarité. Ils établirent des écoles publiques, et firent placer sur les grandes routes, la statue de Mercure, sur laquelle étoient gravées des sentences morales. Leur règne cependant ne dura que huit ans, et finit de cette manière.

Hippias et Hipparque. av. J.C. 527.

Harmodius et Aristogiton, tous deux citoyens d'Athènes, étoient liés d'une étroite amitié. Ils regardoient une insulte faite à l'un des deux, comme adressée à tous les deux ensemble. Hipparque naturellement libertin, séduisit la sœur d'Harmodius, et l'insulta ensuite dans une cérémonie publique, à laquelle il prétendit qu'elle ne pouvoit assister.

Harmodius et Aristogiton.

Mort d'Hipparque. av. J.C. 513.

Cet affront n'étoit pas de ceux que l'on supporte patiemment. Les deux amis, résolurent la mort du tyran et mirent leur projet à exécution, mais ils périrent dans l'entreprise. Hippias échappé à la conspiration, fit mourir un grand nombre de citoyens qu'il soupçonnoit d'y avoir trempé. On a conservé à l'admiration des siècles le courage d'une courtisane nommée *Lionne*. Mise à la torture, elle supporta la cruauté des bourreaux avec une fermeté invincible; et craignant que la douleur ne lui arrachât quelqu'aveu, elle se coupa la langue avec ses dents et la cracha au visage du tyran. Quelques années après, les Athéniens érigèrent à son honneur une statue, qui représentoit une lionne sans langue.

Craignant le sort de son frère, Hippias tacha d'augmenter ses forces par des alliances étrangères. Il s'adressa aux Lacédémoniens; mais il avoit été prévenu par les Alcméonides, bannis d'Athènes dès le commencement de l'usurpation. Ceux-ci avoient mis les prêtres dans leurs intérêts en construisant le magnifique temple de Delphes. Toutes les fois que les Spartiates consultoient l'oracle, le Dieu les engageoit à rendre Athènes libre. Ils se déterminèrent enfin à cette entreprise, et après avoir essuyé d'abord quelque revers, ils réussirent à détrôner le tyran, la même année où Rome bannit ses rois. La famille d'Alcméon, avoit été le principal instrument de cette importante révolution; mais le peuple témoigna une reconnoissance plus particu-

Tyrannie des Pisistratides abolie. av. J. C. 510.

lière à la mémoire des deux amis, qui avoient frappé le premier coup. On ne prononça qu'avec respect les noms d'Harmodius et d'Aristogiton; on leur éleva des statues sur la place publique: honneur qui n'avoit été rendu jusqu'alors à personne.

CHAPITRE IV.

Depuis l'expulsion d'Hippias, jusqu'à la mort de Miltiade.

Quoique Hippias chassé du trône fût obligé d'abandonner sa patrie, il ne renonça point à l'espoir de recouvrer un jour ce qu'il venoit de perdre. Il eût d'abord recours aux Lacédémoniens qui paroissoient se repentir d'en avoir cru un oracle suborné. Il sembloit en effet, d'autant plus facile de rétablir Hippias, qu'Athènes étoit troublée par l'ostracisme : nouveau mode de voter, dont le but étoit de bannir, pendant dix ans, tout citoyen dont la richesse ou la popularité pouvoient inspirer des inquiétudes. Son nom, dans ce cas, étoit inscrit sur une écaille d'huître, par tous ceux qui avoient soixante ans. Avant de secourir Hippias, Lacédémone eut la prudence de consulter les autres états de la Grèce, et les trouvant opposés à ses desseins, elle abandonna pour jamais le tyran et sa cause.

Tentatives d'Hippias.

Trompé dans son attente, Hippias eût recours à une puissance plus formidable encore. C'étoit Artapherne, gouverneur de Sardes, pour le roi de Perse. Il lui représenta combien il seroit facile de conquérir l'Attique; et la cour de Perse, flattée d'acquérir avec ce territoire une vaste étendue de côtes, adopta ce projet avec empressement.

Quand les Athéniens envoyèrent en Perse un ambassadeur pour réclamer contre les procédés d'Hippias, on leur répondit que s'ils vouloient éviter la guerre, il falloit qu'ils reconnûssent Hippias pour leur roi. Mais ces braves républicains aimoient trop ardemment la liberté, et avoient l'esclavage trop en horreur, pour supporter patiemment un ordre aussi impérieux. Le refus le plus fier fut toute leur réponse, et les hostilités commencèrent.

Origine de la guerre de Perse.

La bravoure des Athéniens dans cette circonstance est d'autant plus admirable, qu'il n'y avoit nulle comparaison de leurs forces à celles de leurs ennemis. Le roi de Perse étoit alors le monarque le plus puissant de l'univers, et l'Attique contenoit à peine vingt mille citoyens, dix mille étrangers, et environ cinquante ou soixante mille esclaves. Les Spartiates qui jouèrent bientôt après un rôle considérable dans la guerre contre la Perse, étoient encore en plus petit nombre. Il n'y avoit pas plus de neuf mille citoyens et trente mille hommes de la campagne. Cependant, ces deux états, quoique foiblement secourus des républiques voisines inférieures en forces, se trouvèrent capables non seulement de résister au roi de Perse, mais encore, de faire avorter toutes ses entreprises. Exemple mémorable, qui prouve quel héroïsme et quelle passion pour la gloire peut inspirer l'amour de la liberté !

Le rétablissement d'Hippias n'étoit pas la seule cause de la rupture entre les

Perses et les Athéniens. Les colonies Grecques venues d'Ionie et d'Eolie, et établies dans l'Asie Mineure depuis cinq cents ans, avoient fini par subir le joug imposé par Crésus, roi de Lydie, et celui-ci ayant été vaincu par Cyrus, sa conquête étoit devenue la proie du vainqueur. Ces colonies n'avoient pas encore perdu le souvenir de leur ancienne liberté; elles saisissoient chaque occasion de secouer le joug de la Perse, et de recouvrer leur indépendance, secrètement encouragées, par Histiée, gouverneur ou tyran de Milet, (car les Grecs donnoient ce dernier nom aux gouverneurs pour la Perse.) Cet homme dont la fidélité étoit suspecte à la cour de son roi, n'eût d'autre parti à prendre pour sa sûreté que d'exciter les Ioniens à la révolte. Aristagoras, son envoyé, implora d'abord le secours des Lacédémoniens, et manquant son but de ce côté, il eût recours aux Athéniens, dont il fût accueilli favorablement. Le peuple conservoit alors le plus vif ressentiment contre le roi de Perse, à l'occasion de l'impérieuse volonté qu'il avoit déclarée de rétablir Hippias. Athènes fournit vingt vaisseaux aux Ioniens: et les Erétriens, de concert avec les Eubéens, en accordèrent cinq autres.

Avec ce secours, Aristagoras entra dans la Perse, et pénétra dans le centre de la Lydie, brûla Sardes, capitale de cette contrée; mais, étant ensuite abandonné des Athéniens au premier échec qu'il reçut, il se vit bientôt hors d'état de tenir

tête aux Perses. Quoiqu'il réussit à se maintenir encore pendant six ans, il fût à la fin obligé de fuir en Thrace, où son armée fût entièrement détruite. Histiée, ayant lui-même été pris, ainsi que quelques rebelles; on les conduisit à Artapherne qui fit sur le champ crucifier Histiée, et envoya sa tête à Darius.

Les Athéniens n'avoient dans le commencement de cette guerre, d'autre but que de terminer leur querelle avec les Perses; mais l'orgueil de la victoire inspira à ces derniers le désir ambitieux de conquérir la Grèce. Pour exécuter ce grand projet, Darius, dans la vingt-huitième année de son règne, ayant convoqué ses autres généraux, envoya son gendre Mardonius, pour commander dans les États maritimes de l'Asie, et tirer vengeance de l'embrâsement de Sardes: affront qu'il n'oublioit pas, qu'il pardonnoit encore moins. Mais sa flotte ayant été dispersée par une tempête, en doublant le cap du mont Athos, son armée fut vaincue. Mardonius, blessé lui-même par les Thraces qui l'attaquèrent pendant la nuit, revint à la cour de Perse, couvert de honte, pour avoir également échoué sur terre et sur mer. Darius lui retira le commandement qu'il donna à deux généraux plus habiles et plus expérimentés: c'étoit Datis de Médie, et Artapherne, fils du dernier gouverneur de Sardes. En même temps il mit une infatigable activité à leur fournir une flotte et une armée immense, et ne crut plus qu'il fut permis de douter du succès.

Défaite de Mardonius.

Avant d'envahir la Grèce, Darius pensa qu'il étoit de sa dignité et même de l'humanité d'envoyer des hérauts d'armes, pour demander que les peuples se soumissent, ou, dans le cas de refus, pour les menacer d'une vengeance terrible. Intimidés par sa puissance, quelques petits états cédèrent. Mais Athènes et Sparte refusèrent dédaigneusement de reconnoître un pouvoir étranger. Quand, suivant la coutume, les Perses demandèrent la terre et l'eau, ces fiers républicains jetèrent dans un puits l'un des deux envoyés, et l'autre dans un fossé, en leur ordonnant, avec mépris, d'y prendre ce qu'ils cherchoient. Bien plus, ils résolurent de punir les Eginètes, pour avoir, par leur basse soumission, trahi les intérêts de la Grèce. Ceux-ci firent d'abord quelque résistance, et attaquèrent les Athéniens sur mer; mais ces derniers les vainquirent à la fin, et accrurent leur puissance maritime au point d'opposer des forces égales à celles du roi de Perse.

Darius ayant completé son armée, envoya ses deux généraux dans la Grèce, qu'il regardoit comme une conquête assurée. Leur flotte étoit de six cents vaisseaux; et leur armée de cent vingt mille hommes. Ils avoient ordre de piller les villes d'Athènes et d'Érétrie, d'y brûler toutes les maisons et tous les temples, et de mener tous les habitans en captivité. On avoit même fait pour cela une provision de chaînes.

Les Athéniens n'avoient que dix mille

hommes pour résister à cette armée formidable ; mais tous étoient animés de cet amour de la liberté qui les rendoit invincibles. Ils étoient alors commandés par les trois plus habiles généraux, que ce pays fertile en grands hommes, ait jamais produits. C'étoient *Miltiade*, Thémistocle et Aristide. Le premier passoit pour le plus habile capitaine, le second étoit si partisan du gouvernement populaire, et tellement empressé de s'insinuer dans les bonnes grâces du peuple, qu'on l'accusa souvent de prévention. Il est vrai qu'il sembloit être glorieux de son emploi. Un jour qu'on lui disoit qu'il feroit un excellent magistrat s'il avoit plus d'impartialité. « Dieu veuille, répliqua-t-il, que je ne » siège jamais sur un tribunal où mes amis » ne trouveroient pas plus de faveur que » des étrangers. » Quant au dernier, (Aristide,) il étoit si incorruptible que son nom seul rappeloit l'idée de la justice.

Miltiade, Thémistocle et Aristide.

La guerre commença chez les Erétriens, qui s'enfermèrent dans leurs murs, ne pouvant résister à des forces si supérieures. Malgré leur défense opiniâtre, ils furent, après un siége de six jours, pris d'assaut, et leur ville réduite en cendres. On envoya au roi de Perse, les habitans chargés de chaînes, comme des premices de la victoire. Mais ce prince, contre leur attente, traita les vaincus avec douceur, leur donna un village dans la Cissie, où, six cents ans après, Apollonius de Tyane tróuva leurs descendans.

Vains de ce succès, les Perses péné-

trèrent dans le centre du pays ; et conduits par Hippias, tyran chassé d'Athènes, ils arrivèrent dans les plaines de Marathon, à environ dix milles de cette ville. Ce fut là, que les athéniens résolurent de les arrêter; mais ne se sentant point en état de combattre avec avantage, ils envoyèrent demander du secours à Sparte. Ils l'auroient immanquablement obtenu, sans une superstition ridicule, qui défendoit aux Lacédémoniens de se mettre en marche avant la pleine lune. On eut recours aux autres états de la Grèce, qui intimidés par la puissance des Perses, n'osèrent se mettre en défense.

Réduits à leur seul courage, les Athéniens rassemblèrent toutes leurs troupes, au nombre de dix mille hommes : ils conférent le commandement à dix généraux présidés par Miltiade. Chacun commandoit à son tour pendant une journée seulement. Mais on trouva tant de difficultés à cette organisation, que, d'après l'avis d'Aristide, Miltiade fut investi du commandement, comme étant le plus habile et le plus expérimenté. On résolut en même temps dans un conseil de guerre, (quoiqu'à la majorité d'une seule voix) d'aller au-devant de l'ennemi, au lieu de l'attendre dans l'enceinte de la ville.

Bataille de Marathon. av. J. C. 489.

Sentant l'infériorité du nombre de ses soldats en comparaison de l'armée des Perses, Miltiade voulut s'assurer l'avantage de la position. Il rangea son armée au pied d'une montagne, de manière que l'ennemi ne pouvoit ni l'envelopper ni la prendre par derrière.

Il fit couper des arbres pour lui servir de retranchemens. Datis s'aperçut combien ces dispositions étoient favorables aux Athéniens; mais se fiant à la supériorité du nombre, et ne voulant point donner aux Spartiates le temps d'arriver, il résolut d'engager l'affaire. Le signal ne fut pas plutôt donné, que les Athéniens, au lieu d'attendre le choc de l'ennemi, suivant leur coutume, s'élancèrent avec une indomptable fureur. Les Perses regardèrent cette irruption comme le résultat d'un désespoir insensé plutôt que l'effet d'un courage réfléchi. Mais ils furent bientôt convaincus de leur erreur, quand les Athéniens soutinrent la charge avec la même bravoure. Miltiade avoit donné aux deux ailes plus de force qu'au centre qui étoit commandé par Aristide et Thémistocle. Profitant de cette circonstance, les Perses attaquèrent le centre avec vigueur : ils étoient sur le point de s'ouvrir un chemin, lorsque les deux ailes victorieuses retournant sur l'ennemi et le prenant en flanc, le mirent en désordre. La déroute en un moment devint générale et les Perses s'enfuirent précipitamment vers leurs vaisseaux. Les Athéniens les poursuivirent jusqu'au rivage et mirent le feu à quelques-unes de leurs galères. Ce fut alors que Cynégire, frère du poëte Echyle, prit de sa main droite un des vaisseaux ennemis au moment où les Perses montoient dedans : sa main droite ayant été coupée, il saisit le vaisseau de sa main gauche, et

privé encore de celle-ci il s'attache avec les dents au navire et reçoit la mort.

Av. J.C. 489. On prit plusieurs vaisseaux : six mille hommes restèrent sur le champ de bataille, sans compter ceux qui furent noyés ou consumés dans les vaisseaux que l'on avoit brûlés. Il n'y eut que deux cents Grecs de tués : au nombre desquels étoit Callimaque, l'un de ceux qui avoient été d'avis de combattre en rase campagne. On croit qu'Hippias, le moteur de cette expédition, périt dans le combat : d'autres prétendent qu'il se sauva et mourut à Lemnos dans la misère.

Tel fut le résultat de cette fameuse bataille de Marathon, une des plus importantes dont l'histoire fasse mention, parce qu'elle apprit aux Grecs à mépriser le pouvoir du monarque Persan, et à combattre avec bravoure pour leur indépendance. Ils continuèrent à cultiver les arts et les sciences qui adoucirent leurs mœurs, et eurent ensuite une si grande influence dans toute l'Europe.

Monumens élevés par les Athéniens. Du marbre apporté par les Perses pour élever un monument de la victoire qu'ils attendoient, les Athéniens firent faire par Phidias, sculpteur célèbre, une statue qui immortalisât leur triomphe. Elle fut dédiée à la déesse Némésis, dont le temple étoit voisin du champ de bataille. On éleva pareillement à la mémoire de ceux qui succombèrent dans le combat, des monumens sur lesquels furent gravés leurs noms et celui de la famille à laquelle ils

appartenoient. Ces monumens étoient de trois espèces. L'un pour les Athéniens, le second pour les Platéens leurs alliés, et le troisième pour les esclaves que l'on avoit enrôlés dans l'extrémité où l'on s'étoit trouvé réduit. Pour témoigner leur reconnoissance à Miltiade, les Athéniens ordonnèrent à l'un de leurs meilleurs artistes, nommé Polygnote, de faire un tableau dans lequel ce grand général étoit représenté à la tête des autres généraux, exhortant les troupes et montrant l'exemple du courage.

Mais leur gratitude envers ce guerrier célèbre, toute sincère qu'elle étoit, ne fut pas de longue durée. Avec de grandes qualités, les Athéniens étoient légers et jaloux de tous ceux qui par leur mérite, leur pouvoir ou même leur popularité pouvoient causer de l'ombrage. Miltiade en eut bientôt une preuve humiliante. Une blessure qu'il avoit reçue dans une expédition contre les Perses, l'empêchant de paroître en public pour se défendre contre Xantippe qui l'accusoit de s'être laissé corrompre, on rendit par défaut un jugement qui le condamnoit à perdre la vie. Les Athéniens n'eurent pas l'effronterie d'exécuter cet arrêt sévère contre celui qui leur avoit rendu tant de services. On commua la peine en une amende de cinquante talens : et comme Miltiade ne possédoit pas cette somme, on le mit en prison où bientôt après il mourut. Ses compatriotes ne voulurent point qu'on rendit à son corps les honneurs de la sépulture avant que

Ingratitude des Athéniens.

Trise fin de Miltiade.

Piété filiale de Cimon.

l'amende fut payée. Cimon, fils de Miltiade, en intéressant ses amis et ses parens fut enfin en état d'acquitter la somme; et fit ensuite à son père des funérailles honorables.

CHAPITRE V.

Depuis la mort de Miltiade, jusqu'à l'époque où Xerxès sortit de la Grèce.

L'ÉCHEC que venoit d'éprouver Darius, loin de le décourager, le jeta dans une fureur inexprimable. Il se préparoit en personne à envahir la Grèce, quand la mort mit un terme à ses projets ambitieux. Xerxès son fils, résolut d'exécuter le plan que son père avoit conçu. Au retour d'une expédition heureuse en Egypte, il se flatta que son bonheur ne l'abandonneroit point en Europe. Sûr de la victoire, il ne vouloit plus à l'avenir, disoit-il, acheter les figues de l'Attique, d'autant qu'il alloit posséder le pays qui les produisoit. Avant d'entreprendre cette importante expédition, il jugea convenable de consulter tous les officiers de sa cour. Son beau-frère Mardonius, qui connoissoit ses sentimens secrets, et vouloit flatter ses projets, applaudit hautement à la résolution qu'il avoit prise. Mais son oncle Artaban, que l'âge et l'expérience avoient rendu sage, se servit de tous les argumens qu'il croyoit propres à le détourner d'un dessein aussi téméraire. Il adressa au roi ce discours.

Xerxès. av. J.C. 385.

Sage conseil d'Artaban.

« Permettez-moi, prince, dit-il, d'ex- » poser mon avis avec cette liberté qui

» convient à mon âge et à l'intérêt que je
» prends à votre gloire. Quand mon frère
» Darius, de qui vous reçûtes et le sceptre
» et la vie, voulut faire la guerre aux
» Scythes, je fis tous mes efforts pour le
» détourner de ce projet. Le peuple que
» vous allez attaquer est infiniment plus
» redoutable. Si les Athéniens furent seuls
» en état de vaincre une armée nombreuse
» commandée par Datis et Artapherne,
» que devons-nous attendre de la réunion
» des états de la Grèce? Vous voulez jeter
» un pont sur la mer pour passer d'Europe
» en Asie; mais si les Athéniens détrui-
» soient ce pont pour rendre votre retour
» impraticable, que feriez-vous? Ne nous
» exposons point à de si grands dangers,
» surtout n'ayant point des motifs suffi-
» sans pour nous engager à courir de tels
» risques. Du moins prenons le temps
» pour méditer sur ce sujet important.
» L'examen réfléchi d'une affaire évite
» les reproches, quelqu'en soit le résultat.
» L'imprudence agit avec précipitation,
» et réussit rarement. De plus, grand
» prince, ne vous laissez point éblouir par
» l'éclat d'une gloire imaginaire. Les ar-
» bres les plus élevés sont les plus exposés
» à la foudre. Quant à vous, Mardonius,
» qui pressez avez tant d'ardeur cette
» expédition, si elle a lieu, chargez-vous
» en. Mais que le roi dont la vie nous est
» chère retourne en Perse. Mettons tous
» les deux vous et moi nos enfans en
» ôtage, pour les succès de cette guerre;
» si les résultats en sont heureux, je con-
» sens qu'on mette les miens à mort.

» Mais si, comme je le prévois, il en est
» autrement, j'exige que les vôtres et vous
» receviez le prix de votre témérité. »

L'orgueil du roi de Perse ne put supporter des représentations aussi fermes quoique respectueuses. Ce monarque répliqua avec sévérité. « Rendez grâces aux
» dieux, dit-il, de ce que vous êtes mon
» oncle : sans cela vous recevriez le juste
« châtiment de votre conduite insolente.
» Mais elle ne sera point impunie ; restez
» derrière avec les femmes à qui vous
» ressemblez par votre lâche pusillani-
» mité. Restez ici, pendant que je con-
» duirai mes troupes où mon devoir et
» la gloire m'appellent. »

Ayant ainsi résolu l'envahissement de la Grèce, Xerxès fit pour y porter la guerre des préparatifs, dont l'immensité montre quelle haute idée il avoit de la puissance et du courage de ses ennemis. Sardes fut le rendez-vous des troupes de terre, et l'on fit avancer la flotte vers l'Hellespont, le long des côtes de l'Asie Mineure. Pour abréger le passage, le roi fit construire un canal à l'isthme qui joint le mont Athos au continent. Pendant qu'on travailloit à cet ouvrage, il adressoit à la montagne un de ces discours, dont la jactance ridicule a rendu son nom si fameux. « Mont orgueilleux, disoit-il, qui
» lèves au ciel une tête altière, garde toi
» d'avoir l'audace de me résister ; si tu
» le fais, je t'abaisserai au niveau de la
» plaine et te ferai jeter à la mer. »

En marchant vers Sardes, il montra ce qu'il étoit capable de faire dans sa *barba-*

rie, quand on doutoit de son autorité. Ayant ordonné au fils aîné de Pithias, prince de Lydie, de l'accompagner à la guerre, le père lui offrit tous ses trésors, qui montoient à quatre-vingt millions de notre monnoie, pour acheter l'exemption de son fils, et comme celui-ci paroissoit vouloir rester, Xerxès le fit mettre à mort sous les yeux de son père. Partageant ensuite le corps en deux, il en placa une partie à droite, l'autre à gauche, et fit passer ensuite son armée. Exemple terrible pour celui qui oseroit contredire les volontés du Roi des Rois.

Cruauté de Xerxès.

Dénombrement de son armée.

Son armée n'étoit pas seulement composée de Perses, mais de Mèdes, de Lydiens, d'Assyriens, d'Hircaniens, en un mot de tous les peuples qui reconnoissoient son autorité, craignoient son pouvoir, ou briguoient son alliance. On prétend qu'elle montoit à deux millions d'hommes. Outre mille vaisseaux de transport, sa flotte étoit composée de quatorze cent vingt-sept voiles. Il y avoit à bord cent mille hommes. Ce qui fait croire que l'armée entière montoit à deux millions et demi de soldats ; et à cinq millions environ, si l'on comptoit les femmes, les esclaves et les employés. De telles forces bien conduites, auroient conquis l'univers. Mais leur ignorance et leur présomption firent triompher la bravoure des Grecs.

Ce fut dix ans après la bataille de Marathon, que Xerxès entra dans la Grèce avec son innombrable armée. La revue de ses troupes lui inspiroit une joie vive

causée par la supériorité de ses forces. A la joie succéda pourtant un sentiment d'humanité : il fondit en larmes en pensant que dans un siècle aucun de ces soldats ne verroit le jour. Il avoit fait construire un pont de bateaux sur l'Hellespont; c'est le détroit des Dardanelles, qui sépare l'Asie de l'Europe, et dont la largeur est d'une demi lieue. Mais la mer ayant détruit ce pont, Xerxès se vengea sur les ouvriers, en leur faisant couper la tête; et pour punir la mer de son insolence, il fit fouetter les bords par son armée, et y fit jeter des fers pour lui apprendre à obéir à ses volontés. Preuve frappante de l'effet du despotisme, qui non seulement endurcit le cœur, mais encore aveugle l'esprit et l'abrutit.

Xerxes fait châtier la mer.

Débarqué en Europe, Xerxès se dirigea vers la Grèce, recevant l'hommage et la soumission des peuples sur le territoire desquels il passoit. Les petits états de la Grèce effrayés de sa puissance, se rendirent à la première sommation. Athènes et Sparte seules dédaignèrent d'imiter une conduite aussi pusillanime. Ces républicains prirent la résolution de résister à l'oppresseur de la patrie et de conserver leur liberté intacte ou de mourir en la défendant : du moment où Xerxès avoit fait ses préparatifs ils furent informés de ses desseins. Ils prirent en conséquence des mesures pour les faire avorter. Ils entretenoient des espions à Sardes, afin de connoître le nombre et les forces de l'ennemi. Les espions furent pris, mais au lieu de les pu-

nir ou de les garder, Xerxès les fit promener dans le camp et les renvoya en les priant de donner chez eux un détail exact de ce qu'ils avoient vu. Les Athéniens et les Spartiates, sans être intimidés par des forces aussi supérieures, ni par la soumission lâche des autres états de Grèce, résolurent de réunir leurs troupes pour affronter le danger commun. Leur armée montoit à peine à onze mille deux cents hommes, et ils étoient déterminés avec cette poignée de soldats, à s'opposer à l'armée innombrable de Xerxès.

Leur premier soin fut de nommer un général. Ils eurent la prudence de choisir Thémistocle, le plus habile capitaine de la Grèce, depuis la mort de Miltiade. Ils rappelèrent Aristide, banni par une faction, à la tête de laquelle étoit à la vérité Thémistocle; tant il est vrai que les grands hommes ne sont pas exempts de jalousie, quoiqu'ils aiment également leur patrie! C'étoit à l'occasion de ce bannissement, qu'un paysan qui ne savoit pas écrire et qui ne connoissoit point Aristide, s'adressa à lui-même pour le prier d'écrire sur une écaille d'huître, le nom de ce citoyen. « Vous a-t-il fait quelque tort » pour le condamner ainsi, lui demanda » Aristide? Non réplíqua l'autre; mais je » n'aime point l'entendre toujours louer » pour sa justice ». Sans dire un mot de plus, Aristide écrivit son nom et alla patiemment en exil. Convaincu cependant de son mérite rare, et voulant qu'il l'aidât de ses conseils, Thémistocle désira son retour aussi ardemment qu'il avoit sou-

haité son bannissement, et ces deux grands hommes oubliant généreusement leurs haines particulières, résolurent d'unir leurs efforts pour le bien public.

Thémistocle vit qu'on pouvoit résister à l'ennemi sur mer aussi bien que sur terre; et pour le faire avec plus d'avantage, il ordonna de construire cent galères et s'occupa sérieusement de l'amélioration de la marine. L'oracle avoit déclaré, quelque temps auparavant, qu'une enceinte de bois suffisoit pour la défense d'Athènes, Thémistocle interprêta cette réponse ambiguë en démontrant qu'une marine organisée feroit le salut de la Grèce. Les Lacédémoniens ne furent ni moins actifs, ni moins industrieux: tellement qu'à l'approche de Xerxès, les alliés possédoient une flotte de deux cent quatre-vingts voiles, dont ils donnèrent le commandement au spartiate Eurybiade.

Un point important et décisif, c'étoit de désigner le lieu où l'on se porteroit pour arrêter l'ennemi. Après quelques délibérations, on choisit le défilé des Thermopyles. C'étoit un passage étroit de vingt-cinq pas de large, situé entre la Phocide et la Thessalie, défendu par un vieux mur et des portes, et remarquable par les bains chauds qui lui avoient donné leur nom. On confia à Léonidas, roi de Sparte, le commandement de ce passage important. Il y conduisit un corps de six mille hommes, parmi lesquels il n'y avoit que trois cents Spartiates, les autres étoient des Béotiens, des Corinthiens et d'autres alliés. Cette bande choisie étoit

envisagée depuis long-temps, comme un corps d'enfans perdus, placés en avant pour arrêter l'ennemi et lui donner d'avance une idée de la valeur des Grecs réduits au désespoir. On ne manquoit pas d'oracles, pour leur inspirer un enthousiasme ardent. L'un avoit déclaré que le salut de la Grèce dépendoit de la mort d'un roi descendant d'Hercule. Léonidas se sacrifia gaiement pour accomplir l'oracle, et en sortant de Lacédémone, se regarda comme une victime dévouée pour le bien de son pays.

Combat des Thermopyles av. J. C. 480. Xerxès s'avançoit dans le même temps avec sa nombreuse armée, pensant que dès que les Grecs l'auroient vûe, ils se soumettroient sans aucune résistance. Sa surprise fût extrême, quand il vit qu'une poignée d'hommes désespérés, vouloit lui disputer le passage des Thermopyles : il crut d'abord qu'ils abandonneroient ce dessein, et leur accorda en conséquence quatre jours de réflexion, espérant que le danger les feroit battre en retraite ; mais les voyant inébranlables à leur poste, il les envoya sommer de rendre leurs armes. Léonidas lui répondit avec un laconisme méprisant, *viens les prendre :* quelqu'un disant que l'armée des Perses étoit si nombreuse, que les traits qu'ils lanceroient obscurciroient le soleil, le spartiate Dienécès répliqua, *nous combattrons à l'ombre.*

Irrité par ces railleries, Xerxès résolut d'attaquer aussitôt. Les Mèdes donnèrent le premier assaut, et furent repoussés, après un grand carnage. Dix mille Perses

connus sous le nom de la bande immortelle, tentèrent ensuite aussi vainement, de faire décamper les Grecs. En un mot, pendant deux jours, ceux-ci se maintinrent contre l'armée entière de Xerxès, et s'y seroient maintenus probablement plus long-temps, sans la perfidie du Trachinien Epialte, qui, après avoir passé à l'ennemi, conduisit un corps de vingt mille Perses par un sentier qui dominoit le défilé.

En voyant la nouvelle position de l'ennemi, Léonidas sentit que sa résistance ne pouvoit être de longue durée. En conséquence, il exhorta ses alliés à se retirer, les priant de se réserver pour des temps meilleurs et pour le salut de la Grèce. « Quant » à moi, ajouta-t-il, les lois de Sparte me dé» fendent de fuir ainsi qu'à mes compatrio» tes; je dois ma vie à la patrie, et le mo» ment d'en faire le sacrifice est arrivé. » Ayant ainsi congédié tout son monde, à l'exception de trois cents Spartiates et de quelques Thébains, (ce qui ne faisoit pas mille hommes) il prépara gaiement à la mort ses compagnons d'armes, en leur disant: *Dinons ici joyeusement, mes chèrs camarades, car ce soir nous souperons avec Pluton.* En l'entendant ainsi parler, ses soldats jetèrent des cris de joie, comme s'il eût été question d'un banquet, et chacun résolut de vendre sa vie le plus chèrement possible. A l'approche de la nuit, ils crurent que le moment de chercher dans le camp de l'ennemi une mort glorieuse, étoit arrivé, parce qu'à la faveur de l'obscurité, ils cacheroient

Léonidas.

leur nombre, et répandroient l'alarme parmi les Perses. Cette résolution prise, ils se portèrent sur les tentes de l'ennemi, et dans le silence de la nuit, ils touchoient presqu'au pavillon du roi, espérant surprendre ce prince. L'obscurité augmentoit l'horreur de cette scène, et ne pouvant distinguer l'ami de l'ennemi, les Perses en s'égorgeant secouroient les Grecs. Le succès couronnoit la témérité de cette entreprise, lorsqu'au point du jour on distingua le petit nombre des Grecs. Ils furent aussitôt enveloppés par les Perses, qui, craignant de les approcher, leur lancèrent une nuée de traits : les Grecs bien moins vaincus que vainqueurs, et las de frapper, tombèrent au milieu d'un monceau de morts, laissant à la postérité un exemple de courage, qui n'a rien de pareil dans l'histoire. Léonidas succomba l'un des premiers, et les efforts que firent les Lacédémoniens pour défendre son corps, sont à peine croyables. Après le combat, on le trouva enseveli sous des cadavres, et le vainqueur eut la brutalité de le clouer à une croix. Il n'échappa que deux Spartiates, nommés Aristodème et Panitès. Ce dernier fut reçu à Sparte, avec un tel mépris, qu'il se tua de désespoir. Aristodème répara son honneur par sa conduite courageuse à la bataille de Platée. On croit que les Perses perdirent vingt mille hommes, au nombre desquels étoient les deux frères du roi.

Le jour même du combat des Thermopyles, il y eut un combat naval entre les Grecs

Grecs et les Perses, dans lequel les premiers prirent ou coulèrent à fond trente vaisseaux ennemis, et donnèrent la chasse à cent soixante autres, qui devinrent bientôt après le jouet de la tempête.

Marche de Xerxès en Grece.

Après avoir passé les Thermopyles, Xerxès ne trouvant aucun obstacle, se dirigea vers Athènes, dont il vouloit se venger d'une manière mémorable. Sentant l'impossibilité de défendre cette ville, Thémistocle employa toute son éloquence pour persuader à ses compatriotes de l'abandonner : ce qu'il ne put faire qu'avec beaucoup de difficultés : on arrêta donc qu'Athènes seroit mise sous la sauve-garde des dieux, et que tous ses habitans libres ou esclaves passeroient à bord de la flotte. Les jeunes gens s'embarquèrent pour Salamine, les vieillards, les femmes et les enfans, se réfugièrent à Trézène, dont les habitans leur offrirent l'asyle. Mais dans cet abandon général, ceux qui excitèrent le plus la compassion furent un grand nombre de vieillards qui étoient retenus par l'âge et les infirmités. Plusieurs restèrent volontairement, croyant que la citadelle fortifiée d'une enceinte de bois, étoit désignée par l'oracle, pour le salut de tous. Dans cette scène désolante, on vit quelques femmes se coller en pleurant contre le sol sur lequel elles demeuroient depuis si long-temps; d'autres couroient les rues en jetant des cris. Les animaux domestiques erroient de tous côtés, cherchant leurs maîtres. On n'a pas oublié la fidélité d'un chien, qui se jeta à la mer, pour

suivre son maître, en nageant jusqu'à Salamine. Il expira sur le rivage, un instant après y être abordé.

Ceux qui s'enfermèrent dans la citadelle, prenant l'oracle à la lettre s'y fortifièrent comme ils purent, en attendant l'arrivée du vainqueur. Il ne se fit pas long-temps attendre, et les somma bientôt de se rendre. Sur leur refus, il ordonna l'assaut. On les passa tous au fil de l'épée, et la citadelle fut réduite en cendres.

Quoique les confédérés eussent abandonné Athènes à la discrétion des ennemis, ils étoient loin de vouloir les laisser envahir tout le pays. Ils s'emparèrent du Peloponèse, élevèrent un mur sur l'isthme qui joint cette péninsule au continent, et confièrent la défense de ce poste important à Cléombrote, frère de Léonidas. On prit cette mesure à l'unanimité, comme étant ce qu'il y avoit de plus prudent à faire. La même union ne régnoit pas dans la flotte. Eurybiade vouloit l'amener auprès de l'isthme, afin d'unir les forces de mer à celles de terre. Thémistocle, d'un avis différent, soutenoit que c'étoit le comble de la folie, que d'abandonner un poste aussi important que Salamine, où la flotte croisoit alors. » On » est maître, disoit-il, d'un détroit où » la manoeuvre devient impossible à l'en- » nemi, à cause du grand nombre de ses » vaisseaux, et l'on ne doit point céder » au caprice de l'ignorance. » Eurybiade, croyant qu'on faisoit allusion à lui, ne put contenir son ressentiment, et leva la

main sur Thémistocle, pour le punir de son insolence : *frappe, mais écoute*, lui dit l'Athénien. Sa modération et son sang froid prévalurent, et l'on résolut d'attendre les Perses à Salamine. Craignant que les confédérés ne changeassent de projet, Thémistocle eut recours à un stratagème qui montre la supériorité de son génie. Il fit avertir Xerxès que les Grecs rassemblés à Salamine se préparoient à fuir, et que rien n'étoit plus aisé que de les attaquer et les vaincre. Cet artifice eut le succès attendu. Xerxès ordonna à sa flotte de bloquer Salamine pendant la nuit, afin de prévenir une évasion qu'il avoit tant à redouter.

Thémistocle lui-même, douta pendant quelque temps du succès de son projet. Aristide qui commandoit à Egine un détachement, n'eut pas plutôt appris le danger que couroit son compatriote, qu'il se hasarda pendant la nuit à passer à travers l'armée ennemie dans une petite barque de pêcheurs. A peine débarqué, il entra dans la tente de Thémistocle, et lui dit : « Si vous êtes sage, vous oublierez » toutes les querelles frivoles et puériles » qui nous ont divisés jusqu'à présent. La » seule rivalité légitime entre nous, doit » avoir pour objet l'utilité de notre pa» trie. Vous commandez comme général ; » mon devoir est d'obéir comme soldat, et » je serai trop heureux, si mes conseils » peuvent contribuer à votre gloire et à » celle de mon pays «. Après s'être informé de l'état de l'armée, il exhorta vive-

ment Thémistocle à livrer le combat sans délai. Celui-ci, pour témoigner toute la reconnoissance que méritoit un procédé si généreux, lui confia tous ses projets, particulièrement celui de se laisser bloquer. Tous deux se servirent de toute leur influence, pour persuader aux autres généraux de livrer le combat; et l'on se prépara des deux côtés à se battre.

La flotte des Grecs étoit de trois cents quatre-vingts vaisseaux; celle des Perses beaucoup plus nombreuse; mais si ces derniers avoient l'avantage du nombre et de la grandeur des vaisseaux, ils étoient bien moins habiles que les Grecs, et connoissoient bien moins la mer. Les Grecs avoient mis tout leur espoir dans les talens de leurs chefs; mais quoique Eurybiade fût nommé général, Thémistocle dirigeoit toutes ses opérations. Celui-ci, sachant qu'un vent périodique qui lui étoit favorable, devoit bientôt souffler, différa l'attaque jusqu'à cette époque. A peine fut-elle arrivée que le signal du combat fut donné, et l'on rangea l'armée Grecque en ordre de bataille.

Combat de Salamine.

Les Perses, encouragés par la présence de leur roi, qui étoit sur le promontoire, combattirent pendant quelque temps avec beaucoup de courage; mais bientôt on vit le désavantage de leur situation, ils avoient le vent en face. La hauteur et le poids de leurs vaisseaux rendoient la manœuvre difficile, et leur grand nombre ne faisoit que les embarrasser. Les Ioniens furent les premiers à prendre la fuite. les Phéniciens furent jetés sur le

rivage, et bientôt le désordre se mit dans la flotte. Dans cette consternation générale, Artémise, reine d'Halicarnasse, qui étoit venue avec cinq vaisseaux au secours de Xerxès, montra tant de courage, que ce prince dit que ses soldats s'étoient conduits comme des femmes et les femmes comme des soldats. Rien ne put réparer le désordre de la flotte des Perses. Ils fuirent de toutes parts : quelques vaisseaux furent coulés bas : plusieurs furent pris, plus de deux cents furent brûlés, et tout le reste dispersé.

Telle fut l'issue du combat de Salamine, dans lequel les Perses reçurent le plus grand échec qu'ils eussent encore éprouvé dans la Grèce. On rapporte que Thémistocle fut tellement enthousiasmé de ce succès, qu'il résolut de rompre le pont de bateaux, pour empêcher la retraite ; mais Aristide l'en dissuada, en lui représentant le danger qu'il y avoit à réduire l'ennemi au désespoir. Xerxès parut craindre qu'on ne prît ce parti ; car, ayant laissé derrière lui, sous la conduite de Mardonius, trois cents mille hommes de ses meilleures troupes, non pas tant pour conquérir la Grèce, que pour garantir sa retraite, il se hâta d'arriver à l'Hellespont. Trouvant que les vagues avoient rompu le pont, il fut obligé de passer dans une petite barque ; si l'on compare cette manière d'abandonner l'Europe, à son entrée fastueuse, on trouvera que sa défaite avoit encore quelque chose de plus humiliant.

CHAPITRE VI.

Depuis la retraite de Xerxès, jusqu'à la bataille de Mycale.

Rien n'égaloit la joie que causoit aux Grecs la victoire qu'ils venoient de remporter à Salamine. Les officiers principaux avoient coutume après une bataille, de déclarer ceux qui s'étoient le plus distingués en écrivant les noms des soldats qui avoient mérité le premier et le second prix. Dans cette occasion chacun se mit au premier rang, mais tous placèrent Thémistocle au second. C'étoit dans le fait convenir secrètement de sa supériorité. Elle fut bientôt confirmée par les Lacédémoniens qui le ramenèrent en triomphe à Sparte, et lui décernèrent le prix de la prudence, ayant donné celui de la valeur à leur compatriote Eurybiade. Ils lui offrirent une couronne d'olivier; lui donnèrent un char doré, et le firent reconduire jusqu'aux frontières avec une escorte de trois cents cavaliers. Mais on lui reservoit un hommage bien plus flatteur encore. Quand il parut aux jeux olympiques qui se célébroient devant tous les états de la Grèce, il fut reçu aux acclamations générales. Dès qu'il entra, l'assemblée lui témoigna son respect en se levant et en cessant de prendre part aux jeux et aux combats. Thémistocle étoit le seul objet de leur attention. Frappé de tant d'honneurs, il

Triomphe de Thémistocle.

ne put s'empêcher de dire, qu'il receuilloit en ce jour le fruit de tous ses travaux.

Propositions de Mardonius rejettées par les Athéniens.

Ayant passé l'hiver en Thessalie, Mardonius conduisit au printemps suivant ses troupes dans la Béotie, d'où il envoya Alexandre roi de Macédoine, faire aux Athéniens des propositions propres à les séduire. Il espéroit par-là détacher leurs intérêts de toute la Grèce Il leur offrit de rebâtir leur ville, de leur donner une somme d'argent considérable, de leur rendre leurs lois et leur liberté, et de mettre entre leurs mains le gouvernement de la Grèce. Craignant que les Athéniens n'acceptassent des propositions aussi séduisantes, les Spartiates leur envoyèrent des députés, pour les détourner de prendre un parti aussi honteux. Mais Aristide qui étoit à cette époque le premier magistrat d'Athènes, n'avoit besoin que d'écouter son cœur. Chargé de recevoir Alexandre et les autres ambassadeurs, il leur tint ce discours. « Il est naturel » que des hommes élevés dans l'ignorance » et dans les plaisirs, s'imaginent pouvoir » par de grandes récompenses séduire la » vertu et en faire un honteux trafic. On » peut excuser des barbares qui n'esti- » ment que l'or et l'argent, de vouloir » corrompre la fidélité d'un peuple libre. » Mais ce qui doit nous surprendre, c'est » de voir que des Lacédémoniens, croyant » que de pareilles offres peuvent nous sé- » duire, viennent ici pour nous exhorter à » les rejeter. C'est au soin des Athéniens » que la liberté de la Grèce est confiée, » et des monceaux d'or ne pourroient

» ébranler leur fidélité. Non, tant que le
» soleil, objet de l'adoration des Perses,
» continuera de briller avec le même éclat,
» les Perses n'auront pas de plus cruels
» ennemis que les Athéniens, qui conti-
» nueront de les poursuivre pour avoir
» ravagé leur pays, brûlé leurs maisons,
» et profané leurs temples. Telle est la
» réponse que nous faisons aux proposi-
» tions des Perses. Et vous, dit-il à Ale-
» xandre, si vous êtes vraiment leur ami,
» gardez-vous à l'avenir de vous charger
» d'une commission pareille. Votre hon-
» neur, peut-être même votre vie en dé-
» pendent «.

Irrité de voir ses offres rejetées, Mardonius envahit l'Attique, et les Athéniens ne pouvant résister à ce torrent furent contrains encore une fois d'abandonner leur pays. Rien ne put les ramener à un accommodement. On lapida un sénateur qui proposoit de se rendre : sa femme et sa fille subirent le même sort, et les femmes furent les instrumens de ce supplice. On vit les Spartiates prêts à commettre la faute dont il avoient voulu détourner les Athéniens : c'est-à-dire, qu'oubliant l'intérêt général, ils alloient ne consulter que leur intérêt particulier. Ils proposèrent de fortifier l'isthme du Péloponèse ; mais ils abandonnèrent cette entreprise sur la représentation que firent les Athéniens, contre un projet aussi peu généreux.

Les Grecs étoient au nombre de soixante-dix mille hommes. Il y avoit cinq mille Spartiates, accompagnés de trente-cinq

mille Ilotes, et huit mille Athéniens : les alliés complétoient le reste. Avec cette armée les Grecs résolurent de s'opposer à Mardonius quoiqu'il eut trois cents mille hommes à ses ordres. Craignant d'être attaqué dans l'Attique, pays montueux où la supériorité du nombre étoit inutile, il retourna en Béotie et campa sur les bords de l'Asope. Les Grecs l'y poursuivirent ; mais comme de part et d'autre il y avoit un risque égal à attaquer, les deux armées restèrent en présence pendant dix jours : chacune désiroit ardemment le combat, mais aucune ne vouloit frapper le premier coup.

Dans cet intervalle les rivalités pour le commandement furent au moment de semer la discorde parmi les Grecs. On avoit accordé unanimement aux Spartiates l'honneur de commander la droite; mais les Tégéens prétendirent que leurs services passés leur donnoient ensuite pour commander l'aile gauche, un droit mieux fondé que celui des Athéniens à qui elle étoit confiée. Cette querelle eût été fatale aux Grecs sans la grandeur et la modération d'Aristide qui commandoit les Athéniens. Il parla ainsi aux Spartiates et aux autres confédérés. » Ce n'est pas le moment, mes amis, de » disputer sur le mérite des services pas- » sés ; il n'y a que la vanité qui se loue » au moment du danger. L'homme brave » doit avouer que ce n'est point le poste » qui donne ou ôte le courage. Je com- » mande les Athéniens : quel que soit le » poste que l'on nous confie, nous nous

» y maintiendrons, et nous tâcherons » d'en faire celui de l'honneur et de la » gloire militaire. Nous ne sommes point » venus ici pour disputer avec nos amis, » mais pour combattre l'ennemi, et pour » imiter nos ancêtres, au lieu de nous » vanter de leur mérite. Celui des villes » de la Grèce sera décidé dans le combat ; » chaque capitaine, et même chaque sol- » dat, aura dans ce jour sa part de gloire «. Ce discours fit pencher le conseil de guerre en faveur des Athéniens qui conservèrent leur ancien rang.

Comme le besoin d'eau commençoit à se faire sentir chez les Grecs, ils résolurent de se retirer vers une place où ils en auroient abondamment. Leur retraite s'effectua dans une nuit : il y eut beaucoup de désordre : et le lendemain Mardonius croyant qu'ils fuyoient se mit à leur poursuite et les rejoignit près de la petite ville de Platée, où il les attaqua avec une grande impétuosité. Les Spartiates qui faisoient l'arrière garde de l'armée arrêtèrent cette ardeur. Rangés en phalange ils furent inébranlables au choc de l'ennemi. Furieux de voir ses troupes fuir, Mardonius s'élance dans le plus fort de la mêlée, afin de rétablir l'ordre dans le combat ; mais il fut tué par le spartiate Aimneste. L'armée entière prit alors la fuite. Artabane avec un corps de huit mille hommes, se réfugia vers l'Hellespont : les autres rentrèrent dans le camp où ils tentèrent de se défendre derrière une enceinte de bois. Mais ces palissades étant rompues en peu de temps, les con-

Bataille de Platée. av. J. C. 479.

fédérés s'élancèrent avec une fureur indomptable : et voulant délivrer leur patrie de cet ennemi redoutable, ils ne firent aucun quartier et passèrent cent mille hommes au fil de l'épée. Ainsi finit l'invasion de la Grèce. On ne vit plus depuis les Perses traverser l'Hellespont. Aristide commandoit les Athéniens, comme nous l'avons dit, Pausanias les Lacédémoniens ; Cléombrote étoit sous ses ordres.

Expulsion des Perses hors de la Grèce.

Immédiatement après le combat, les Grecs pour rendre grâce au ciel firent élever aux frais du trésor public, une statue à Jupiter, qu'on plaça dans son temple à Olympie. Sur le côté droit du piédestal, on grava les noms des nations Grecques qui eurent part à la bataille. Les Spartiates furent inscrits les premiers, les Athéniens venoient après et les autres suivant un ordre prescrit.

Bataille de Mycale.

Les succès des Grecs furent aussi rapides qu'importans. Le même jour où la bataille de Platée fut gagnée, ils en remportèrent une autre également glorieuse à Mycale sur les côtes de l'Ionie. Après la défaite de Salamine ; les débris de la flotte des Perses s'étoient retirés à Samos ; mais les Grecs ne tardèrent pas à les y poursuivre. Les confédérés étoient commandés par le spartiate Leotychyde et Xantippe l'athénien. A peine instruits de leur approche, les Perses qui sentoient leur infériorité sur mer firent échouer leurs vaisseaux près de Mycale et se fortifièrent d'un mur et d'un retranchement, pendant que Tigrane les protégeoit avec

une armée de soixante mille hommes. Mais rien ne put les garantir de la fureur des Grecs qui débarquèrent aussitôt, et se divisèrent en deux bandes. Les Athéniens et les Corinthiens marchèrent dans la plaine, pendant que les Lacédémoniens firent un détour le long des collines afin de s'emparer des hauteurs. Mais avant l'arrivée de ceux-ci, les premiers avoient déjà mis l'ennemi en déroute : réunis aux Spartiates les Athéniens se dirigèrent vers les remparts des Perses et brûlèrent leurs vaisseaux. La victoire ne pouvoit être plus complète. Tigrane resta sur le champ de bataille avec quarante mille hommes : la flotte fut détruite, et de cette grande armée que Xerxès avoit amenée en Europe, il restoit à peine un homme pour aller porter à ce prince la nouvelle de sa défaite.

CHAPITRE VII.

Depuis la victoire de Mycale, jusqu'à la conclusion de la paix entre les Perses et les Grecs.

A peine les Grecs furent-ils délivrés des craintes que leur inspiroit un ennemi étranger, qu'ils commencèrent à être en proie à la jalousie. Les premiers symptômes de cette dangereuse passion parurent entre les Athéniens et les Spartiates, qui n'étoient plus d'intelligence. De retour avec leurs familles, au sein de leur patrie, les premiers songeoient à rebâtir Athenes, et comme la foiblesse de cette ville l'avoit rendue facilement la proie des Perses; ils formèrent le projet de l'environner de murs, et de lui donner à l'avenir plus de force. Cette entreprise excita la jalousie des Lacédémoniens, pour qui, toute idée de rivalité, de la part d'un autre état de la Grèce, étoit odieuse. Ils députèrent à Athènes, pour la détourner de ce projet. Honteux d'avouer le motif réel de leur démarche, ils représentèrent combien des remparts nuiroient à la Grèce, si jamais Athènes tomboit entre les mains des Perses. Thémistocle, qui présidoit le conseil d'Athènes, pénétra le dessein des Spartiates, et résolut d'user, comme eux, de dissimulation. Il leur répondit que les Athéniens enver-

Athènes rebâtie.

roient bientôt à Lacédémone un ambassadeur qui leveroit tous les scrupules, et satisferoit à leur demande. Il se fit nommer, et fut à Sparte, où à force de réponses évasives et de délais, il parvint à tenir les Spartiates en suspens, jusqu'à ce que les ouvrages d'Athènes fussent achevés. Alors il leva le masque hardiment, et déclara que désormais, Athènes seroit assez forte pour tenir tête à l'ennemi intérieur comme aux étrangers, et que ce qu'elle avoit fait, étoit conforme au droit des nations et à l'intérêt de la Grèce. Il ajouta, que si on lui faisoit quelque violence, les Athéniens useroient de représailles sur les ambassadeurs de Sparte, qui étoient entre leurs mains. On permit aux envoyés des deux nations de retourner chez eux, et Thémistocle à son retour, fut reçu comme s'il avoit eu les honneurs du triomphe.

Thémistocle, ambassadeur à Lacédémone.

Le succès de cette entreprise fit naître à Thémistocle l'idée d'un projet moins légitime, mais de nature à augmenter le pouvoir de sa patrie. Il déclara dans une assemblée que le succès dépendant du secret, il ne pouvoit en parler en public. Il demanda conséquemment qu'on lui désignât quelqu'un à qui il pût communiquer ses desseins, et qui fut en état de juger de leur utilité. On nomma Aristide. Thémistocle lui dit que son intention étoit de brûler la flotte des autres états de la Grèce, croisée dans le voisinage, et d'assurer de cette manière aux Athéniens la souveraineté des mers. Indigné d'une telle

proposition Aristide ne fit aucune réponse ; mais rentrant dans l'asssemblée, il dit que rien n'étoit plus utile, mais en même temps plus injuste que le projet de Thémistocle. Adoptant les sentimens magnanimes de son magistrat, le peuple rejeta unanimement le projet sans vouloir le connoître et décerna à Aristide le surnom de *juste* qu'il méritoit si bien.

Maîtres de tourner leurs armes contre les ennemis de l'État, les alliés équipèrent une flotte puissante au lieu de se battre entr'eux. Pausanias commandoit les Spartiates ; Aristide et Cimon, fils de Miltiade étoient à la tête des Athéniens. Les premiers firent voile vers l'île de Chypre dont ils affranchirent les habitans : se dirigeant ensuite vers l'Hellespont, ils attaquèrent Bysance dont ils se rendirent maîtres. Outre les richesses immenses qu'ils trouvèrent dans cette ville, ils firent beaucoup de prisonniers, au nombre desquels étoient quelques-unes des familles les plus considérables de la Perse.

Mais dans cette occasion les Grecs perdirent du côté de la simplicité des mœurs ce qu'ils gagnèrent en gloire et en puissance. Un torrent de richesses altéra leur morale, et c'est à commencer de cette époque qu'ils estimèrent bien moins le mérite ou la considération personnelle que les biens et la fortune. Déjà policés, les Athéniens supportèrent ce changement ; mais le mal éclata dans toute sa violence parmi les Spartiates. Pausanias en fut atteint.

Naturellement haut, impérieux, dévoré de l'ambition de s'élever au-dessus du rang auquel il étoit parvenu, il avoit déjà perdu l'estime non seulement des confédérés, mais même de ses compatriotes. Il offrit à Xerxès de lui livrer Sparte et toute la Grèce, s'il vouloit lui donner sa fille en mariage. On ignore combien de temps dura cette conspiration. Pausanias fut deux fois cité et deux fois absous, parce qu'il n'y avoit pas de preuves suffisantes contre lui. Cependant son crime devint trop public pour être caché plus long-temps: au moment où les Ephores étoient sur le point de s'emparer de lui, il se réfugia dans le temple de Minerve. La sainteté du lieu ne permettant point de le mettre à mort le peuple en mura la porte, et découvrant le toit laissa le coupable mourir de froid et de faim. Ainsi périt celui qui avoit conduit à la victoire dans les champs de Platée les troupes de la Grèce.

Trahison de Pausanias.

Thémistocle éprouva bientôt le sort de Pausanias. Banni d'Athènes quelque-temps auparavant il vivoit honoré à Argos. Voici quelle avoit été la cause de son exil. Il avoit bâti près de sa maison un temple en l'honneur de Diane, avec cette inscription: *A Diane la déesse du bon conseil;* faisant ainsi allusion à l'utilité dont ses avis avoient été pour ses compatriotes et au peu de reconnoissance qu'ils lui avoient témoigné. On l'accusa non seulement d'avoir su les projets de Pausanias sans les

av. J. C. 473.

avoir révélés ; (ce qui paroît fondé) mais encore de les avoir approuvé et d'en avoir favorisé l'exécution, ce dont il étoit innocent. Les Spartiates qui avoient toujours été ses ennemis l'accusèrent devant les Athéniens : tous ceux qui avoient craint son pouvoir ou envié son autorité se joignirent à ses accusateurs. Le peuple entra dans un tel accès de fureur qu'il demanda sa mort à grands cris : on envoya des émissaires pour le prendre et le traduire devant le conseil général de la Grèce. Heureusement il fut instruit de ce dessein et se sauva précipitamment. Il se réfugia d'abord dans l'île de Corcyre, Delà, il parut à la cour d'Admète, roi des Molosses. Mais ce prince ne pouvant lui accorder long-temps sa protection, Thémistocle fut à Sardes où se jetant aux pieds du roi de Perse il déclara hardiment son nom, son pays, ses infortunes. » J'ai rendu, lui dit-il, plus » d'un service important à mon ingrate » patrie : je viens actuellement m'offrir » à vous. Ma vie est entre vos mains, » vous pouvez étendre jusqu'à moi votre » clémence ou exercer votre vengeance. » La première vous assure un sujet » fidèle, la seconde délivre la Grèce de » son plus grand ennemi. » Le roi ne lui fit aucune réponse, quoiqu'il admirât son éloquence et son intrépidité. Mais il ne dissimula point la joie que lui causoit cet événement. Il dit à ses courtisans qu'il considéroit l'arrivée de Thémistocle comme un heureux événe-

Fuite de Thémistocle.

ment, et qu'il désiroit que ses ennemis eussent toujours pour système de chasser de chez eux les gens sages et vertueux. Sa joie éclata dans ses rêves ; on l'entendit se lever pendant la nuit et crier trois fois, *je possède l'Athénien Thémistocle.*-Il lui donna trois villes pour son entretien, et lui fournit de quoi soutenir son faste. On rapporte qu'il jouissoit d'une telle faveur à la cour et d'une telle considération chez les Perses, qu'un jour on l'entendit à table dire à sa femme et à ses enfans, *c'en seroit fait de nous si nous n'eussions rien perdu d'abord.*

Mort de Thémistocle.

Mais rien ne pouvoit effacer dans son cœur l'amour de la patrie : c'étoit la vertu particulière des Grecs : elle devoit sans doute la naissance aux efforts qu'ils avoient faits pour défendre leur pays ; car le prix que nous mettons à une chose est en proportion des peines que nous nous sommes données pour l'acquérir ou la conserver. Quand Xerxès prépara contre Athènes une nouvelle expédition, il en offrit le commandement à Thémistocle. Mais celui-ci s'empoisonna plutôt que de porter les armes contre sa patrie.

Dans le même-temps Aristide au lieu d'être l'objet de la jalousie de ses compatriotes, par son ambition ou ses vues intéressées, acquéroit au contraire de plus en plus leur estime par son intégrité et son amour pour la justice. Sa réputation sur ce point étoit tellement assurée, que lorsqu'il fut question entre

les états de la Grèce, de choisir pour dépositaire du trésor public pendant la guerre, la personne qui pouvoit le plus justifier le choix qu'on feroit d'elle, tous les yeux se fixèrent sur lui. Son mérite d'ailleurs étoit d'autant plus grand qu'il étoit extrêmement pauvre; et l'on sut bientôt qu'il auroit été plus riche s'il l'avoit voulu. Callias son parent et son intime ami, fut sommé de paroître devant les juges pour répondre à plusieurs accusations dont la principale étoit d'avoir laissé son ami Aristide dans l'indigence, pendant qu'il menoit dans l'opulence une vie licentieuse. Mais sur le témoignage d'Aristide, provoqué par Callias, on vit que ce dernier avoit généreusement offert de partager sa fortune avec son ami qui l'avoit constamment refusée, disant que celui-là seul devoit être réputé dans le besoin qui souffroit que ses désirs passassent son revenu; ajoutant que l'homme qui se contente de peu est celui qui ressemble le plus aux Dieux qui n'ont besoin de rien.

Portrait d'Aristide.

Ainsi vécut Aristide : juste dans sa conduite publique, indépendant dans sa vie privée, il gagna l'estime et l'amour de tous ceux qui le connurent. L'histoire ne nous apprend ni le lieu, ni l'époque de sa mort; mais elle rend à son caractère le plus glorieux témoignage en disant qu'il mourut pauvre quoiqu'il eût à sa disposition le trésor public. On rapporte même qu'à sa mort, il ne laissa point assez d'argent pour

subvenir aux frais de ses funérailles, et que le gouvernement fut obligé d'en faire la dépense et de soutenir sa famille. On dota ses filles : on pourvut à la subsistance de son fils, et l'on accorda à quelques-uns de ses petits-enfants une pension égale à celle que l'on payoit aux vainqueurs des jeux olympiques.

Celui qui, après la mort d'Aristide et de Thémistocle joua un certain rôle dans Athènes, étoit Cimon, fils de Miltiade. Dans sa jeunesse il mena une vie dissolue ; mais Aristide distinguant au milieu de sa dépravation les germes de quelques grandes qualités, il lui conseilla de changer de conduite, et au lieu de s'occuper l'esprit de plaisirs bas et ignobles, de se livrer à la noble ambition de diriger les affaires d'état. Cimon suivit ce conseil, et bientôt devint l'égal de son père par son courage, de Thémistocle par sa sagacité, et même il se rapprocha d'Aristide par son intégrité. La première preuve qu'il donna de ses talens militaires fut en purgeant les mers de l'Asie, en délivrant tous les ports Grecs de l'Asie Mineure, de leur dépendance du roi de Perse, et en faisant entrer ces villes dans la confédération générale contre le prince auquel elles étoient soumises. Quelques-unes dans lesquelles il y avoit une garnison persanne, se défendirent avec vigueur. Bogès. 471 av. J. C. La ville d'Eione mérite une mention particulière. Bogès, son gouverneur résolut de la sauver ou de périr ; en conséquence il se défendit avec une in-

croyable fureur jusqu'à ce que voyant qu'il étoit impossible de résister plus long-temps, il tua sa femme et ses enfans qu'il fit étendre sur un bûcher sur lequel il expira lui-même, après y avoir mis le feu.

Cimon apprenant que toute la flotte des Perses avoit jeté l'ancre à l'embouchure du fleuve Eurymédon, fit voile vers cet endroit, y détruisit les vaisseaux ennemis, et poursuivant les Perses qui s'étoient réfugiés sur le rivage, il obtint une victoire complète. Ce coup hardi força les Perses d'accepter une paix, dont les conditions étoient aussi mortifiantes pour eux qu'honorables pour les Grecs. On stipula que les villes grecques situées dans l'Asie, jouiroient paisiblement de leur liberté, et que les troupes ennemies se tiendroient assez loin de la Grèce pour ne pas inspirer la moindre inquiétude.

Cimon employa à l'embellissement d'Athènes les trésors pris dans cette expédition : les Athéniens montrèrent alors pour l'architecture des talens qu'on admire encore aujourd'hui. Dans ce temps vivoit le poëte Simonide, dont il reste encore quelques ouvrages, qui nous font regretter vivement la perte des autres.

CHAPITRE VIII.

Depuis la paix avec la Perse, jusqu'à celle de Nicias.

QUOIQUE Cimon fût, pendant quelque temps, l'homme le plus considéré dans Athènes après la mort d'Aristide, il eut Périclès. cependant bientôt un rival dans Périclès. Celui-ci, beaucoup plus jeune, étoit aussi d'un caractère différent. Périclès descendoit des premières et des plus illustres familles d'Athènes. Son père Xantippe défit les Perses à Mycale. Agariste sa mère étoit nièce de ce Clisthènes, par qui les tyrans furent chassés, et le gouvernement populaire établi à Athènes. Il étudia, dans sa jeunesse, la philosophie avec beaucoup de succès. Mais son penchant étoit pour l'éloquence : art dans lequel on dit qu'il a surpassé tous ses contemporains. Thucydide même, son principal adversaire, avouoit que quoiqu'il l'eût souvent vaincu, le charme de son éloquence étoit si grand, que les spectateurs ne s'apercevoient pas de sa défaite. Il ressembloit au tyran Pisistrate, non seulement par la douceur de sa voix, mais encore par les traits de son visage, sa démarche et l'ensemble de sa personne. Aux dons de la nature et de l'art, il joignoit ceux de la fortune. Il étoit riche et lié aux familles les plus puissantes de l'état.

La réputation de Cimon fut d'abord un obstacle à l'élévation de Périclès.

Mais comme le premier, sans cesse éloigné, commandoit les flottes ou les armées, le second profita de son absence pour renverser cet obstacle, en haranguant le peuple et prenant son parti. Le premier usage qu'il fit de sa popularité fut d'affoiblir l'autorité du tribunal de l'Aréopage. Il y réussit avec le secours d'un certain Ephialte, autre chef populaire, qui trouva le moyen d'éluder la décision de presque toutes les causes de cette cour célèbre, et de les porter à l'assemblée du peuple. Le crédit de Cimon pouvoit encore contrarier celui de Périclès et même il parvint à en triompher dans un procès important. Il s'agissoit de savoir si les Athéniens aideroient les Spartiates à étouffer une insurrection des Ilotes qui avoient pris les armes pour s'affranchir de l'esclavage. Cimon étoit pour l'affirmative et Périclès pour la négative. L'opinion de Cimon comme la plus généreuse fût adoptée, et il fut désigné pour mener à Sparte un corps de troupes avec lequel il réussit en effet à appaiser l'insurrection. Mais les Ilotes ayant pris une seconde fois les armes, et s'étant emparé de la forteresse d'Ithome, les Lacédémoniens furent encore obligés d'implorer le secours des Athéniens. Mais Périclès prévalut à son tour, et fit refuser toute assistance. Ses compatriotes laissèrent aux Spartiates le soin de se défendre eux-mêmes. Ceux-ci assiégèrent Ithome dont la résistance dura dix années. Au bout de ce temps les Spartiates en devinrent les maîtres et laissèrent la

Révolte des Ilotes.

vie aux révoltés, à condition qu'ils quitteroient pour jamais le Péloponèse.

La conduite des Athéniens dans cette circonstance et quelques insultes qu'ils prétendoient avoir reçues des Spartiates, rallumèrent la haine qui depuis long-temps subsistoit entre ces deux états rivaux, dont l'influence se fit plus ou moins sentir depuis cette époque, et finit par affoiblir tellement ces peuples, qu'aucun des deux n'étoit capable de résister a la moindre invasion du dehors. L'exil de Cimon est la première marque du ressentiment des Athéniens. Il fut banni pendant dix ans pour avoir été favorable aux Spartiates. L'alliance avec ce peuple fut rompue. Athènes en contracta une autre avec le peuple d'Argos, ennemi déclaré des Lacédémoniens: elle prit sous sa protection les esclaves chassés du Péloponèse : on leur permit de s'établir à Naupacte; on réclama pour les Athéniens qui résidoient à Sparte, tous les privilèges dont jouissoient les Spartiates. Mais ce qui acheva la rupture, ce fut la protection qu'accordèrent les Athéniens à la ville de Mégare, qui venoit de renoncer à l'alliance de Sparte, et dans laquelle ils mirent une garnison. Telle fut l'origine de cette haine invétérée qui ne finit que par la destruction des deux états.

Guerre civile entre les États de la Grèce.

La haute opinion que les Athéniens avoient d'eux depuis la bataille de Platée, fut la cause de leur conduite insolente et perfide. Cette victoire les avoit placés au même point de grandeur que les Lacédémoniens. Mais non contens d'êtres leur

leurs égaux ils voulurent encòre être au-dessus d'eux. Ils se donnoient le titre de *protecteurs de la Grèce*, exigeant que les états se rassemblassent à Athènes. Ils résolurent de déclarer guerre ouverte à quiconque oseroit les insulter.

Tout exaspérés qu'étoient ces deux états l'un contre l'autre, la rupture n'éclata point d'abord. Ils tachèrent d'augmenter respectivement leurs forces en contractant des alliances avec les peuples voisins. A la fin les armées des deux républiques en vinrent aux mains près de Tanagre : et quoique Cimon oubliant l'injustice de sa patrie vint à son secours, cependant les Athéniens furent battus. Un ou deux mois après, il y eut une autre action dans laquelle ils vainquirent à leur tour. La conduite de Cimon dans cette circonstance lui rendit la faveur du peuple. On le rappela après un exil de cinq ans : et son rival Périclès fut le premier qui proposa son rappel.

Bataille de Tanagre.

Le premier soin de Cimon à son retour fut d'appaiser les querelles entre les deux états rivaux. Il y réussit au point de faire conclure une trève pour cinq années. Ce qui fournit l'occasion de se mesurer contre un ennemi plus éloigné. On équipa une flotte de deux cents vaisseaux, pour conquérir l'île de Chypre. Le commandement en fut donné à Cimon qui fit voile vers cette île, y entra et assiégea Citium la capitale. Mais soit qu'il fut blessé à cette attaque, ou atteint de quelque maladie, il sentit bientôt les approches de la mort. Toujours esclave de ses devoirs, il ordonne

Mort de Cimon.

à ceux qui l'environnoient de cacher sa mort jusqu'à ce que le succès eut couronné leur entreprise. Ils lui obéirènt, et trente jours après la fin de Cimon, l'armée qui le croyoit toujours à sa tête força l'ennemi de se rendre. Non seulement il mourut dans le sein de la victoire, mais la terreur de son nom gagnoit une bataille après sa mort. Les Perses le craignoient tant qu'ils désertoient les côtes à son arrivée, et ne vouloient point approcher à cent lieues d'une ville où il étoit attendu.

Délivré d'un rival aussi puissant, Périclès résolut d'achever l'ouvrage que son ambition lui avoit fait entreprendre. Le partage des terres conquises, les belles promesses avec lesquelles il amusoit le peuple et les embellissemens qu'il faisoit à la ville lui acquirent tant d'empire sur la populace, qu'on pouvoit dire de lui qu'il jouissoit de la souveraineté dans un état libre. Les édifices qu'il a fait construire ont rendu sa mémoire chère à tous les amateurs des beaux arts. Il en est encore quelques débris; dont la perfection est reconnue au point que les meilleurs juges assurent qu'on y peut à peine atteindre. Il est vrai que pour les achever il se rendit en quelque sorte coupable d'injustice puisqu'il employa à cet usage l'argent levé pour la guerre, sur tous les états de la Grèce. Périclès répondit hardiment aux plaintes qu'ils faisoient, que les Athéniens ne leur devoient aucun compte de leur conduite et que ceux-là qui avoient le mieux défendu les confédérés avoient le plus de

droits de disposer de leur trésor. Il ajouta qu'il étoit juste d'ailleurs que les artisans eussent leur part, puisqu'il restoit encore assez d'argent pour faire la guerre.

Ces raisons ne suffisoient pas cependant pour contenter les états de la Grèce, et moins encore les Spartiates qui regardoient avec envie la prospérité d'Athènes et avec indignation l'insolence de Périclès. Ces dispositions furent encore accrues par l'expédition des Athéniens contre Samos; expédition favorable aux Milésiens qui avoient imploré leur assistance. On dit que Périclès fomenta cette guerre pour plaire à Aspasie, courtisane célèbre dont il étoit passionnément amoureux. Après plusieurs escarmouches qui ne méritent aucune mention, Périclès assiégea Samos avec des tortues et des béliers, machines en usage alors. Les Samiens se rendirent après un siége de de neuf mois. Périclès rasa leurs murs, les dépouilla de leurs vaisseaux, et leur imposa de fortes contributions pour payer les frais de la guerre. Enivré de ce succès il retourna à Athènes, rendit d'une manière fastueuse les derniers devoirs à ceux qui étoient morts et prononça leur oraison funèbre.

Prise de Samos. Av. J. C. 441.

Quoique la jalousie et les rivalités d'Athènes et de Sparte furent la véritable cause de la guerre du Péloponèse, cependant on ne vouloit pas convenir du motif réel : une querelle légère entre les petits états de la Grèce leurs alliés fournit un prétexte plausible. Les Corcyréens indignés de la conduite des Corinthiens en-

Première guerre du Péloponèse. Av. J. C. 432.

vers Epidamne une de leurs colonies, prirent les armes pour se venger de cet outrage; mais ayant été plusieurs fois défaits ils eurent recours aux Athéniens: ceux-ci leur envoyèrent des secours sur mer, qui ne leur furent pas très-utiles. Cette guerre en fit naître une autre: Potidée ville appartenant aux Athéniens s'étant déclarée pour Corinthe, l'alliance entre les deux états fut rompue: les deux armées en vinrent aux mains près de Potidée, et les Athéniens gagnèrent la victoire. Ce fut dans ce combat que Socrate après avoir sauvé la vie à Alcibiade son pupile, lui fit adjuger le prix de la bravoure qu'il méritoit lui-même. Le siége de Potidée fut une suite de la victoire et les Corinthiens se plaignirent aux états de la Grèce, de ce que les Athéniens avoient violé le traité de paix. Les Lacédémoniens les écoutèrent et après avoir entendu la réponse des Athéniens ils déclarèrent que ceux-ci étoient les aggresseurs et qu'ils devoient être remis dans les bornes de leur devoir.

Bataille de Potidée.

Afin de donner à ce procédé l'apparence de la justice les Spartiates envoyèrent d'abord des ambassadeurs à Athènes et pendant qu'ils se préparoient à agir avec vigueur ils faisoient semblant de vouloir qu'on observât les traités. Ils exigèrent que les Athéniens bannissent de leur ville quelques personnes qui avoient profané le temple de Minerve: ils demandèrent encore que le siége de Potidée fut levé et que désormais on renonçât à porter atteinte aux libertés de la Grèce.

Périclès vit bientôt, que puisqu'il avoit engagé ses compatriotes à faire la guerre, il devoit leur inspirer le courage de la supporter. En conséquence, il leur montra que tout ce qu'on exigeoit impérieusement, devoit suffire pour rendre la guerre légitime : qu'ils pouvoient espérer de tirer des avantages considérables des divisions de leurs ennemis; et qu'enfin leur ville étant bien fortifiée ne seroit pas facilement prise. Entraîné par la force de son éloquence, et dédaignant le danger qui le menaçoit, le peuple qui commençoit à aimer les changemens, adopta l'avis de Périclès; mais afin d'opposer l'adresse à la ruse des Spartiates, il répondit d'une manière évasive en déclarant qu'il ne désiroit rien tant que de terminer le différent à l'amiable, mais que si on l'attaquoit il se défendroit avec sa valeur accoutumée.

On soupçonne que Périclès eut un intérêt personnel à susciter à ses compatriotes une guerre funeste. Il devoit considérablement à l'état, et savoit que la paix étoit le temps le plus favorable dont on profitoit pour faire rendre compte de l'emploi des fonds publics. On dit qu'Alcibiade, son neveu, le voyant un jour triste et pensif lui en demanda la raison. Périclès lui répondit qu'il pensoit à ses comptes. « Vous ferez mieux, répliqua Alcibiade, de » songer aux moyens d'éviter de les rendre. » Outre cela, Périclès ne trouvant aucun bonheur dans la vie privée, se livroit entièrement à la belle Aspasie, dont l'esprit et la vivacité avoient cap-

tivé tous les poëtes et les philosophes de ce siècle, à l'exception de Socrate. Elle étoit d'avis de résister à Sparte; et l'on croit que Périclès suivit ses conseils.

Une guerre entre les deux principaux états de la Grèce devoit naturellement entraîner dans cette querelle tous les autres états. Il s'en mêlèrent en effet, et chacun adopta le parti pour lequel son intérêt, son penchant où l'amour de justice le faisoit pencher. La majorité se déclara pour les Lacédémoniens qu'on regarda comme les libérateurs de la Grèce. De leur côté étoient rangés les Achéens, (excepté les habitans du Péloponèse) les peuples de Mégare, de Locre, de la Phocide, de Leucade, d'Anactorie et de la Béotie. Athènes avoit les habitans de Chio, de Lesbos, de Platée; plusieurs îles et quelques provinces maritimes dans lesquelles étoit la Thrace.

Les Lacédémoniens ne tardèrent pas à se mettre en campagne. Leur armée montoit, en comptant leurs alliés, à soixante mille hommes: elle étoit commandée par Archidamus un de leurs rois. Les forces des Athéniens n'étoient pas à beaucoup près aussi nombreuses. Elles n'alloient pas au-delà de trente mille soldats pesamment armés, douze cents cavaliers et environ deux mille archers. Hors d'état de livrer bataille, Périclès résolut de s'enfermer dans la ville qu'on ne pouvoit pas prendre facilement. Cet avis fut d'abord mal reçu,

mais à la fin la nécessité le fit adopter. Abandonnant donc la campagne à l'ennemi, les Athéniens se réfugièrent dans leurs murs résolus de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. S'ils étoient si inférieurs sur terre aux Spartiates, ils avoient en revanche une marine bien supérieure à la leur. Avec une flotte de trois cents vaisseaux, ils dévastèrent continuellement les côtes de la Laconie, et levèrent des sommes suffisantes pour subvenir aux frais de la guerre.

Les Lacédémoniens entrèrent en même temps dans l'Attique et ne trouvant aucun obstacle, ils marchèrent vers Acharnes, à sept milles d'Athènes. Furieux de l'affront qu'ils éprouvoient, les Athéniens tournèrent leur ressentiment contre Périclès qu'ils regardoient comme l'auteur de leur disgrace. Ils s'obstinèrent à vouloir marcher à la rencontre de l'ennemi et le combattre malgré l'infériorité de leur nombre. Mais Périclès choisit le parti le plus sage. Il ferma la ville, plaça des détachemens aux environs, envoya de la cavalerie pour occuper l'ennemi, et équipa une flotte de cent voiles, pour piller les côtes du Péloponèse. Tous ces expédiens réussirent. Voyant que la place étoit imprenable, les Lacédémoniens levèrent le siége, après avoir adressé mille reproches aux Athéniens, et dévastèrent le pays. Ceux-ci pour se venger de cette conduite envahirent à leur tour le pays ennemi, et réduisirent Nisée port de mer.

Enorgueillis de ce succès, les Athéniens exprimèrent leur joie en célébrant des jeux funéraires en l'honneur de ceux qui étoient morts dans le combat. Ce fut dans cette occasion que Périclès fit cette oraison funèbre, qui est parvenue jusqu'à nous, comme un double monument de sa gratitude et de son éloquence.

Au commencement de l'année suivante, les Lacédémoniens se répandirent dans l'Attique avec le même nombre de troupes, et les Athéniens furent encore une fois obligés de se réfugier dans leurs murs; mais un fléau plus dangereux que celui de la guerre commençoit à se faire sentir dans Athènes; c'étoit la peste dont les ravages furent terribles, si l'on en croit l'histoire. On dit qu'elle commença dans l'Ethiopie, d'où elle gagna l'Egypte, la Lybie, la Perse et l'Attique entière. Cette maladie se joua des ressources de l'art. Le tempérament le plus robuste ne résistoit point à ses attaques, et aucun remède ne pouvoit en préserver. A l'instant où l'on en étoit atteint on perdoit tout espoir, et l'on ne prenoit aucun soin de sa vie. L'humanité étoit une vertu inutile aux autres et nuisible à soi-même. Les provisions considérables que la guerre avoit forcé d'entasser dans la ville augmentèrent le mal. La plupart des habitans vivoient dans des réduits malsains dans lesquels ils pouvoient à peine respirer. On voyoit amoncelés ensemble les vivans et les morts.

Peste à Athènes. Av. J. C. 430.

Quelques-uns se traînoient dans les rues, d'autres étoient couchés près des fontaines où ils étoient venus chercher un remède impuissant à la soif qui les dévoroit. Les temples mêmes étoient remplis de morts, et toute la ville offroit partout les effets de ce fléau cruel pour lequel on n'avoit trouvé nul remède. Il saisissoit avec tant de violence qu'on mouroit subitement. Les oiseaux de proie et les animaux carnassiers mouroient de faim plutôt que de toucher aux cadavres, tant l'odeur étoit infecte. Ceux qui en revinrent eurent les facultés morales et physiques altérées. Ils perdirent leur mémoire, au point d'oublier totalement le passé et de ne pas se connoître eux-mêmes. Thucydide qui fut atteint de ce mal nous a décrit ses ravages. Il remarque qu'il occasionna une manière de vivre dissolue. Le peuple ayant eu recours aux Dieux, et voyant ses prières inutiles s'abandonnoit avec désespoir à tous les excès de la débauche, croyant n'avoir plus qu'un jour à vivre. On s'en prit à Périclès, qui ayant amoncelé trop de monde dans la ville avoit contribué à corrompre l'air. Malgré ce fléau et l'ennemi, il persista toujours dans sa résolution de ne pas livrer combat. Bientôt les Lacédémoniens se retirèrent, vers la côte, après avoir ravagé le pays et insulté les malheureux Athéniens épuisés par la peste et la famine.

Il n'étoit pas probable que Périclès, qu'on regardoit comme l'auteur de tous

ces maux, échappât pendant long-temps au ressentiment du peuple. Dans le fait, il devint l'objet de la haine, comme il l'avoit été de son amour. On lui ôta le commandement de l'armée ; mais toujours inconstante et légère, la populace Athénienne lui rendit bientôt un pouvoir au-dessus de celui dont il avoit été revêtu ; mais il ne jouit pas long-temps de cet honneur. Atteint de la peste, il mourut bientôt. C'étoit un homme qui réunissoit à des talens, des qualités aimables, et qui n'avoit d'autre défaut, qu'une ambition démesurée.

Mort de Périclès. Av. J.C. 428.

Siége de Platée.

L'action la plus remarquable des années suivantes, fut le siége de Platée; l'un des plus fameux de l'antiquité, par les efforts vigoureux des deux partis ; mais principalement, par la glorieuse résistance des assiégés, et leurs ruses pour éviter les assaillans. Les Lacédémoniens assiégèrent cette place au commencement de la troisième campagne, et l'environnèrent d'un mur épais, sur lequel ils placèrent leurs machines. Les assiégés, voyant tous ces ouvrages, s'élever autour d'eux, établirent des palissades sur les murs de la ville, afin de pouvoir toujours dominer l'ennemi. Ces deux murs sembloient se disputer l'honneur de la supériorité. Ne voulant point s'amuser plus long-temps à construire des ouvrages pareils, les assiégés bâtirent une demi-lune, afin de pouvoir se retirer, dans le cas où les autres travaux seroient forcés. Les assiégeans ayant dressé leurs machines de guerre, ébranlèrent les murailles de la

ville : ce qui alarma les citoyens, sans les décourager : ils employèrent tout l'art qui étoit en leur pouvoir, pour résister aux batteries de l'ennemi. Ils attachoient avec des cordes l'extrémité des béliers, afin de les rendre immobiles, et amortissoient leur force avec des leviers. Voyant leurs efforts inutiles, et s'aperçevant que l'on élevoit un nouveau mur contre leur plate-forme, les assiégeans désespérèrent de prendre la ville d'assaut; c'est pourquoi ils changèrent le siége en blocus, après avoir vainement tenté de mettre le feu à la ville, qui fut bientôt environnée d'un mur de brique et d'un fossé profond. On employa toute l'année à cet ouvrage. Quand il fut achevé, on y laissa des troupes, et les Béotiens offrirent d'en garder une partie, pendant que le reste de l'armée retourneroit à Sparte.

Ce fut ainsi que les malheureux habitans de Platée furent enfermés entre d'épaisses murailles, sans aucun espoir de secours et à la merci du vainqueur. Il n'y avoit dans la ville que quatre cents citoyens et quatre-vingts Athéniens, avec cent dix femmes occupées à leur apprêter leurs subsistances. On avoit avant le siége, renvoyé à Athènes tous les hommes libres ou esclaves. N'ayant plus d'espérance, et se trouvant sans provisions, les Platéens résolurent de se frayer un chemin à travers l'ennemi. Epouvantée par la grandeur du danger et la hardiesse de l'entreprise, la moitié perdit courage au moment de l'exécution : les autres, au nombre d'environ deux cents vingt, persistèrent dans leur

résolution qu'ils effectuèrent de la manière suivante. Ayant mesuré l'élévation du mur en comptant les rangs de briques dont il étoit formé, ils sortirent avec des échelles d'une hauteur suffisante, au milieu d'une nuit obscure et pendant un ouragan violent, qui les empêchoit d'être vus ni entendus. Ils traversèrent le premier fossé ayant une jambe nue, afin d'éviter de glisser dans la boue. Ils avancèrent aux pieds des remparts où ils posèrent leurs échelles par un côté, sur lequel ils savoient qu'il n'y avoit point de gardes. Une partie monte, s'empare des tours voisines, en tuant ceux qui les défendoient. Ce premier succès favorisa leurs camarades. Ils traversèrent le fossé extérieur sans être attaqués, mais non sans être découverts; car pendant qu'ils escaladoient le mur, l'un d'eux fit tomber une tuile qui répandit l'alarme parmi les assiégeans : ceux-ci firent avancer toute l'armée vers la place; mais l'obscurité étoit si profonde qu'on ne pouvoit distinguer aucun objet. Bien plus, avant qu'ils eussent franchi le fossé extérieur, un corps de trois cents hommes mis en réserve, pour les accidens imprévus, vint à eux avec des torches allumées. Mais cette clarté mettoit l'ennemi en évidence, sans découvrir les Platéens. Après avoir passé les fossés, ils dirigèrent d'abord leur marche vers Thèbes, présumant que l'ennemi ne les poursuivroit point de ce côté, n'imaginant pas qu'ils fussent vers une ville ennemie. Mais, après s'être avancé l'espace de six ou sept stades, ils

tournèrent vers les montagnes, prirent la route d'Athènes, où ils arrivèrent au nombre de deux cents; la crainte avoit fait rentrer les autres dans la ville, excepté un seul archer qui fut pris dans le fossé.

Les Platéens se rendent.

Supposant que leurs compatriotes avoient été tués, parce que ceux qui rentroient l'asssuroient, afin de se justifier, les Platéens envoyèrent un héraut d'armes demander les corps morts; mais il se retira quand on l'eut instruit de l'état des choses. A la fin de la campagne, étant dénués de provisions, et incapables de prolonger leur résistance, les Platéens se rendirent, à condition qu'on ne les puniroit point jusqu'à ce qu'ils eussent été jugés. Sparte députa à cet effet cinq commissaires, qui, sans les accuser d'aucun crime, leur demandèrent simplement si, dans la guerre ils avoient rendus quelque service aux Lacédémoniens ou à leurs alliés? Embarrassés autant que surpris de cette question, les Platéens sentirent qu'elle avoit été suggérée par les Thébains leurs ennemis déclarés, qui avoient juré leur ruine. Ils rappelèrent aux Lacédémoniens les services qu'ils avoient rendus à la Grèce en général soit à la bataille d'Artémise, soit à celle de Platée, et particulièrement à Sparte, dans le temps où les esclaves avoient profité d'un tremblement de terre pour se révolter. La seule raison qu'ils donnèrent pour s'être ensuite réunis aux Athéniens, fut la nécessité où ils s'étoient trouvés de se défendre des Thébains, contre lesquels ils avoient imploré l'assistance des

Spartiates : ajoutant que si on leur imputoit ce parti comme un crime, il ne devoit pas au moins effacer le souvenir de leurs anciens services. « Jetez les yeux, disoient-« ils, sur les tombes de vos ancêtres que « vous voyez ici : nous leur rendons tous « les ans les honneurs que l'on rend aux « morts. Vous nous confiâtes leurs cen-« dres puisque nous avions été témoins de « leur bravoure. Voulez-vous actuelle-« ment les abandonner à leurs bourreaux, « en nous livrant aux Thébains qui com-« battirent contr'eux à la bataille de Pla-« tée? Voulez-vous mettre dans les fers « un pays où les Grecs furent délivrés de « leurs, et détruire les temples des dieux « à qui vous devez la victoire? Nous osons « vous dire que nos intérêts sont insépara-« bles de votre gloire, et vous ne pouvez, « sans vous couvrir d'une honte éternelle, « livrer à la haine injuste des Thébains, « vos anciens amis et vos bienfaiteurs. » On pourroit croire que ces raisons firent quelqu'impression sur les Lacédémoniens ; mais ceux-ci, inclinant pour la question que les Thébains avoient suggérée, la répétèrent en termes arrogans. Ils avoient d'ailleurs apporté de Sparte leurs instructions. Ils demandèrent donc de nouveau si Platée avoit rendu quelques services dans cette guerre? On les fit passer les uns après les autres, et la réponse négative étoit aussitôt suivie de la mort. Aucun n'échappa. Deux cents environ furent tués de cette manière. Vingt-cinq Athéniens éprouvèrent le même sort. Leurs femmes furent faites esclaves. Les

Cruauté des Lacédémoniens.

Thébains peuplèrent ensuite leur ville des exilés de Mégare et de Thèbes ; mais l'année suivante, ils la démolirent entièrement. Ce fut ainsi, que dans l'espoir d'en recueillir de grands avantages, les Spartiates sacrifièrent les Platéens à la fureur des Thébains ; quatre-vingt-treize ans après leur première alliance avec les Athéniens.

Ce succès n'augmenta point l'orgueil des Lacédémoniens au point de leur faire refuser une paix honorable. Leurs ambassadeurs firent à ce sujet quelques ouvertures infructueuses. Cléon qui dirigeoit les conseils d'Athènes, se vantoit de prendre dans vingt jours, tous les Spartiates, dans l'île de Sphactérie. Ce fut en conséquence de ce projet, qu'il fit voile vers cette île avec Démosthène, amiral d'Athènes, l'un des ancêtres de l'orateur si célèbre par son éloquence. Ayant débarqué leurs troupes, ils attaquèrent l'ennemi avec beaucoup de vigueur, le repoussèrent en gagnant toujours du terrain, et le confinèrent à la fin dans un coin de l'île. Les Lacédémoniens avoient pris un fort que l'on croyoit inaccessible. Ils se rangèrent en bataille, et se défendirent avec une rare bravoure ; mais un corps de troupes ayant monté sur les rochers escarpés, et les prenant par derrière, ils furent obligés de se rendre à discrétion. On les transporta à Athènes, et on leur dit qu'ils seroient en sûreté jusqu'à la paix, pourvu que les Lacédémoniens n'envahissent point le territoire Athénien : on les avertissoit que, dans ce cas, ils se-

roient tous mis à mort. Ces mesures acheminoient à une pacification générale, parce que les Spartiates désiroient la liberté pour leurs prisonniers, qui étoient des principaux citoyens de Sparte. La guerre cependant dura encore deux ou trois ans, mais elle n'offrit aucun événement remarquable. Si les Athéniens prirent l'île de Cythère, ils furent défaits à leur tour à Délie, par les Lacédémoniens. A la fin les deux nations étant fatiguées d'une querelle qui les ruinoit en frais, sans leur procurer aucun avantage solide, elles conclurent d'abord une trève d'une année, qui fut suivie bientôt d'une réconciliation plus durable. La mort des généraux des deux armées hâta cet événement. Ils s'étoient tous deux opposés à la paix, quoique par des motifs différens. Brasidas, le général Spartiate, périt dans une sortie qu'il fit au siége d'Amphipolis : Cléon l'Athénien, méprisant un ennemi auquel il se sentoit supérieur, fut tué par un soldat qui le rencontra comme il fuyoit pour sa sûreté. Brasidas étoit courageux, prudent, intègre et modéré. Son zèle pour l'honneur de son pays, paroit avoir été le motif de son opposition à la paix. Le courage sembloit héréditaire dans sa famille comme dans toute la nation ; car lorsque sa mère apprit sa mort elle demanda à celui qui lui en portoit la nouvelle s'il étoit mort glorieusement ; et sur les éloges qu'on lui fit de sa bravoure et de son héroïsme, elle dit : « Oui, mon fils étoit brave, mais « Sparte possède encore beaucoup de ci- « toyens qui le sont plus que lui. »

Cléon étoit d'un caractère tout différent. Téméraire, arrogant, obstiné et querelleur, il n'avoit aucun talent pour la guerre, malgré le succès de son expédition de Sphactérie, qui servit à colorer ses desseins, et lui en facilita l'exécution. Il avoit de la présence d'esprit et une sorte de gaieté qui plaisoit à la populace ; mais qui passoit aux yeux des personnes sensées, pour de l'impudence et de la bouffonnerie ; mais c'étoit sur son éloquence qu'il comptoit le plus. Elle étoit cependant verbeuse et déclamatoire, et consistoit plutôt dans un débit fougueux, que dans l'élégance du style ou la force du raisonnement.

Paix de Nicias. Av. J. C. 421.

La paix fut conclue dans la dixième année de la guerre entre les deux républiques et leurs alliés : elle devoit durer cinq ans. Les principaux articles étoient, que les forts seroient évacués, et les villes et les prisonniers rendus de part et d'autre. On l'appelle la paix de Nicias, nom du rival de Cléon, qui en fut le principal artisan. Outre le tendre intérêt qu'il prenoit à sa patrie, il avoit des motifs particuliers : c'étoit d'assurer par-là sa réputation. Quoiqu'il eut réussi dans diverses expéditions, il sentoit bien qu'il devoit en partie ses succès à son bonheur, et c'étoit hasarder sa gloire, que de tâcher d'en acquérir de nouveaux.

CHAPITRE IX.

Depuis la paix de Nicias, jusqu'à la guerre du Péloponèse.

Les traités de paix quelque sincères et solennels qu'ils soient, ne sont que de foibles barrières contre l'intérêt, les rivalités et les desseins ambitieux. On l'éprouva bientôt dans la guerre qui éclata entre Athènes et Sparte. La prospérité d'un de ces deux états ou l'augmentation de pouvoir n'en furent point la cause, mais l'orgueil et la vanité d'Alcibiade, l'homme le plus populaire d'Athènes. Plusieurs choses contribuèrent à le rendre tel. Egalement remarquable par la beauté de sa personne et les dons de l'esprit, il descendoit d'une famille illustre, étoit l'homme le plus riche d'Athènes, et sa manière de vivre répondoit à son opulence. Ajoutons que malgré la violence de ses passions exaltées, et quoiqu'il se livrât à la débauche en suivant les conseils des flatteurs qui l'environnoient, cependant il fut retiré du vice et rentra dans les sentiers de la vertu, grâces aux avis salutaires de Socrate pour qui il avoit une haute considétion, et dont il ne manqua jamais d'écouter attentivement les leçons.

Alcibiade.

Socrate ne l'aima pas moins qu'il n'en étoit aimé. Découvrant au milieu de ces défauts, les germes des grandes vertus,

il désiroit les cultiver afin qu'Alcibiade fut l'ornement de sa patrie au lieu d'en être le fléau. Tel étoit l'empire de ce philosophe sur l'esprit de ce jeune homme que lorsqu'il apprenoit qu'il se livroit à quelque débauche il le poursuivoit comme un maître poursuit un esclave fugitif, et le réprimandoit de ses folies. Alcibiade l'écoutoit toujours avec toute la soumission qu'un fils respectueux a pour son père. Delà l'inégalité de sa conduite qui tantôt étoit conforme à la morale la plus sévère, et tantôt marquée par des extravagances, ou souillée par des passions viles.

L'amour de l'autorité et le désir de la supériorité paroissent avoir été ses passions dominantes. Il en donna dès son enfance, des exemples frappans. Luttant un jour et craignant d'être renversé par son antagoniste, il lui prit la main et la mordit avec force. Son rival lui dit « Alcibiade vous mordez comme une femme:» —Non réplique-t-il, mais comme un lion. Jouant une autrefois à un jeu de hasard, dans une rue d'Athènes, c'étoit à son tour de jeter le palet lorsqu'une charrette chargée vint à passer. D'abord il ordonne au charretier d'arrêter. Celui-ci ne fit pas semblant de l'entendre et continua. Les enfans se rangèrent, mais Alcibiade se jete à terre, et commande au charretier de passer s'il l'osoit. L'homme étonné recula, et Alcibiade acheva son jeu avant que la charrette ne passât. Son ambition crut avec les années; et semblable à Pompée au lieu d'endurer quelqu'un au-dessus de

lui il ne voulut même pas supporter un égal. Ce fut par ce motif qu'il s'opposa à Nicias qui non seulement étoit respecté de ses compatriotes, mais encore des Lacédémoniens, qui l'estimoient pour sa modération et son amour pour la justice. Ce fut l'origine de sa haine contre les Spartiates à qui il ne pardonna jamais la préférence qu'ils donnoient à son rival. Aussi fit-il tout ce qu'il put pour exciter la guerre entre ces deux peuples.

Pour y parvenir il engagea le peuple d'Argos à rompre avec Sparte, en lui promettant la protection d'Athènes : et l'alliance entre ces deux peuples étoit près d'être conclue, lorsque les Lacédémoniens informés de ces négociations, envoyèrent des ambassadeurs à Athènes y faire des remontrances. Ces députés étoient investis de tous les pouvoirs nécessaires pour terminer à l'amiable le différent. Le conseil à qui l'objet de la mission fut communiqué parut satisfait, et le peuple devoit s'assembler le lendemain pour donner audience aux ambassadeurs. Craignant que ses projets ne fussent renversés, Alcibiade eut recours à cet artifice; il parvint à avoir un entretien secret avec les envoyés : et, sous des motifs d'amitié, il leur persuada de cacher au peuple le pouvoir dont ils étoient revêtus; mais de déclarer simplement qu'ils étoient venus pour traiter et faire des propositions : autrement les demandes des Athéniens deviendroient exorbitantes au point qu'ils ne pourroient les accorder sans honte : le stratagème réussit. Croyant

Ruse d'Alcibiade.

à sa sincérité, les ambassadeurs retirèrent, pour la lui donner, la confiance qu'ils avoient en Nicias. Le lendemain à l'assemblée du peuple Alcibiade d'un air affable demanda aux ambassadeurs lorsqu'ils furent introduits, quels étoient leurs pouvoirs. Ils répondirent qu'ils ne venoient pas comme plénipotentiaires. A cette réponses il changea ses gestes et sa voix et les accusant d'un mensonge notoire il invite le peuple à prendre garde à ce qu'il alloit faire avec des hommes sur la sincérité desquels on pouvoit si peu compter. Le peuple furieux congédia les ambassadeurs, et Nicias qui ignoroit cette ruse fut disgracié. Afin de recouvrer son crédit il propose d'être envoyé à Sparte, mais ne pouvant obtenir ce que les Athéniens demandoient, ceux-ci conclurent pour cent ans avec les Argiens une ligue dans laquelle étoient compris les Eléens et les Mantinéens. On ne rompoit pas ouvertement avec les Lacédémoniens quoiqu'il fut évident que le traité étoit dirigé contr'eux. Alcibiade fut déclaré général : et malgré que ses meilleurs amis ne pussent approuver les moyens qu'il avoit employés pour parvenir à ses desseins, cependant on regarda comme un grand coup en politique de diviser ainsi, d'ébranler tout le Péloponèse et d'éloigner tellement la guerre des frontières de l'Attique, que quand même l'ennemi eut été victorieux il n'auroit pu profiter de ses succès, tandis que le moindre revers seroit funeste à Sparte.

Voulant étouffer le mal dès sa source,

les Lacédémoniens armèrent leurs citoyens et leurs esclaves et s'étant réunis à leurs alliés, ils furent camper sous les murs d'Argos. Aussi prompts que leurs ennemis les Argiens marchèrent à leur rencontre et leur offrirent le combat. Mais au moment où les deux armées alloient en venir aux mains, une trève de quatre mois fut acceptée comme un présage heureux d'une paix durable.

Voyant que les troubles qu'il avoient excités dans le Péloponèse, occupoient assez les Spartiates, les Athéniens étendirent leurs vues plus loin et projetèrent d'ajouter à leur empire l'île de Sicile. Les habitans d'Egeste leur fournirent un prétexte plausible pour l'exécution de ce projet. Ils s'adressèrent comme alliés aux Athéniens, réclamant des secours contre le peuple de Sélinonte qui étoit aidé des Syracusains. On saisit cette occasion avec empressement. Mais, afin de ne pas faire la guerre sans les moyens nécessaires, les Athéniens envoyèrent à Egeste, pour savoir s'il y avoit dans le trésor public assez d'argent pour subvenir aux frais d'une si grande entreprise. Les Egestiens venoient d'emprunter de leurs voisins un grand nombre de vases d'or et d'argent d'une valeur immense, qu'ils étalèrent avec faste devant les députés d'Athènes. Au retour de ces derniers on résolut d'accorder aux Egestiens leur demande. Alcibiade, Nicias et Lamachus furent désignés pour commander la flotte avec plein pouvoir non seulement de secourir Egeste et de rendre

aux Léontins leur ville prise par les Syracusains, mais aussi de régler les affaires de la Sicile de la manière la plus avantageuse pour la république.

Nicias fut extrêmement mécontent d'être l'un des chefs de cette entreprise, tant parce qu'il désapprouvoit cette guerre que parce qu'Alcibiade partageoit le commandement avec lui. Mais les Athéniens jugèrent qu'il falloit calmer l'ardeur et l'impétuosité de l'un par le sang froid de l'autre. N'osant point s'opposer ouvertement à la guerre, Nicias entreprit de le faire indirectement en objectant le grand nombre d'obstacles qu'il prévoyoit. Il prétendoit qu'une flotte ne suffiroit pas, qu'il falloit pareillement lever une armée de terre dont l'entretien couteroit immensément, que les promesses pompeuses des Egestiens n'auroient aucun effet quand on demanderoit des secours d'argent : que l'on devoit peser la grande disproportion qu'il y avoit entre eux et l'ennemi par rapport au bien qui en résulteroit de chaque côté ; que les Syracusains étoient chez eux entourés d'alliés puissans, disposés autant par inclination que par intérêt à les fournir d'hommes, de chevaux, d'argent et de provision : tandis que les Athéniens porteroient la guerre dans un pays lointain d'où pendant l'hiver ils ne pourroient avoir de nouvelles qu'au bout de quatre mois ; dans un pays où l'on ne pourroit rien se procurer que par la force des armes : qu'en supposant que cette entreprise eut le succès qu'on en attendoit,

Guerre de Sicile. Av. J. C. 416.

Nicias s'oppose à la guerre de Sicile.

on n'en retireroit pas de grands avantages, pendant qu'un échec couvriroit à jamais de honte le nom Athénien: que quant à lui il étoit déterminé à ne point partir à moins qu'il n'eut tous les secours nécessaires pour faire la guerre et qu'il fut indépendant des caprices et des promesses précaires des alliés. Ces représentations au lieu de rallentir l'ardeur des Athéniens comme Nicias s'y attendoit, ne firent que l'enflammer davantage. On donna des ordres pour lever autant de troupes, pour équiper autant de vaisseaux qu'en demandoient les généraux ; ce qui s'exécuta avec promptitude tant à Athènes que dans les autres villes.

Avant de commencer le récit des événemens importans qu'offre l'expédition de Sicile, il ne sera pas déplacé de dire un mot de Syracuse qui étoit la capitale de cette île. Vers l'an du monde 2920, Corinthe avoit acquis sur mer une grande puissance. La navigation en se perfectionnant mène à des découvertes, elle augmente le commerce, et fait établir des colonies. C'est ce qui arriva aux Corinthiens. A peine connoissoient-ils la Sicile qu'ils eurent le projet d'en peupler une partie avec les habitans du Péloponèse. Archias descendant d'Hercule, y fut envoyé avec une flotte approvisionnée de tout ce qui étoit nécessaire pour une pareille entreprise. Il construisit et peupla Syracuse qui par sa fertilité, la sûreté de son port devint bientôt la ville la plus florissante de la Sicile. Elle ne le cédoit

Syracuse.

ni

ni en grandeur, ni en beauté à aucune ville de la Grèce. Elle fut long-temps soumise aux Corinthiens et gouvernée par des lois à-peu-près semblables aux leurs. Mais à mesure que son pouvoir s'accrut elle visa à l'indépendance et par degré cessa d'être fidèle à Corinthe. C'est à ces événemens que l'on doit rapporter ceux dont nous allons parler.

Les levées des troupes étant complétées les généraux résolurent de mettre sur le champ à la voile, après avoir désigné Corcyre, comme le lieu du rendez-vous, pour une partie des alliés et pour les vaisseaux de transport. Tous les citoyens aussi bien que les étrangers qui se trouvoient à Athènes, se rendirent en foule, au point du jour, au port de Pyrée, afin de jouir du coup d'œil magnifique que présentoit l'embarquement. Ce spectacle étoit à la vérité digne de leur curiosité. Athènes n'avoit jamais vu une flotte aussi grande, et aussi redoutable. Il est vrai que celles qu'on avoit envoyées contre Epidaure et Potidée, étoient nombreuses en vaisseaux et en soldats; mais il n'y avoit pas autant de magnificence : le voyage n'étoit pas d'un si long cours, ni l'entreprise aussi importante. La ville avoit fourni cent galères, dont soixante armées à la légère, et quarante pour le transport des hommes pesamment armés. Chaque matelot recevoit une drachme par jour, (ou dix sous de France) pour sa paye, sans compter ce que donnoient les capitaines; quand les vaisseaux furent chargés, et les troupes à bord, les trompettes Av. J.C. 415.

sonnèrent et l'on adressa aux Dieux, pour le succès de l'expédition, des prières solennelles. On remplit de vin des coupes d'or et d'argent, et l'on fit les libations accoutumées. Le peuple qui bordoit le rivage, poussoit des cris, et levoit les mains au ciel, pour souhaiter un heureux succès à ses concitoyens. L'hymne chanté, les cérémonies achevées, les vaisseaux sortirent du port l'un après l'autre, et forcèrent de voiles jusqu'à Egyne, d'où ils gagnèrent Corcyre, où l'armée et la flotte des alliés étoient rassemblés.

A leur arrivée en Sicile, les généraux ne s'accordèrent point sur le lieu où l'on effectueroit la descente. Lamachus voulut qu'on fût directement à Syracuse, et qu'on attaquât cette ville avant que les habitans eussent eu le temps de revenir de leur première consternation; mais l'on rejeta cette proposition, et l'on jugea plus avantageux de commencer par réduire les petites villes. On détacha, en conséquence dix galères, pour examiner le port et la situation de Syracuse. Le reste des troupes aborda à Catane, qu'elles surprirent.

Les ennemis d'Alcibiade profitèrent de son absence, pour ternir sa réputation. Ils l'accusèrent d'avoir négligé les moyens d'envahir la Sicile, et d'avoir profané les mystères de Cérès. Cela suffisoit pour engager la multitude volage à rappeler son général. Mais craignant d'exciter le trouble dans l'armée, elle lui donna l'ordre de revenir à Athènes, pour

Fuite d'Alcibiade.

tranquilliser le peuple par sa présence. Alcibiade voulut d'abord obéir avec soumission ; mais réfléchissant sur le caprice et l'inconstance de ses juges, à peine arrivé à Thurium, il disparut, et le vaisseau arriva sans lui. Il fut, pour ce défaut de comparoître, condamné à mort : on confisqua ses biens, et l'on ordonna aux prêtres de le charger de malédictions. Apprenant que les Athéniens l'avoient condamné à mort, « j'espère bien, dit-il, qu'un jour, je leur ferai voir que je suis encore en vie. »

Les Syracusains s'étant mis sur la défensive, et voyant que Nicias n'avançoit point, ils parlèrent de l'attaquer dans son camp, et demandèrent en raillant, s'il étoit venu en Sicile, pour s'établir à Catane. Piqué de cette plaisanterie, il résolut de leur montrer qu'il joignoit le courage à la prudence. Comme il n'avoit pas de cavalerie, il craignoit d'attaquer la place par terre, et il couroit un égal danger de l'assiéger par mer. Choisissant néanmoins ce dernier moyen, il usa d'un stratagème qui lui réussit. Après avoir séduit un citoyen de Catane, il l'engagea de passer comme déserteur à Syracuse, et d'informer les habitans de cette ville, que les Athéniens couchoient toutes les nuits sans armes dans leur camp ; et qu'un jour désigné, ils pouvoient de grand matin les surprendre, s'emparer du camp, des armes et du bagage, brûler leur flotte dans le port, et détruire toute l'armée. Croyant à ce rapport, les Syracusains sortirent et mar-

Stratagème de Nicias.

chèrent avec leurs troupes vers Catane. Nicias ne l'eût pas plutôt appris, qu'il embarqua son armée, aborda le lendemain à Syracuse, où il se fortifia dans les remparts extérieurs. Cette ruse irrita tellement les Syracusains, qu'ils retournèrent immédiatement dans leur ville et présentèrent le combat. Nicias sortit de ses retranchemens pour marcher à leur rencontre : il y eut un combat opiniâtre, dans lequel, à la fin, les athéniens forcèrent l'ennemi à rentrer dans la ville, après lui avoir tué cent soixante hommes sans autre perte que cinquante des leurs. Malgré cet avantage, n'étant pas en état d'attaquer la ville, ils prirent leurs quartiers d'hiver à Naxe et à Catane.

Siége de Syracuse.

Le printemps suivant, ayant reçu d'Athènes un secours de cavalerie avec des provisions et des munitions, Nicias résolut de bloquer la place par terre et par mer. Pour y parvenir, il prit Epipole, haute colline qui dominoit la ville, et à laquelle on ne pouvoit monter que par un sentier étroit et escarpé. Sentant l'importance de ce poste, les Syracusains firent tout ce qui étoit en leur pouvoir, pour empêcher la prise de cette colline; mais Nicias fit débarquer ses troupes avec tant de secret et de promptitude, qu'il s'en rendit maître avant qu'ils ne fussent sur leurs gardes. Il repoussa même un corps de sept cents hommes, qui étoient venus pour le débusquer, et leur tua leur chef et trois cents hommes. Il y bâtit un fort et commença à investir tellement la ville, qu'il intercepta toute communica-

tion avec les habitans du pays. Il y eut pendant qu'on faisoit cet ouvrage plusieurs escarmouches, dans l'une desquelles Lamachus fut tué : ce qui fit que Nicias eut seul le commandement. Les Syracusains firent une autre entreprise, pour reprendre ce poste : Nicias étoit alors malade, dans son lit, environné seulement de ses domestiques; mais quand il vit que l'ennemi forçoit les retranchemens, il mit le feu aux différens ouvrages construits autour du fort. Ce qui produisit un double effet, en servant de signal aux Grecs, et en épouvantant l'ennemi au point qu'il rentra dans la ville.

Dès-lors, Nicias conçut de grandes espérances de s'emparer de Syracuse : d'autant plus que d'autres villes de la Sicile avoient pris ses intérêts et fourni à ses troupes des provisions de toutes espèces. Se voyant bloqués par terre et par mer, et désespérant de tenir plus long-temps, les Syracusains commençoient à penser à se rendre. Déjà même, ils avoient assemblé un conseil, pour s'occuper des termes de la capitulation, quand, à leur grande surprise, ils virent avec joie arriver Gylippe, général Lacédémonien, qui conduisoit à leur secours, une troupe qui les délivra de toute crainte et réduisit les Athéniens à un état plus critique que celui dans lequel ils s'étoient trouvés. Se fiant en ses forces, et peut-être un peu mû par l'orgueil Spartiate, Gylippe envoya aux Athéniens un héraut, leur déclarer qu'il leur accordoit cinq jours pour évacuer la Sicile. Nicias

Gylippe sauve Syracuse.

ne daignant pas répondre à un pareil message, on se prépara au combat de part et d'autre.

Dans le premier engagement, les Spartiates furent défaits, parce qu'ils étoient resserrés dans un espace étroit, entre deux remparts que les Athéniens avoient élevés pour prendre la ville, et comme cette position empêchoit Gylippe d'étendre ses lignes et de se servir de sa cavalerie, les Athéniens furent victorieux. Gylippe eut la grandeur d'âme, ou plutôt la bonne politique de s'accuser de cet événement. Il déclara qu'il y avoit uniquement de sa faute, et qu'il présenteroit bientôt à ses soldats une occasion de recouvrer leur honneur et le sien : le lendemain il attaqua les ennemis dans une position plus avantageuse, et leur gagna une victoire plus complète que celle qu'ils avoient remportée sur lui : tant il est vrai que souvent le gain d'une bataille dépend de la position que l'on a su prendre.

Nicias demande des secours aux Athéniens.

Se voyant ainsi forcé de se mettre sur la défensive, Nicias s'empara de Plemmyre, près du grand port, où il construisit trois forts, dans l'un desquels il s'enferma avec sa garnison. Les Lacédémoniens venoient de recevoir de Corinthe, des troupes fraîches. Dans cette situation Nicias manda à Athènes les tristes circonstances dans lesquelles il se trouvoit. Il écrivit à ses compatriotes, qu'au lieu d'assiéger les Syracusains ; il étoit assiégé par eux et leurs alliés ; que les villes se révoltoient contre lui ; que les esclaves et les troupes soldées désertoient, et que

ses troupes étoient employées à garder les forts et à amener des provisions ; occupation dans laquelle elles étoient troublées par la cavalerie ennemie. Il ajouta, qu'à moins de lui envoyer un nombre de troupes égal à celui avec lequel il s'étoit embarqué, il étoit inutile de songer à poursuivre l'entreprise : enfin, à tout événement, et quelque parti que l'on prit, il demanda son rappel, sa santé étant altérée au point de le rendre incapable de continuer de servir. Les Athéniens ne voulurent point entendre parler de ce dernier article ; mais ils résolurent de lui envoyer Eurymédon et Démosthène, avec des troupes fraîches ; le premier devoit partir sur le champ, avec dix galères, et l'autre, au commencement du printemps, avec des forces plus considérables. On désigna en même temps Ménandre et Enthydème, qui joignirent aussitôt Nicias.

Mais Gylippe étoit déterminé à prevenir les Athéniens et à ruiner, s'il étoit possible, les troupes qu'ils avoient en Sicile, avant l'arrivée des secours qui leur étoient préparés. Dans cette intention il persuade aux Syracusains de hasarder une bataille sur mer pendant qu'il tâcheroit de prendre d'assaut les forts de Plemmyre. La première partie de ce projet manqua, mais la dernière eut le succès attendu. Les Athéniens n'avoient que soixante vaisseaux à opposer aux quatre-vingts des Syracusains ; mais comme ils leur étoient supérieurs en adresse, ils vainquirent quoique la victoire parut d'abord indécise. Les Athéniens

Combat naval.

perdirent trois vaisseaux dans ce combat ; mais les Syracusains en eurent six de coulés à fond et trois de pris. Dans le même instant Gylippe attaquant les forts de Plemmyre pendant qu'une partie de ceux qui les défendoient étoit venue sur le rivage voir le combat naval, il emporta un fort d'assaut, ce qui fit abandonner les deux autres.

Encouragés par ce succès il se détermina à recommencer avant l'arrivée du secours envoyé par les Athéniens. En conséquence il persuade aux Syracusains de hasarder sur mer une autre bataille : ce qu'ils firent avec plus de succès qu'ils n'en avoient eu d'abord : Nicias auroit voulu éviter le combat, mais il y fut contraint par ses deux collègues Ménandre et Euthydème. Les Athéniens avoient soixante-quinze galères, et les Syracusains quatre-vingts. Le premier jour les deux flottes se tinrent l'une vis-à-vis de l'autre sans engager le combat. Il y eut seulement quelques escarmouches. Le lendemain les syracusains ne firent pas le moindre mouvement. Mais le troisième jour après avoir passé une grande partie du jour à quelques escarmouches, ils se retirèrent : les Athéniens n'imaginant pas qu'ils revinssent à la charge, ne se tinrent point sur leurs gardes. Mais les Syracusains s'étant rassemblés en grande hâte, attaquèrent les Athéniens, et dans très-peu de temps les mirent dans une grande confusion. Ils auroient encore reçu un échec plus terrible s'ils n'avoient eu la précaution de ménager derrière eux un

havre sûr. Ils perdirent sept galères; un grand nombre de soldats furent tués ou faits prisonniers.

Pendant que Nicias réfléchissoit avec chagrin sur sa malheureuse situation, et considéroit l'avenir avec crainte, il fut tiré de sa détresse par l'arrivée de la flotte de Démosthène, qui s'avançoit avec pompe et magnificence. Elle consistoit en soixante-trois galères qui portoient cinq mille soldats et trois mille archers. Avec de la prudence, on pouvoit faire pencher la balance encore une fois du côté des Athéniens; mais la précipitation de Démosthène et des autres généraux qui ne suivirent point les sages conseils de Nicias, ne servit qu'à rendre plus éclatante leur défaite et la victoire de l'ennemi.

On résolut dans un conseil de guerre, d'attaquer immédiatement la ville, et pour réussir, de commencer par prendre Epipole. Dans le premier assaut, tenté pendant la nuit, sur cette dernière place, les Athéniens s'emparèrent du retranchement extérieur, mais vers le second, ils furent attaqués tout-à-coup par les troupes de la ville, qui étoient sorties au-delà de leurs lignes, soutenues par Gylippe. Epouvantés par l'obscurité, celles-ci prirent la fuite; mais des Béotiens qui les suivoient firent une vigoureuse résistance, et marchant la pique en avant contre les Athéniens, ils les repoussèrent en jetant de grands cris, et en firent un terrible carnage. La terreur se répandit dans tout le reste de l'armée. Déroute des Athéniens.

Les fuyards entraînoient ceux qui venoient à leur secours, ou les prenant pour des ennemis, se battoient avec eux. Ils se mêlèrent indistinctement : l'épaisseur des ténèbres, empêchoit de distinguer un ami d'un ennemi : et de la même main qui, le jour, eut protégé, partoient des traits mortels. Les Athéniens se battoient inutilement : il en résulta un grand désordre : l'ennemi sut leur mot de ralliement, tandis qu'on ne pouvoit connoître le sien. Ceux qui étoient poursuivis se jetèrent du haut des rochers, et plusieurs furent mis en pièces dans leur chûte. Comme ceux qui échappèrent, errèrent dans les champs et les bois, ils furent tués le lendemain par la cavalerie ennemie qui étoit à leur poursuite. Les Athéniens perdirent deux mille hommes dans ce combat : beaucoup d'armes furent prises, jetées çà et là, par les fuyards, qui les abandonnèrent pour se sauver plus facilement.

Ainsi furent anéanties les flatteuses espérances que les Athéniens avoient conçues à l'arrivée de Démosthène. Gylippe ayant aussitôt après parcouru la Sicile et levé des troupes fraîches, acquit ainsi sur les Athéniens une telle supériorité, que ceux-ci se voyant hors d'état de lui tenir tête, résolurent de lui abandonner l'île, et de retourner chez eux ; mais au moment où ils étoient près de s'embarquer, à l'insu de l'ennemi, qui ne pouvoit supposer qu'ils quitteroient aussitôt la Sicile, la lune s'éclipsa. Comme on ne connoissoit point alors la cause de

Éclipse de lune qui effraie les Athéniens.

ce phénomène, ils tirèrent de ce prodige des conclusions défavorables. C'étoit la coutume, dans de pareils événemens, de suspendre pendant trois jours toute entreprise. Mais les devins ayant été consultés, dirent, au rapport de Thucydide, que les Athéniens ne devoient pas s'embarquer avant neuf jours. Ce nombre étoit mystérieux pour le peuple. Nicias, rempli de scrupules, et pénétré d'un respect puéril pour ces aveugles interprètes de la volonté des dieux, déclara qu'il attendroit la révolution entière de la lune, et qu'il ne mettroit pas à la voile avant le même jour du mois suivant : comme s'il n'eût point vu l'astre de la nuit, briller du même éclat, quand elle n'étoit plus sous l'ombre de la terre !

Informés du projet que les Athénieus avoient de partir, les Syracusains résolurent de ne pas le leur laisser exécuter tranquillement, et même de s'opposer à leur retraite et de les tailler en pièces, ou de les obliger à se rendre prisonniers de guerre. Dans cette intention, ils attaquèrent sur le champ les retranchemens, et remportèrent un léger avantage. Le lendemain, ils renouvellèrent leur attaque et opposèrent soixante-six galères à vingt-six Athéniennes. Après un combat opiniâtre, les Athéniens vaincus, perdirent dix-huit vaisseaux, qui furent pris par l'ennemi. Eurymédon qui commandoit, fut tué.

Afin d'empêcher leur fuite par mer, les ennemis fermèrent l'entrée du port, qui avoit cinq cents pas de large; ils y placèrent

en travers des vaisseaux fixés avec des ancres et des chaînes de fer : ils se préparèrent en même temps au combat, dans le cas où les Athéniens auroient le courage de se battre. Se voyant ainsi renfermés, et ne pouvant se procurer de vivres, qu'en étant maîtres de la mer, ces derniers furent obligés de hasarder sur cet élément un autre combat. Les chefs employèrent toute leur éloquence pour animer leurs soldats ; mais le motif le plus puissant, étoit la circonstance où l'on se trouvoit, puisque de l'issue du combat, dépendoient, non seulement leur vie et leur liberté, mais encore le sort de leur patrie. Cette bataille fut moins sanglante et moins opiniâtre que les précédentes. Arrivés à l'entrée du port, les Athéniens s'emparèrent aisément du premier vaisseau dont ils approchèrent ; mais, lorsqu'ils tentèrent de rompre la chaîne, l'ennemi se présenta de tous les côtés. Comme il y avoit près de deux cents galères dans un petit espace, la confusion étoit inévitable, et les vaisseaux ne pouvoient avancer ni reculer sans recommencer l'attaque. La manœuvre étoit difficile ; mais il y eut des chocs fréquens. Les Athéniens furent atteints d'une pluie de pierres, contre lesquelles ils ne pouvoient se défendre qu'en lançant des dards et des flèches, que le mouvement du vaisseau détournoit de leur direction, tandis que l'ennemi étoit sur un point stable. Ariston de Corinthe, avoit dirigé la conduite des Syracusains. L'infanterie pesamment armée, voulut

Défaite des Athéniens.

aborder les vaisseaux Athéniens, afin de combattre corps à corps, et il arriva que, pendant qu'ils grimpoient d'un côté, leurs galères dérivoient de l'autre; tellement que deux ou trois vaisseaux s'étant accrochés, il en résulta une grande confusion. Ajoutez à cela, que le bruit des galères qui se heurtoient, les cris des vainqueurs, les plaintes des vaincus, empêchoient qu'on entendît les ordres des officiers. Il falloit que les Athéniens s'ouvrissent de force un passage, afin d'assurer leur retour dans leur patrie; et l'ennemi faisoit ses efforts pour les prévenir, et gagner une victoire complète. Les deux armées de terre, rangées en bataille, aux deux côtés du rivage, étoient spectateurs, et les habitans de la ville, montoient sur leurs murs, pour en être aussi les témoins. Comme la distance étoit peu considérable, ils virent tout ce qui se passoit, non sans éprouver de vives inquiétudes. Leurs cris à chaque mouvement, montroient l'intérêt qu'ils prenoient au combat, leurs craintes, leurs espérances, leur joie, leur chagrin. Tantôt ils étendoient les mains vers les combattans, pour les animer, et tantôt ils les levoient au ciel, pour implorer le secours et la protection des Dieux. A la fin, la flotte Athénienne, après une longue et vigoureuse résistance, fut dispersée et poussée contre le rivage. Les Syracusains sur leurs remparts, témoins de la victoire de leurs compatriotes, poussèrent un cri de joie, qui annonça cette nouvelle dans la ville. Les vainqueurs firent voiles vers Syracuse, où

ils érigèrent un trophée, pendant que les Athéniens étoient tellement abattus, qu'ils n'osèrent demander la permission de rendre les derniers devoirs à ceux de leurs compatriotes qui avoient été tués.

Il ne leur restoit plus que deux moyens à prendre; tenter une seconde fois le passage avec leurs vaisseaux et leurs soldats, dont le nombre étoit suffisant; ou bien abandonner leur flotte à l'ennemi, et se retirer par terre. Démosthène loua le premier parti; mais les soldats étoient tellement intimidés par leur dernière défaite, qu'ils n'avoient pas le courage de l'entreprendre. On adopta donc le second moyen, et l'on convint, en conséquence, de se mettre en route pendant la nuit, afin de dérober à l'ennemi la marche qu'on tiendroit. Cependant il répugnoit à Hermocrate, général des Syracusains, de laisser partir un corps aussi considérable, (environ quarante mille hommes,) qui auroit pu se fortifier dans quelque coin de l'île, et renouveller la guerre. Il savoit bien qu'il seroit impossible d'engager les Syracusains à s'opposer au départ de l'ennemi, ce soir même, parce qu'ils se réjouissoient alors de leur victoire, et célébroient des fêtes en l'honneur d'Hercule. Il se servit donc d'un autre expédient. Il ordonna à quelques cavaliers qui devoient passer pour les partisans des Athéniens, d'aller dire à Nicias d'attendre le point du jour pour se mettre en route, parce que les Syracusains les attendoient en embuscade, et s'étoient emparés de tous les passages.

Nicias fut assez simple pour croire cet avis, et non seulement il différa son départ jusqu'au lendemain, mais il laissa passer encore tout le jour afin de donner à ses soldats le temps de se préparer à la route, et d'emporter ce qui leur étoit nécessaire pour leur subsistance. Mais ce délai leur devint fatal. Car dès le lendemain matin l'ennemi s'empara des issues d'un accès difficile, défendit les endroits guéables de la rivière, rompit les ponts, et répandit çà et là des détachemens dans la plaine; de sorte qu'il n'y avoit pas un chemin où les Athéniens ne fussent obligés de combattre.

Trois jours après la bataille, ils se mirent en marche dans le dessein de se retirer à Catane. Leur armée étoit divisée en deux corps rangés l'un et l'autre en forme de phalange; le premier étoit commandé par Nicias, et le second par Démosthène : on avoit placé le bagage au centre. Ils s'avancèrent ainsi pendant plusieurs jours, harcelés sans cesse par l'ennemi, qui inquiétoit leur arrière-garde et leur lançoit une nuée de traits et de flèches; mais ne voulant pas accepter de combat, il se retiroit quand les Athéniens se retournoient pour se battre.

Voyant leur nombre diminuer tous les jours et se trouvant dans un besoin extrême de vivres, ils changèrent leur plan, et au lieu de continuer leur route vers Catane, ils prirent celle de Camarine et de Gèle. Comme on exécuta

ce projet pendant la nuit, il en résulta une telle confusion que ceux qui formoient l'arrière-garde sous les ordres de Démosthène furent séparés du principal corps de troupes et s'égarèrent. Les Syracusains se montrèrent le lendemain et les enveloppèrent : et quoiqu'ils se défendissent avec une valeur incroyable, cependant voyant qu'il étoit impossible de se sauver, ils furent obligés de se rendre prisonniers de guerre; ce qu'ils firent sous la seule condition qu'ils ne seroient point condamnés à mort, ni à une prison perpétuelle. Environ six mille hommes se rendirent de cette manière.

Démosthène se rend.

Cependant Nicias continuoit sa marche, et traversant le fleuve Erinée, il se campa sur une montagne où l'ennemi l'attaqua et le somma de se rendre, et d'imiter l'exemple de Démosthène. Nicias ne put d'abord croire ce qu'on lui disoit de son collègue : en conséquence il demanda qu'on lui permit d'envoyer un cavalier pour s'informer de la vérité : et quand il vit que la nouvelle n'étoit que trop bien fondée, il offrit de payer tous les frais de la guerre, à condition qu'on laisseroit ses troupes se retirer de l'île sans être inquiétées. Mais cette proposition fut immédiatement rejetée et suivie d'une attaque soudaine; et quoique Nicias se défendit pendant la nuit tout en continuant sa route vers le fleuve Asinare, cependant il fut vivement poursuivi par les Syracusain qui précipitèrent dans l'eau une partie

des Athéniens ; les autres s'y étant jetés volontairement pour appaiser leur soif. Il y eut un grand carnage. Voyant qu'il n'y avoit plus d'espoir, Nicias fut contraint de se rendre à condition seulement que Gylippe feroit cesser le combat et épargneroit les Athéniens. Cette dernière condition fut remplie, il est vrai ; mais Nicias et Démosthène après avoir été publiquement frappés de verges furent condamnés à mort : preuve frappante de la barbarie de cet âge. Ce trait cruel ternit toute la gloire que les Syracusains avoient acquise par la défense de leur ville et la victoire qu'ils avoient remportée.

Mort de Nicias.

On doit avouer cependant que Gylippe et même plusieurs Syracusains firent tout ce qui dépendoit d'eux pour sauver les deux généraux Athéniens ; mais le peuple excité par ses orateurs et surtout par Dioclès un des principaux d'entr'eux, vouloit des victimes illustres. Le sort de Nicias est plus déplorable, parce qu'il étoit connu par sa douceur et son humanité ; et quoiqu'il commandât cette expédition pour obéir à ses compatriotes, il avoit fait tous ses efforts pour empêcher qu'elle n'eût pas lieu. Démosthène jouissoit d'une telle estime, que le célèbre orateur du même nom se glorifioit d'être un de ses descendans.

On enferma les prisonniers dans les cachots de Syracuse où plusieurs périrent de besoin ou des suites de mauvais traitemens. Ceux qui survécurent

étant ensuite vendus comme esclaves se rendirent tellement recommandables à leurs maîtres par leur conduite prudente et modeste que plusieurs obtinrent leur liberté. D'autres en furent redevables au talent qu'ils avoient de répéter les plus belles scènes des tragédies d'Euripide, pour lequel les Syracusains étoient passionnés. De retour dans leur patrie, ils remercièrent ce poëte comme leur libérateur et lui témoignèrent l'estime qu'on avoit pour ses vers.

Les Athéniens étoient si peu préparés à la nouvelle de leur défaite, ou pour mieux dire, ils étoient si persuadés du contraire, qu'ils condamnèrent à mort celui qui la leur annonça; mais rien n'égala le chagrin et le désespoir qu'ils éprouvèrent quand ils apprirent que les choses étoient pires que ce qu'on leur avoit dit. Ils n'avoient jamais été réduits à un état si déplorable, n'ayant ni cavalerie, ni infanterie, ni argent, ni vaisseaux, ni matelots. En un mot, ils étoient tellement abbattus qu'ils croyoient à chaque instant que les Syracusains dans le transport que leur causoit leur victoire viendroient, accompagnés des alliés, se joindre aux troupes du Peloponèse, pour investir Athènes par mer et par terre. Cicéron eut dans le suite raison de dire que le port de Syracuse étoit un écueil contre lequel la flotte d'Athènes avoit fait naufrage ainsi que sa gloire.

Cependant les Athéniens reprirent insensiblement courage. Ils levèrent de l'argent de tous côtés pour reconstruire

des vaisseaux : on retrancha toutes les dépenses superflues : on établit un conseil des vieillards pour discuter une question avant de la porter à l'assemblée du peuple. En un mot, ils ne négligèrent rien de ce qui pouvoit rétablir leurs affaires ou tout au moins empêcher leur ruine. Mais rien ne put leur rendre leur premier éclat : et à compter de cette époque, les Athéniens n'offrent plus le tableau qu'ils nous ont présenté jusqu'ici. Nous ne les verrons plus long-temps jouer un rôle dans les arts et à la guerre, donner des leçons de politesse, d'humanité, de philosophie aux nations voisines, et tendre à fonder un empire qui auroit inspiré de la défiance à tous les peuples qui les environnoient. Au lieu d'aspirer à conquérir leurs voisins, ils se contentèrent d'être sur la défensive : au lieu de diriger les conseils publics et de conduire les confédérés de la Grèce, ils concentrèrent toute leur attention dans leurs affaires domestiques. Ils deviennent pour ainsi dire obscurs : ils s'effacent aux yeux de l'histoire, tandis que d'autres nations dont les noms ont été jusqu'ici à peine mentionnés sortent de l'obscurité.

Alcibiade veut rentrer dans Athènes.

Ce fut dans cet état déplorable qu'Alcibiade demanda à rentrer dans sa patrie, pourvu que l'administration de la république fut confiée à des mains puissantes, et retirée de celles de la populace qui l'avoit chassé. Afin d'engager ses compatriotes à accepter ces condi-

tions, il leur offrit non seulement la protection de Tissapherne, lieutenant du roi de Perse, chez qui il s'étoit réfugié; mais celle du roi lui-même, s'ils vouloient abolir le gouvernement démocratique ou populaire; parce que, disoit-il, le roi auroit plus de confiance dans les engagemens que prendroit la noblesse, que dans ceux contractés par une populace inquiète et capricieuse. Celui qui s'opposa le plus vivement à son retour fut Phrynicus un des généraux, qui, afin d'accomplir son projet écrivit à Astyocus, général Lacédémonien et le prévint qu'Alcibiade faisoit tous ses efforts pour mettre Tissapherne dans les intérêts des Athéniens. Il offrit de plus de lui livrer l'armée et la flotte Athéniennes. Mais cette perfidie fut découverte par la bonne intelligence qui régnoit entre Alcibiade et Astyocus : et Phrynicus dépouillé de son emploi fut ensuite publiquement égorgé.

L'Oligarchie remplace la Démocratie.

Les Athéniens voulurent exécuter dans le gouvernement les changemens proposés par Alcibiade. On avoit commencé par abolir la démocratie dans plusieurs petites villes, et bientôt après Pysandre établit hardiment la réforme dans Athènes même. Pour donner une nouvelle forme au gouvernement, il fit nommer dix commissaires investis d'un pouvoir absolu. Ils devoient, dans un temps déterminé, rendre compte au peuple de ce qu'ils avoient fait. A l'expiration de ce délai, on convoqua une

assemblée générale dans laquelle on convint que chacun seroit admis à faire les propositions qui lui paroîtroient convenables, sans être exposé à aucune accusation ni à aucune peine pour avoir enfreint la loi. On décréta bientôt l'élection d'un nouveau conseil avec plein pouvoir d'administrer les affaires publiques, et de choisir de nouveaux magistrats. A cet effet on établit cinq présidens qui nommèrent cent personnes au nombre desquelles ils étoient. Chacun s'associa trois citoyens ; ce qui fit un conseil de quatre cents, dans lequel résidoit le pouvoir suprême. Mais afin d'amuser le peuple par l'apparence du gouvernement démocratique, (pendant qu'on établissoit une oligarchie réelle) on décida que les quatre cents convoqueroient cinq mille citoyens quand ils le croiroient nécessaire. Les assemblées du peuple se tinrent cependant comme à l'ordinaire; mais tous les objets qui y furent traités avoient été discutés dans le conseil. Ce fut ainsi que les Athéniens perdirent leur liberté, après en avoir joui pendant près d'un siècle, depuis la fin de la tyrannie des Pisistratides.

Ce décret étant passé sans obstacle, et l'assemblée dissoute, les quatre cents armés de dagues et accompagnés de deux cents jeunes gens dont ils se servirent ensuite au besoin, entrèrent dans le sénat et forcèrent les sénateurs de se retirer, après leur avoir fait payer les arrérages de ce qui leur étoit dû.

Ils élurent de nouveaux magistrats en observant les coutumes usitées en pareille occasion. Ils ne jugèrent pas convenable de rappeler les exilés, de peur d'autoriser le retour d'Alcibiade dont ils craignoient l'esprit intrigant. Il se seroit en effet rendu bientôt maître du gouvernement. Abusant de leur pouvoir d'une manière tyrannique, ils condamnèrent plusieurs personnes à mort : d'autres furent bannis; on confisqua leurs biens impunément. Tous ceux qui osèrent s'opposer à ces changemens, ou même s'en plaindre, furent égorgés sous de faux prétextes : ce qui intimida ceux qui vouloient demander justice. Les quatre cents, quelque-temps après leur établissement envoyèrent à Samos dix députés pour obtenir de l'armée l'approbation de leur conduite. Mais elle protesta contre ces actes violens, et à la persuasion de Trasibule rappela Alcibiade, le créa général, avec plein pouvoir de faire voile vers le Pirée et de détruire cette nouvelle tyrannie. Ne voulant point se livrer à cette mesure téméraire, Alcibiade commença par aller trouver Tissapherne, et lui fit connoître qu'il avoit le pouvoir de traiter avec lui en qualité d'ami ou d'ennemi. Par ce moyen il se servit de Tissapherne pour en imposer aux Athéniens et de ceux-ci, pour tenir l'autre en respect. Les quatre cents envoyèrent à Samos des ambassadeurs pour se justifier; mais l'armée étoit sur le point de les mettre à mort, et persistoit dans ses desseins

Tyrannie des 400.

sur le Pirée lorsqu'Alcibiade en s'opposant à ces mesures sauva la république.

Pendant que ces innovations dans Athènes y occasionnoient des factions et des troubles, les quatre cents pensoient moins à faire la guerre qu'à leur propre sûreté : et afin de mieux y réussir, il fortifièrent cette partie du Pyrée qui domine l'entrée du port, et résolurent d'introduire les Lacédémoniens plutôt que de s'exposer à la fureur de leurs compatriotes; les Spartiates profitèrent de ces troubles pour mettre à la voile environ quarante-deux galères sous la conduite d'Hégésandride; et les Athéniens avec trente-six vaisseaux commandés par Timochares furent forcés de combattre. Mais ils perdirent une partie de leur flotte et le reste fut dispersé. Ajoutez à cela que toute l'Eubée, à l'exception d'Oreus, se révolta contre le Péloponèse.

Ces malheurs portèrent le dernier coup au pouvoir des quatre cents. Les Athéniens les déposèrent sans délai, comme les auteurs de toutes leurs calamités. Alcibiade fut unanimement rappelé et ardemment sollicité d'arriver promptement au sécours de la ville. Mais jugeant que s'il retournoit sur le champ à Athènes, il devoit son rappel à la pitié et à la faveur du peuple, il résolut de rendre son retour glorieux et triomphant, et de le mériter par quelqu'action éclatante. Alcibiade rappelé.

Dans cette intention quittant Samos

avec un petit nombre de vaisseaux, il croisa près des îles de Cos et de Cnide. Ayant appris que Mindare, amiral Spartiate, avoit fait voile vers l'Hellespont avec sa flotte, et qu'il étoit poursuivi par les Athéniens, il prit cette route avec promptitude pour aller à leur secours, et arriva heureusement avec ses huit vaisseaux au moment où les flottes étoient engagées près d'Abydos dans un combat qui dura jusqu'à la nuit, sans aucun avantage pour aucun des deux côtés. Son arrivée ranima le courage des Spartiates qui le croyoient leur ami. Mais Alcibiade arborant le pavillon Athénien sur la galère de l'amiral, tomba sur eux et les mit en fuite: il coula à fonds plusieurs de leurs vaisseaux, massacra beaucoup de leurs soldats qui s'étoient jetés à la mer pour se sauver à la nage. Après avoir pris trente galères et recouvré celles qu'ils avoient perdues, les Athéniens érigèrent un trophée.

Après cette victoire Alcibiade visita Tissapherne qui étoit loin de lui faire l'accueil qu'il attendoit; car il s'assura de sa personne et l'envoya à Sardes en lui disant qu'il avoit reçu du roi l'ordre de faire la guerre aux Athéniens. Mais la vérité est qu'il craignoit d'être accusé par les Péloponésiens, et qu'il croyoit par cette injustice se disculper de toute accusation. Trente jours après, Alcibiade s'échappa de Clazomène et arriva bientôt vers la flotte du Péloponèse qui étoit à l'ancre devant le port de Cysique.

Avec

Défaite des Lacédémoniens.

Avec vingt de ses meilleurs vaisseaux il poursuivit ceux des ennemis qui abandonnoient leurs galères et en tua un grand nombre. Les Athéniens prirent la flotte ennemie et se rendirent maîtres de Cysique. Mingimis général des Lacédémoniens fut trouvé parmi les morts.

Alcibiade n'ignoroit pas quel usage il devoit faire de l'avantage qu'il avoit obtenu. A la tête de ses troupes victorieuses il s'empara de plusieurs villes qui s'étoient révoltées contre les Athéniens. Chalcédoine, Sélymbrie et Bysance étoient du nombre. Il alloit de succès en succès et l'objet de ses désirs sembloit être de se montrer à ses compatriotes, parce que sa présence seroit un triomphe pour ses amis et une insulte pour ses ennemis. Il fit voile vers Athènes. Outre les vaisseaux qu'il avoit couverts de boucliers et de dépouilles de tout genre, un grand nombre de galères le suivoient en triomphe. Il étala pareillement les ornemens de ceux qu'il avoit brûlés et qui étoient en plus grand nombre. Tout ce cortège montoit environ à deux cents vaisseaux.

Alcibiade rentre en triomphe à Athènes.

On rapporte que réfléchissant sur ce qu'on avoit fait contre lui à l'approche du port, il fut frappé de terreur et craignoit de quitter son vaisseau jusqu'à ce qu'il eut vu du tillac un grand nombre de ses parens et de ses amis qui étant venus sur le rivage pour le recevoir, le conjurèrent d'aborder. Dès qu'il fut débarqué la multitude qui s'étoit portée sur ses pas, l'examinoit, se pressoit autour

de lui, le saluoit à grands cris et le couronnoit de guirlandes. Il reçut leurs complimens avec joie, exprima le désir d'être absous et obtint des prêtres une rétractation solennelle.

Malgré ces triomphes la puissance d'Athènes n'existoit plus; la force du gouvernement étoit anéantie, et même l'amour de la liberté sembloit effacé. La populace désiroit ardemment qu'Alcibiade eut le pouvoir souverain et qu'on lui confiât une autorité qui le mit hors de l'atteinte de l'envie. Mais la plus grande partie du peuple n'étoit point si empressée ni si peu mesurée dans l'expression de sa reconnoissance. On se contenta de le nommer généralissime des troupes. On lui accorda ce qu'il demandoit, et on lui donna pour collègues les généraux qui lui plaisoient le plus. Il s'embarque avec cent vaisseaux et se dirige vers l'île d'Andros qui s'étoit révoltée : en ayant soumis les habitans, il partit pour Samos, avec l'intention de faire de cette ville le théâtre de la guerre. Alarmés de ce succès, Les Lacédémoniens choisirent un général digne, par ses talens, d'être son antagoniste. C'étoit Lysandre, qui quoique appartenant par sa naissance aux premières familles étoit depuis son enfance endurci à la fatigue, et tenoit fortement aux mœurs et à la discipline de son pays. Brave, ambitieux, circonspect, il étoit en même temps adroit, astucieux et trompeur : ce dernier vice domina tellement dans le cours de sa vie qu'on disoit de lui qu'il amusoit

Lysandre.

les enfans avec des osselets et les hommes avec des sermens. Une de ses maximes étoit que là où l'on ne pouvoit se servir de la force du lion, il falloit mettre en usage la subtilité du renard. Ayant conduit son armée à Ephèse, Lysandre fit assembler les vaisseaux de transport dans le havre et forma un chantier pour construire des galères. Il rendit les ports libres pour les marchands, et en encourageant et protégeant le commerce, il jeta les fondemens de cette splendeur et de cette magnificence à laquelle parvint Ephèse dans la suite. Averti que Cyrus fils du roi de Perse étoit à Sardes, il lui rendit une visite, et se plaignit de la conduite de Tissapherne, dont la fourberie, disoit-il, nuiroit aux deux partis. Disposé à écouter les plaintes que l'on faisoit de Tissapherne, dont il étoit l'ennemi personnel, Cyrus entra dans les vues de Lysandre et augmenta à sa requête la paye des matelots; ce qui produisit un effet surprenant en privant Athènes de marins qui sans s'informer de la justice de la cause, passoient du côté où ils étoient le mieux payés. Les Lacédémoniens en eurent ainsi un grand nombre.

Ce ne fut point encore le seul malheur des Athéniens. Obligé d'abandonner la flotte pour lever des contributions, Alcibiade en donna le commandement à Antiochus en lui défendant de combattre pendant son absence. Mais celui-ci voulant se distinguer par quelqu'action d'éclat avant le retour d'Alcibiade fit voile vers Ephèse et provoqua l'ennemi

par tous les moyens en son pouvoir. Lysandre se contenta d'abord de détacher quelques vaisseaux pour le repousser; mais des galères Athéniennes s'avançant pour secourir Antiochus, d'autres vaisseaux s'avancèrent pareillement du côté des Lacédémoniens; tellement que les deux flottes parurent et le combat devint général. Après une lutte violente, Lysandre obtint la victoire, ayant tué Antiochus et pris quinze galères Athéniennes. Vainement Alcibiade accourut au secours de ses amis, vainement il offrit de nouveau le combat, Lysandre étoit trop prudent pour compromettre la gloire qu'il avoit acquise.

Cet événement malheureux nuisit à la réputation d'Alcibiade; quoique ce fut sa gloire même qui le perdit. Une longue suite de succès avoit fait croire au peuple qu'Alcibiade devoit réussir immanquablement dans tout ce qu'il entreprendroit. On douta de son intégrité et il fut privé du commandement.

Nouvelle disgrâce d'Alcibiade.

Vers le même temps Callicratidas fut désigné pour succéder à Lysandre dont l'année venoit d'expirer. Cet homme égaloit en courage son prédécesseur et le surpassoit en justice et en probité. Aussi franc que l'autre étoit dissimulé il entreprit ouvertement le siége de Methymne dans l'île de Lesbos, qu'il prit d'assaut. Il menaça Conon successeur d'Alcibiade de lui faire abandonner la mer: il le poursuivit en conséquence dans le port de Mitylène avec cent soixante vaisseaux, lui prit trente des siens et l'assiégea lui-même dans la

ville, à laquelle il coupa tous les vivres. Outre douze vaisseaux qui lui portoient du secours, il en prit dix autres. Apprenant que les Athéniens avoient mis à la voile toute leur flotte formée de cent cinquante vaisseaux, il laissa cinquante des siens devant Mitylène et fut à la rencontre des Athéniens avec cent vingt galères, aux Arginuses près de Lesbos. Son pilote lui conseillant d'ordonner la retraite à cause de la supériorité des ennemis, il lui répondit que Sparte après sa mort n'en seroit pas moins habitée. Le combat s'engagea sur le champ : on se battit des deux côtés avec une bravoure égale jusqu'à ce qu'à la fin le vaisseau qui portoit Callicratidas fut coulé à fond en chargeant l'ennemi : les autres prirent la fuite. Les habitans du Péloponèse perdirent environ soixante vaisseaux, et les Athéniens vingt-cinq avec la plupart de leur équipage.

Victoire des Athéniens.

Au lieu d'être récompensés de leur victoire les amiraux Athéniens furent sévèrement punis sous prétexte qu'ils avoient négligé leur devoir. On les accusa de n'avoir pas fait tout ce qui dépendoit d'eux pour sauver ceux des leurs qui se noyoient. On les renvoya chez eux chargés de fers, pour répondre à cette accusation. Ils alléguèrent pour leur défense qu'ils étoient à la poursuite de l'ennemi; et qu'ils avoient désigné quelques Athéniens pour s'occuper du soin de sauver les autres et particulièrement Théramène un de leurs accusateurs ; mais qu'une tempête avoit empêché l'exécu-

Punition des généraux Athéniens.

tion de leurs ordres. Ce plaidoyer parut si satisfaisant que plusieurs des spectateurs se levèrent offrant de servir de caution aux accusés. Mais dans une autre assemblée les factieux en imposèrent tellement aux juges, que Socrate fut le seul qui eût assez de courage pour déclarer qu'il ne feroit jamais rien de contraire aux lois et en conséquence il refusa de délibérer. Après un long débat huit sur dix furent condamnés. Six l'étoient à mort : au nombre de ces derniers étoit Périclès, fils du grand homme de ce nom. Il soutint qu'on n'avoit rien négligé pour faire enlever les corps de ses compatriotes, et que s'il existoit un seul coupable, ce ne pouvoit être que Théramène qui avoit reçu l'ordre et négligé de l'exécuter : du reste il n'accusoit personne puisque la tempête devoit servir d'excuse. Il demanda qu'on leur accordât un jour pour se défendre, (faveur qu'on ne refusoit jamais aux coupables), et qu'on les jugeât chacun séparément. Il représenta qu'on ne devoit point précipiter un jugement qui intéressoit les plus illustres citoyens ; que c'étoit en quelque sorte accuser les Dieux que de les rendre responsables du temps et des élémens, et que sans la plus noire ingratitude on ne pouvoit condamner à mort des vainqueurs à qui on devoit des couronnes et des triomphes, ni abandonner à leurs envieux les défenseurs de la patrie : que s'ils en agissoient ainsi, leur jugement inique seroit suivi d'un long et inutile repentir, accompagné de remords, et qu'enfin ils seroient couverts de honte.

Au nombre des accusés étoit Diomédon recommandable par sa valeur et sa probité. Au moment de son supplice il demande à être entendu. « Athéniens, leur dit-il, je » souhaite que le jugement que vous « venez de rendre ne fasse point le mal- » heur de la république ; mais j'ai une » grâce à vous demander pour mes col- » lègues et pour moi : c'est de nous » acquitter devant les dieux des vœux » que nous fîmes pour vous et pour » nous, puisque nous ne le pouvons » nous-mêmes. C'est à leurs secours in- » voqués par nous avant le combat, que » nous devons la victoire ». Ce discours religieux fit fondre en larmes tous les bons citoyens. Ils voyoient avec surprise, cette modération dans un infortuné condamné injustement à mort, qui au lieu de de se plaindre de ses juges iniques, sembloit uniquement occupé de ce que son ingrate patrie devoit aux dieux pour la victoire qu'on avoit remportée.

Discours de Diomédon.

Ce mélange d'ingratitude et d'injustice porta le dernier coup aux Athéniens : ils luttèrent encore pendant quelque temps après la défaite de Syracuse, mais leur chute avançoit rapidement quoiqu'ils parussent entre les bras de la victoire. Après leur défaite, les ennemis eurent encore une fois recours à Lysandre qui les avoit si souvent menés au combat. Ils replacèrent dans lui leur confiance et le pressèrent instamment de venir. Afin de plaire à leurs alliés et d'observer en même temps leurs lois qui défendoient de conférer deux fois le même honneur, les

Rappel de Lysandre. Av. J.C. 405.

Lacédémoniens lui envoyèrent un titre inférieur ; mais en même temps le pouvoir d'un amiral. Lysandre fit voile vers l'Hellespont, assiégea Lampsaque, la prit et la livra au pillage. Au bruit de ses succès les Athéniens qui le suivoient de près se dirigèrent vers Oleste et delà longeant la côte ils attendirent l'ennemi à Œgos-Potamos : lieu qui leur devint fatal.

Dans cet endroit, la largeur de l'Hellespont n'excède pas deux mille pas. En se voyant aussi près l'une de l'autre, les deux flottes comptoient se reposer le reste du jour et livrer bataille le lendemain. Mais Lysandre avoit d'autres projets. Il ordonna aux matelots d'aller sur leurs vaisseaux, et de se tenir prêts comme s'ils devoient réellement combattre le lendemain. Il fit pareillement ranger en bataille sur la côte l'armée de terre qui devoit attendre ses ordres en silence. Le lendemain, au lever du soleil, les Athéniens offrirent le combat; mais Lysandre ne jugea pas à propos de l'accepter, quoique ses vaisseaux fussent soigneusement rangés et bien disposés contre l'ennemi. Attribuant cette conduite à la crainte ou à la lâcheté, les Athéniens se retirèrent vers le soir, et, croyant qu'il n'y avoit aucun danger, descendirent sur le rivage pour se divertir, comme si l'ennemi n'eût pas été dans le voisinage. Lysandre ayant envoyé épier leurs mouvemens, fut bientôt averti de cette circonstance. Afin de leur donner encore plus de sécurité et les empêcher de se tenir sur leurs gardes,

il les laissa tranquilles pendant trois jours. Les Athéniens lui offrirent le combat qu'il continua toujours de refuser.

Conseils d'Alcibiade aux Athéniens.

Dans le même temps, Alcibiade qui, depuis son exil, avoit toujours vécu dans la Thrace, et qui connoissoit bien mieux que les généraux Athéniens le caractère des Spartiates, et particulièrement celui de Lysandre, vint les avertir du danger qu'ils couroient : il leur offrit même d'attaquer l'ennemi par terre avec un corps de Thraces, et de le forcer ainsi à se battre. Mais les généraux Athéniens, jaloux de leur honneur, et craignant qu'en cas de succès, Alcibiade n'en recueillît toute la gloire, tandis que s'il éprouvoit un échec, le blâme retomberoit sur eux, refusèrent non seulement ses secours, mais ils rejettèrent ses avis salutaires. Il en résulta que le soir du cinquième jour, pendant qu'ils étoient sur le rivage errant çà et là, Lysandre les attaqua à l'improviste, prit aisément leur flotte, excepté huit galères et le vaisseau sacré sur lequel Conon s'échappa et se réfugia auprès d'Evagoras. Ce fut un de ces coups habiles que présentent les fastes de l'Histoire; car dans l'espace d'une heure, Lysandre termina une guerre qui duroit depuis vingt-sept ans, et qui, sans lui, eût été presqu'interminable.

Victoire de Lysandre.

Le nombre des prisonniers montoit à trois mille, et le sort qu'ils éprouvèrent est une des preuves les plus révoltantes de la barbarie des mœurs de ce temps : car on ne peut nier que les Grecs et les

Romains, malgré leurs progrès dans l'éloquence et la poésie et les autres arts d'imagination, n'ayent été bien inférieurs aux modernes, non seulement dans l'étude de la nature, mais dans la politesse et tout ce qui tend à civiliser l'esprit de l'homme. Ces infortunés furent mis sur le champ à mort par voie de représailles; car les Athéniens avoient jetés dans un précipice tous les prisonniers de deux vaisseaux de Sparte, et avoient fait couper le pouce de la main droite à tous les prisonniers de guerre, afin de les rendre inhabiles à manier la pique. Philoclès, principal auteur et de cet acte barbare et de cette mesure sévère, étant cité pour se justifier, répondit avec hauteur. « N'accusez point le » peuple de crimes pour lesquels il n'est » point de juge; mais usez du droit que » vous donne la victoire, et traitez-nous » comme nous vous aurions traité, si » nous eussions été les plus forts. » Il n'y eut de sauvé qu'Adamanthe qui s'étoit opposé à la loi.

Consternation des Athéniens. Av. J.C. 404.

Les Athéniens furent consternés au bruit de leur défaite. Ils voyoient déjà Lysandre à leurs portes; leurs craintes furent bientôt réalisées; mais avant son arrivée, il ordonna à tous les Athéniens dispersés dans différentes parties de la Grèce, de rentrer dans leur ville, sous peine de mort. Son intention étoit de prendre Athènes par famine: il la réduisit bientôt en effet. Agis et Pausanias, les deux rois de Sparte, ayant assiégé la ville par terre, Lysandre en faisoit le

Siége de la ville.

blocus ; les malheureux assiégés furent réduits à de telles extrémités, qu'après avoir éprouvé les plus grands maux, ils se virent obligés d'envoyer offrir à Agis l'abandon de tout ce qu'ils possédoient, à l'exception de leur port et de leur ville. Les Spartiates renvoyèrent avec hauteur cette proposition à leur gouvernement, et les éphores ordonnèrent aux supplians de partir ; et de revenir avec d'autres conditions, s'ils vouloient obtenir la paix.

A la fin, l'Athénien Théramène entreprit de conclure un traité avec Lysandre. Après des conférences qui durèrent trois mois, il reçut des pleins pouvoirs, pour traiter à Lacédémone. Quand il eut paru devant les éphores, suivi de neuf de ses compatriotes, quelques-uns des confédérés représentèrent la nécessité de détruire Athènes, sans écouter aucune proposition. Mais les Lacédémoniens leur répondirent qu'ils ne consentiroient point à ruiner une ville qui, dans les circonstances les plus critiques, avoit sauvé la liberté de la Grèce. On convint des conditions suivantes : la destruction des remparts du Pirée; l'abandon de tous les vaisseaux, excepté douze ; le rappel des exilés, et la conclusion d'une ligue offensive et défensive avec les Lacédémoniens qu'on s'obligeoit de seconder dans toutes leurs expéditions.

Capitulation des Athéniens.

Au retour de Théramène, on lui demanda comment il avoit pu agir d'une manière aussi contraire aux intentions de Thémistocle, et consentir à livrer ces remparts à ceux mêmes contre lesquels

ils avoient été construits ? « Je suis entré, « répondit-il, dans les vues de Thémis- « tocle : il fit construire ces murs pour « le salut d'Athènes, et c'est pour la « même raison que j'ai consenti à leur « destruction. Si les murailles font la « sûreté d'une ville, Sparte qui n'en a « point, est donc sans défense. » Une telle réponse, n'eut point satisfait les Athéniens dans un autre temps ; mais comme ils étoient réduits à la dernière extrémité, ils ne pouvoient différer long-temps d'accepter le traité. A la fin Lysandre venant au Pirée, le fit démolir avec une insultante solennité. Ainsi finit cette guerre fameuse du Péloponèse, la plus longue, la plus coûteuse, la plus sanglante de toutes celles de la Grèce.

Fin de la guerre du Péloponèse.

Nous serions sans excuse, si nous oublions de payer le tribut de respect et de reconnoissance dû à la mémoire de ces grands génies, dont les travaux utiles aux nations de leur siècle, ont civilisé celles des siècles suivans. Les guerres et les querelles politiques, ne servent qu'à dépeupler la terre, à aigrir les esprits ; pendant que les ouvrages de l'historien, les fictions de la poésie, les découvertes du philosophe, rendent l'homme meilleur, plus intelligent et plus courageux. Les arts de la paix méritent notre attention, surtout en Grèce, puisque plusieurs écrivains de ce pays étoient également renommés pour leurs talens politiques et militaires, et pour leur génie.

Il est inutile de s'arrêter sur Homère, dont les ouvrages sont connus. Il ne fut proba-

blement pas le premier poëte de la Grèce. Il y a eu vraisemblablement avant lui quelques auteurs, dont il emprunta des traits de son Iliade; mais comme c'est le premier poëte connu, il est assez naturel de le placer à la tête des anciens poëtes. Sept villes se disputent l'honneur de lui avoir donné la naissance; mais les prétentions de Smyrne paroissent les mieux fondées. On suppose qu'il vécut environ deux cent cinquante ans après la ruine de Troie.

Hésiode fut contemporain d'Homère, ou vécut immédiatement après lui. On ne peut comparer l'un avec l'autre. Homère est grand et sublime, Hésiode est simple et agréable. Nous sommes bien loin de vouloir ternir la réputation de ce dernier. Son but étoit d'écrire avec élégance et pureté, et il y est parvenu sans aucun doute.

Vers le commencement de la guerre qui précéda la paix conclue pour cinquante ans, entre les Lacédémoniens et les Athéniens, mourut Eschyle, poëte dramatique d'Athènes. Il méritoit le titre de *père de la Tragédie*, autant qu'Homère méritoit celui de *père de l'Epopée*; car quoiqu'il ne soit pas le premier qui ait travaillé à ce genre d'ouvrage, il fut le premier qui en observât les règles. Du temps de Solon, Thespis fit faire des progrès à l'art dramatique, en introduisant un acteur, qui récitoit des aventures extraordinaires. Eschyle changea en théâtre les tréteaux de Thespis. Il fit paroître plusieurs acteurs, vêtus chacun suivant le rôle qu'il avoit à jouer. Le style

d'Eschyle est pompeux et quelquefois sublime; mais sans aucune harmonie et souvent inintelligible. La terreur est le ressort de ses pièces, et nous lui devons la justice d'avouer que peu de tragiques ont su l'inspirer comme lui.

Pendant cette guerre, la Grèce vit fleurir Sophocle, Euripide, Aristophane parmi les poëtes, Hérodote et Thucydide au nombre des historiens, et Socrate parmi les philosophes.

Sophocle s'étoit tellement appliqué à l'étude de la tragédie, pendant sa jeunesse, que son début ne parut point au-dessous des meilleures pièces d'Eschyle: si ces deux poëtes étoient grands, Eschyle étoit sublime. Cet avantage étoit plus que contrebalancé par le génie varié de Sophocle et son éloquence. Plus heureux que son maître, pour exciter les passions, s'il ne comprima point par la terreur, il sut attendrir par la pitié, et passa bientôt pour être un écrivain élégant. Il réussissoit mieux que son prédécesseur à conduire l'intrigue d'une pièce, à la développer et à lier les cœurs à l'action principale, afin d'y faire régner l'harmonie. De cent vingt tragédies qu'il a écrites, sept seulement sont parvenues jusqu'à nous. Il vécut jusqu'à quatre-vingt-cinq ans, et l'on prétend que le succès de sa dernière pièce le fit mourir de joie, comme le chagrin de lui céder la palme, avoit fait mourir Eschyle.

Rival de Sophocle, Euripide ne se proposa point le genre sublime de ces deux tragiques. Plus sententieux et plus moral,

il semble avoir eu pour but d'instruire le genre humain et d'obtenir ses applaudissemens. L'élégance et la pureté sont les qualités de son style. Il a moins d'art et de grandeur que Sophocle, mais il est plus naturel et plus utile. Nous avons rapporté un trait qui lui fait honneur, en parlant de l'enthousiasme des Syracusains qui rendirent la liberté à tous ceux qui récitoient ses pièces.

Pendant qu'Euripide et Sophocle faisoient faire à la tragédie des rapides progrès, Eupolis, Cratinus et Aristophane, s'occupoient de la comédie. Aristophane fut le premier des poëtes comiques de la Grèce. Au même moment où il faisoit rire les Athéniens, il les frappoit du fouet de la satyre. Il ne possédoit point cette raillerie délicate, qui fait le charme des comiques modernes; mais il étoit plein de feu. Ses pièces étoient plus goûtées, parce qu'il désignoit, par leurs travaux ou leurs noms, des personnages réels.

On regarde Hérodote comme le père de l'histoire : il écrivit celle des guerres entre la Grèce et la Perse, et fit connoître l'état de presque toutes les nations depuis Cyrus jusqu'à Xerxès. Son ouvrage est composé dans le dialecte Ionien: c'est un parfait modèle d'élégance et de simplicité.

On met Thucydide au-dessus d'Hérodote : s'il n'a point l'élégance qu'on admire dans son prédécesseur, il est en revanche plus judicieux et plus énergique. Il écrivit la guerre du Péloponèse.

Nous parlerons dans le cours de cet

ouvrage de Socrate, de Platon, d'Aristote, de Démosthène et d'autres illustres écrivains ou philosophes. Ce qui mérite encore notre attention, c'est l'invention du nombre d'or ou *métonique*. Méton fleurissoit un peu avant la guerre du Péloponèse, et fut estimé des Athéniens. Il étoit contemporain du thébain Pindare.

CHAPITRE X.

Depuis la chute de la puissance d'Athènes jusqu'à la mort de Socrate.

Quoique l'intention des Lacédémoniens ne fut point de détruire entièrement Athènes, disant qu'ils ne vouloient pas priver la Grèce d'un de ses yeux, cependant ils l'abaissèrent au point d'altérer la forme de son gouvernement. Ils forcèrent le peuple d'abolir la démocratie et de se soumettre à trente hommes, qu'on appelle ordinairement les trente tyrans. Il est vrai que les Grecs donnoient assez souvent ce nom à des hommes vertueux. Mais les nouveaux chefs de la Grèce, viles créatures de Lysandre méritoient un titre flétrissant. Au lieu de former et de publier un code de lois, travail qui avoit servi de prétexte à leur élévation, ils commencèrent à exercer leur pouvoir de vie et de mort: et quoiqu'ils nommassent un sénat et d'autres magistrats, ils ne s'en servoient que pour confirmer leur autorité et faire exécuter leurs ordres. D'abord leur conduite fut prudente. Ils condamnèrent la classe des citoyens débauchés qui n'avoient d'autres moyens pour vivre que de témoigner contre leurs voisins. Cet acte n'étoit que pour en imposer à la populace. Le dessein

Les trente Tyrans.



des tyrans étoit de se rendre absolus, et comme ils virent qu'ils n'y réussiroient pas sans le secours d'un peuple étranger, ils trouvèrent le moyen de faire venir une garnison de Sparte. Elle étoit commandée par Callibius qu'ils mirent dans leur parti. Dès-lors ils commencèrent à agir impunément, faisant égorger tous ceux dont les vertus ou les richesses leur paroissoient redoutables.

Leurs cruautés.

Une de leurs premières cruautés fut de faire mourir Alcibiade, qui s'étoit réfugié dans les états de la Perse. Quoique chassé de sa patrie cet homme s'intéressoit toujours à son bonheur. Les tyrans craignant qu'il ne réussit à traverser leurs desseins par sa popularité, qualité qui le faisoit aimer des Athéniens, conjurèrent les Spartiates de les débarrasser d'un aussi formidable ennemi. Les Lacédémoniens eurent la lâcheté de condescendre à ce désir. Ils écrivirent à Pharnabaze, gouverneur de Perse, qui non moins vil qu'eux promit de tuer Alcibiade quoiqu'il n'en eût reçu aucune injure. La manière dont ce grand homme mourut ne démentit point celle dont il avoit vécu. Ses assassins, n'osant l'attaquer ouvertement, environnèrent sa maison et y mirent le feu. Alcibiade s'ouvrit un chemin à travers les flammes, l'épée à la main et écarta les barbares qui n'eurent point le courage de

Mort d'Alcibiade.

se battre avec lui; mais tous à-la-fois, lancèrent à une certaine distance leurs traits sur Alcibiade. Couvert de blessures

ce grand homme expira. Timandre sa maîtresse prit son corps, et l'ayant revêtu de ses robes les plus riches, elle lui fit des funérailles aussi belles que le lui permettoient les circonstances. Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter qu'*Alcibiade* devoit sa popularité à cette disposition qu'il avoit de se conformer aux usages de ceux avec lesquels il vivoit. Plutarque assure qu'à Sparte il étoit sobre et reservé; gai, insouciant, libertin en Ionie, et qu'en Perse il se distinguoit par son luxe et sa magnificence.

Les tyrans, délivrés des craintes qu'ils avoient de ce côté, en eurent bientôt de nouvelles. Sachant bien que la masse du peuple étoit mécontente de leur conduite, ils choisirent trois mille citoyens qu'ils investirent d'une partie de leur autorité, pour en imposer aux autres. Devenus plus hardis par cette augmentation de forces, ils allèrent bientôt plus avant; et permirent à chacun d'écarter celui qui lui déplairoit, de le mettre à mort, et de saisir ses biens au profit de leur garde. Theramène fut le seul à qui de pareils procédés inspirèrent de l'horreur. Critias le principal auteur de ces projets exécrables résolut donc de s'en défaire: en conséquence, il l'accusa devant le sénat de vouloir détruire le gouvernement. La peine de mort fut immédiatement prononcée, et il fut obligé d'avaler de la ciguë: supplice alors en usage dans Athènes. Socrate dont il avoit été le

disciple, fut le seul qui prit sa défense. Il entreprit mais inutilement de le sauver ; après son exécution, il exhorta les citoyens et le sénat qui se défioit des trente, à prendre les armes.

Délivrés d'un collègue dont la présence étoit un reproche continuel, les trente ne connurent plus de frein. On n'entendoit plus parler que d'emprisonnement, de confiscations et de massacres. Chacun trembloit pour soi ou ses amis, et dans la consternation générale, on sembloit avoir désespéré de la liberté publique.

Non contens de soutenir les trente tyrans dans l'exercice de leurs cruautés, les Lacédémoniens ne vouloient laisser échapper aucun Athénien. Ils défendirent aux villes de la Grèce de leur donner asyle, ordonnèrent que les fugitifs seroient livrés aux trente, et condamnèrent à une amende de cinquante-cinq talens ceux qui contreviendroient à cet ordre. Mégare et Thèbes furent les seules qui rejettèrent avec mépris un ordre aussi injuste. La dernière fut plus loin encore : elle publia que toutes les villes et maisons de la Béotie seroient ouvertes aux Athéniens qui chercheroient un asyle, et mit à l'amende celui qui refuseroit de le leur accorder. Thrasybule dont on admire le caractère tenta le premier d'adoucir les maux de sa patrie qui le faisoient gémir depuis long-temps. Il délibéra à Thèbes avec ses compatriotes, et le résultat fut qu'on tenteroit une entreprise pour recouvrer

la liberté publique, quelque danger qu'il put y avoir. Avec un parti de trente hommes seulement suivant Cornelius Nepos ou plus probablement de soixante-dix comme le dit Xénophon, il s'empare de Phylé, forteresse sur les frontières de l'Attique. Cette entreprise alarme les tyrans qui, sortant d'Athènes avec leurs trois mille hommes et leur garde de Sparte, essayèrent de reprendre la place mais inutilement. Voyant qu'ils ne pouvoient la prendre d'assaut, ils résolurent de l'assiéger, mais ne s'étant point préparés à cette expédition, il se retirèrent dans la ville, après avoir laissé une partie de leurs gardes pour empêcher les progrès de l'ennemi.

Entreprise de Thrasybule.

Encouragé par ce succès, Thrasybule cessa de se tenir sur la défensive; mais sortant de Phylé pendant la nuit à la tête de mille hommes, il s'empara du Pirée. Les trente y coururent avec leurs troupes. Le combat s'engagea; mais comme d'un côté l'on étoit animé par l'amour de la liberté, tandis que de l'autre on défendoit avec indolence le pouvoir des tyrans, la victoire ne fut pas long-temps incertaine. Les tyrans furent vaincus, Critias tué dans le combat: et comme le reste de l'armée prenoit la fuite, Thrasybule sécria: « Pourquoi vous éloignez-vous de moi » comme d'un ennemi victorieux, au » lieu de me secourir comme le ven- » geur de la liberté? Nous sommes vos » compatriotes, et ce n'est point à la » ville, mais aux trente tyrans que nous

Défaite des Trente.

» avons déclaré la guerre ». Il les conjura de ne pas oublier qu'ils avoient la même origine, les mêmes lois, la même religion, la même patrie ; et il les exhorta à avoir compassion de leurs frères exilés, à les rappeler, à reprendre leur liberté. Ce discours eut des résultats heureux. A sa rentrée dans Athènes, l'armée chassa les trente, les remplaça par dix citoyens dont malheureusement la conduite ne fut pas meilleure.

Quoique la constitution fut altérée et les trente privés de leur pouvoir, ceux-ci espérant leur rétablissement députèrent à Sparte pour demander des secours. Lysandre étoit d'avis qu'on leur en accordât ; mais Pausanias qui régnoit alors, en s'attendrissant sur le sort des Athéniens, les protégea secrètement et obtint la paix pour eux : elle fut scellée avec le sang des tyrans que l'on passa au fil de l'épée, pour avoir de nouveau pris les armes. Les Athéniens recouvrèrent leur liberté : Thrasybule proposa une amnistie par laquelle on s'engagea par serment à oublier le passé. Le gouvernement fut rétabli sur l'ancien pied, les lois eurent leur première vigueur, l'élection des magistrats se fit avec les cérémonies accoutumées et la démocratie fut encore une fois rendue à ce peuple infortuné. Xénophon prétend que ces troubles intérieurs firent périr autant de monde en six mois que la guerre du Péloponèse en avoit enlevé en dix ans.

Leur mort.

De l'Europe nous allons passer en

Asie, qui devoit être le théâtre d'un grand événement dans lequel les Grecs seroient intéressés. Ce n'étoit rien moins que la fameuse expédition de Cyrus, le plus jeune des fils de Darius Nothus, dernier roi de Perse. Depuis long-temps il se flattoit de pouvoir détrôner Artaxerxès son frère aîné. Déjà même il avoit, à cet effet, tenté plusieurs entreprises; et son frère lui avoit toujours pardonné à l'intercession de Parysatis, leur mère. Artaxerxès poussa la générosité jusqu'à l'imprudence; car il lui accorda les provinces que son père lui avoit données en mourant. A peine Cyrus se vit dans ce rang élevé qu'il se servit de tous les moyens pour l'accomplissement de ses projets : dans cette intention, il prit à son service trente mille Grecs commandés par Cléarque, habile officier de Sparte qui, banni de son pays résidoit à la cour de Cyrus. A ces Grecs se réunirent beaucoup de Perses, tant des provinces gouvernées par Cyrus que de celles confiées à Tissapherne dans lesquelles plusieurs villes s'étoient révoltées; les Grecs étoient étrangers à la cause qu'ils alloient défendre, et Cyrus n'avoit confié ses projets qu'à Cléarque. Arrivés à Tarse les Grecs refusèrent d'avancer soupçonnant qu'ils marchoient contre le roi, et criant hautement que ce n'étoit point pour le combattre qu'ils servoient. Cléarque eut besoin de toute son adresse pour étouffer la sédition dès sa naissance. D'abord, il employa la force et l'autorité; mais

Entreprise de Cyrus.
Av. J. C. 404.

voyant que ces moyens produisoient peu d'effet, il ne contraria plus ouvertement l'opinion des soldats; il affecta d'entrer dans leurs vues, de les approuver et de vouloir les soutenir de son crédit. Par cet artifice il appaisa le tumulte. Les troupes le choisirent ainsi que quelques autres pour leurs députés. Cyrus qu'il avoit secrètement instruit de tout répondit qu'il alloit attaquer Abrocomas son ennemi, campé près de l'Euphrate, à douze journées de marche. A cette réponse, ils résolurent de continuer leur route quoiqu'ils vissent bien contre qui Cyrus les menoit; mais il demandèrent une augmentation de paye. Au lieu d'une darique par mois, Cyrus leur en promit une et demie. Afin de les gagner, il déclara qu'il ne retiendroit personne de force à son service, adressant cette réponse à ceux qui lui conseilloient de mettre à mort deux officiers qui venoient de déserter: en conséquence il fit mettre en liberté leurs femmes et leurs enfans qu'on avoit voulu retenir comme ôtages. Une conduite aussi sage et en apparence aussi généreuse produisit un effet surprenant, lui concilia l'affection des soldats et rendit ceux qui auparavant détestoient sa cause ses partisans déclarés.

Comme Cyrus avançoit à grandes journées, il apprit que l'intention du Roi n'étoit pas de lui présenter le combat, mais d'attendre au sein de la Perse que ses troupes fussent rassemblées, et que pour l'arrêter, il avoit fait faire dans les

les plaines de Babylone un retranchement et creuser un large fossé qui s'étendoit depuis l'Euphrate jusqu'aux murs de Médie. Entre le fleuve et le fossé, on n'avoit laissé qu'un chemin de vingt pieds de large, par lequel Cyrus passa avec son armée dont il avoit la veille fait la revue. Le Roi ayant négligé de lui disputer ce passage, le laissa continuer sa route vers Babylone.

Comme Cyrus s'attendoit au combat, il eut soin d'avancer en ordre de bataille, donnant le commandement de l'aile droite des Grecs à Cléarque, et celle de la gauche à Ménon. A la fin il découvrit l'armée de son frère, montant à douze cent mille hommes, outre une troupe d'élite de six mille cavaliers. Elle se préparoit à l'attaquer.

Le lieu du combat s'appeloit Cunaxa, à vingt-cinq lieues environ de Babylone. Cyrus à cheval, son javelot dans la main, ordonnoit à ses troupes de marcher et de se ranger en bataille. L'ennemi, commandé par Artaxerxès en personne, s'avançoit lentement, mais en ordre. Ce spectacle surprit beaucoup les Grecs qui ne s'attendoient qu'à trouver de la confusion dans une si grande multitude, et à la voir dans un désordre bruyant.

Les armées n'étoient qu'à quatre ou cinq cents pas l'une de l'autre, quand les Grecs commencèrent à chanter l'hymne du combat et à marcher ensuite en silence. Arrivés près de l'ennemi, ils jetèrent de grands cris, et frappèrent leurs boucliers avec leurs dards pour

épouvanter les chevaux : ensuite ils s'élancèrent tous à la fois sur les barbares qui n'attendirent point cet échec, mais prirent la fuite : le seul Tissapherne tint ferme avec sa petite troupe.

Cyrus vit avec plaisir l'ennemi vaincu par les Grecs. Proclamé roi par ceux qui l'environnoient, il ne fut point assez insensé pour se livrer à la joie avant d'être sûr de la victoire. Remarquant qu'Artaxerxès faisoit tourner son aile droite pour le prendre en flanc, il marche vers lui avec six cents cavaliers. A la vue de son frère, il s'écrie l'œil étincelant de rage, *je l'aperçois!* Il s'élance suivi de ses principaux officiers; ses troupes débandées poursuivoient les fuyards; ce qui étoit une faute capitale. Il y eut, pour ainsi dire, un simple combat entre les deux frères que l'on vit transportés d'une égale fureur, tâcher, comme Etéocle et Polynice, de se poignarder pour s'assurer la couronne.

Mort de Cyrus.

S'étant ouvert un passage à travers ceux qui environnoient son frère, Cyrus parvint jusqu'à lui, et tua son cheval qui tomba à terre, ainsi que le cavalier : il remontoit sur un autre, lorsque Cyrus l'attaqua, lui fit une seconde blessure, et se préparoit à lui en porter une troisième, espérant que ce seroit la dernière. Semblable à un lion blessé par le chasseur, Artaxerxès n'en étoit que plus furieux. Il s'élance avec impétuosité sur Cyrus, qui se précipitant en avant, la tête la première, se jette au milieu des traits qu'on lui lançoit de toutes parts, et reçoit du roi

un coup mortel. Cyrus tomba sans vie : les uns prétendent que c'étoit de la blessure que son frère lui avoit faite ; d'autres assurent qu'il fut tué par un soldat carien, qu'Artaxerxès récompensa en lui accordant le privilége de porter un coq d'or sur une lance à la tête de l'armée. Résolu de ne point survivre à un si bon prince, les principaux officiers de sa cour se firent tuer près de lui : preuve certaine, dit Xénophon, qu'il savoit choisir ses amis, et se faire aimer d'eux. Ariæus, qui auroit dû être le plus fidèle de ses partisans, s'enfuit au bruit de sa mort avec l'aile droite.

Après avoir fait couper la main droite de son frère, Artaxerxès se mit à la poursuite de l'armée. Ariæus s'arrêta dans l'endroit où les troupes avoient campé la veille.

Après la défaite de la plus grande partie de son aile gauche par les Grecs, Tissapherne mena contr'eux le reste de son armée ; et côtoyant la rivière, il passa à travers l'infanterie légère des Grecs, qui lui ouvrirent un passage, et tirèrent sur lui, sans blesser personne. Ils étoient commandés par Epithène d'Amphipolis, qui passoit pour un capitaine habile. Tissapherne continua sa course sans tirer à son tour, s'apercevant qu'il étoit trop foible. Il arriva dans le camp de Cyrus, où il trouva le roi occupé du pillage, n'ayant pu forcer le quartier défendu par les Grecs, qui sauvèrent leur bagage.

Les Grecs, de leur côté, ainsi qu'Artaxerxès du sien, ignorant ce qui s'étoit

passé, se croyoient victorieux. Les premiers, parce qu'ils poursuivoient l'ennemi, et le roi, parce qu'il avoit tué son frère, battu ses troupes et pillé son camp. Bientôt des deux côtés on connut la vérité. A son arrivée au camp, Tissapherne apprit au roi que les Grecs avoient battu son aile droite, et l'avoient poursuivie pendant long-temps: et les Grecs surent à leur tour, que le roi étoit entré dans leur camp. A cette nouvelle, Artaxerxès rallia ses troupes, et se mit à chercher l'ennemi. Cléarque revenant de poursuivre les Perses, s'avança à sa rencontre.

Les deux armées furent bientôt à peu de distance l'une de l'autre. Après quelques manœuvres, pour gagner respectivement l'avantage du terrein, on en vint aux mains, et les Grecs mirent les barbares en déroute aussi facilement qu'ils l'avoient fait précédemment. Ils les poursuivirent même jusque vers une colline éloignée, où les Perses ayant hasardé de s'arrêter, ils alloient les attaquer une seconde fois, lorsque ces derniers craignant une autre défaite, fuirent en désordre.

Comme il étoit presque nuit, les Grecs s'arrêtèrent, surpris de n'entendre point parler de Cyrus, ni d'aucun de ses partisans; car ils ignoroient et sa mort et la défaite de l'aile gauche. Ils résolurent de retourner au camp, dont ils trouvèrent le butin pris, ainsi que toutes les provisions et quatre cents chariots chargés de vin et de blé, que Cyrus avoit fait préparer pour les Grecs, en cas d'une pressante nécessité. Ils passèrent la nuit dans le camp

sans rafraîchissemens, persuadés toujours que Cyrus étoit vivant et victorieux; mais à la nouvelle de sa mort, ils députèrent vers Ariæus, comme vainqueur, et lui offrirent la couronne de Perse. Dans le même temps, le roi qui se considéroit lui-même comme victorieux, les envoya sommer de rendre leurs armes et d'implorer sa pitié, leur représentant que, comme ils étoient dans le cœur de la Perse, environnés de fleuves et de nombreuses nations, il étoit impossible qu'ils échappâssent à sa vengeance, et qu'en conséquence, ils n'avoient point d'autre parti à prendre qu'à se soumettre.

Comme on examinoit quelle réponse il falloit faire, Proxène voulut savoir des hérauts, sous quelles conditions le roi leur demandoit leurs armes : si c'est comme vainqueur, disoit-il, il peut venir les prendre, sinon que donne-t-il en échange? Il fut secondé par Xénophon, qui observa qu'il ne leur restoit plus que les armes et la liberté, et qu'il ne pouvoit conserver la seconde sans les premières. Cléarque dit que si le roi vouloit être leur ami, les Grecs seroient plus en état de le défendre avec leurs armes, que quand ils n'en auroient pas; s'il étoit leur ennemi, ils en avoient besoin pour leur défense. Quelques-uns tinrent un langage plus modéré, prétendant qu'ils serviroient Artaxerxès aussi fidèlement qu'ils avoient servi Cyrus, pourvu qu'il voulut en même temps les mettre en possession de l'Egypte. A la fin, on convint que l'on resteroit de part et d'autre dans l'état où

l'on se trouvoit, sans avancer ni reculer, et qu'on regarderoit comme une déclaration de guerre la marche ou la retraite. De sorte que le traité sembla avoir été ménagé de manière à éviter de donner une réponse directe, et seulement pour amuser le roi et gagner du temps.

Pendant qu'on s'occupoit de cette affaire, Ariæus répondit qu'il y avoit en Perse trop d'hommes puissans, pour le laisser paisible possesseur du trône, et qu'il vouloit partir le lendemain matin pour la Grèce, invitant ses compatriotes à le joindre pendant la nuit, si leur intention étoit de l'accompagner: ce qu'ils firent, excepté le Thrace Milthocyte, qui passa dans le camp du roi, avec trois cents hommes et quarante chevaux. Le reste, réuni aux troupes d'Ariæus, décampa au point du jour, continuant de marcher jusqu'au coucher du soleil, lorsque des villages voisins, ils découvrirent que le prince étoit à leur poursuite.

Cléarque qui commandoit les Grecs, fit faire halte et se prépara au combat. Intimidé par cette hardiesse, Artaxerxès envoya des hérauts, non pour les inviter à se rendre, mais pour proposer un accommodement. Dès que Cléarque sut leur arrivée, il ordonna à sa suite de leur dire qu'il n'avoit pas encore le loisir de les entendre. Il prit à dessein un air de grandeur, pour montrer son courage et le bon état de ses troupes. Après s'être avancé avec ses principaux officiers, dès qu'il sut ce que les hérauts avoient à lui dire, il répondit qu'il falloit commencer

par se battre, parce que ses gens manquant de provisions, ils n'avoient pas de temps à perdre. Les hérauts revinrent de nouveau, après avoir rendu cette réponse à leur maître. Ils dirent qu'ils avoient ordre de les conduire dans des villages, où ils trouveroient des provisions en abondance : ce qu'ils firent en effet.

Après un séjour de trois journées, Tissapherne arriva, et leur fit entendre qu'il leur avoit rendu service auprès d'Artaxerxès. Cléarque se justifia, en allégnant que les Grecs s'étoient engagés dans cette expédition, sans connoître l'ennemi qu'ils avoient à combattre; qu'ils étoient libres et ne commettroient aucun acte d'hostilité contre le roi de Perse, s'il vouloit les laisser retourner tranquillement chez eux. Tissapherne les assura qu'ils ne rencontreroient aucun obstacle, que même on leur fourniroit toutes les provisions dont ils auroient besoin, et que pour assurer leur marche, il les accompagneroit lui-même dans leur route; mais ce satrape étoit aussi fourbe que cruel. Pour éloigner tout soupçon, l'armée des barbares campoit toujours à environ une lieue des Grecs. Quand on fut arrivé sur les bords du Zabate, Tissapherne prétendit que les principaux officiers de Cléarque avoient tâché de semer la jalousie entre les deux armées, et que, s'il vouloit les emmener le lendemain à sa tente, il les lui désigneroit. Cléarque eut la simplicité de consentir à cette proposition; et conséquemment il se rendit à

Av. J.C. 401.

Perfidie de Tissapherne.

la tente du général persan, avec Ménon, Proxène, Agias et Socrate. A peine arrivés, ils furent saisis à un signal que l'on donna; leur suite fut passée au fil de l'épée; eux-mêmes on les conduisit au roi, qui les fit décapiter sous ses yeux.

Fameuse retraite des dix mille.

Il est plus facile de concevoir que de peindre la consternation des Grecs à la nouvelle du massacre de leurs généraux. Ils étoient à près de six cents lieues de chez eux, environnés de rivières, de forêts, de nations ennemis et n'ayant aucunes provisions. Dans cet état désespéré ils songeoient à peine à prendre quelque repos; mais ils conçurent de l'espoir en pensant à l'habileté de Xénophon, jeune Athénien, qui ayant suivi Proxène en Asie avoit toujours servi comme simple volontaire. C'étoit ce même Xénophon si fameux dans la suite comme historien. Il fut aussi supérieur aux autres par sa conduite qu'il l'étoit par son éloquence. Ce jeune soldat vint trouver au milieu de la nuit quelques officiers Grecs à qui il représenta qu'ils n'avoient pas un moment à perdre; qu'il étoit important de prévenir les mauvais desseins de l'ennemi; que tout petit qu'étoit leur nombre ils pouvoient encore se faire craindre en se conduisant avec hardiesse et courage; que la valeur et non la multitude décidoit du sort des batailles; et qu'il étoit surtout nécessaire de nommer sur le champ des généraux, parce qu'une armée sans chefs ressembloit à un corps sans âme. Un conseil fut immédiatement convoqué:

cent officiers y assistèrent : on pria Xénophon de parler ; il expliqua les raisons sur lesquelles il avoit passé légèrement. On suivit ses avis dans le choix des commandans. Timasion remplaça Cléarque, Socrate le fut par Xanthicle, Agias par Cléanor, Ménon par Philésius et Proxène par Xénophon.

Harangue de Xénophon.

Avant le point du jour on assembla l'armée : les généraux haranguèrent les soldats, et Xénophon leur tint ce discours. « Camarades, la perte des chefs » aussi braves que ceux qui sont devenus » les victimes d'une horrible perfidie, » est vraiment déplorable ; mais nous ne » devons point nous laisser accabler par » le malheur : et si nous ne pouvons » vaincre, mourons avec gloire plutôt que » de tomber entre les mains des barbares » qui exerceroient sur nous leur cruauté. » N'oublions pas les mémorables batailles » de Platée, des Thermopyles, de Salamine, et d'autres encore dans lesquelles nos ancêtres avoient quoiqu'en » petit nombre battu les armées formidables des Perses. C'est à leur valeur » invincible que nous devons l'honneur » de ne reconnoître d'autres maîtres » que les Dieux, d'autre bonheur que la » liberté. Ces dieux, vengeurs du parjure et témoins de la perfidie de l'ennemi nous seront favorables : et comme » ils sont offensés par la violation des » traités et prennent plaisir à humilier le » superbe, à élever l'homme humble, ils » nous suivront dans les batailles et combattront pour nous. Du reste, nous

» n'avons d'autre ressource que dans la
» victoire qui est notre seule espérance
» et qui nous dédommagera amplement
» de ce qu'elle nons aura coûté : je pense,
» si c'est votre opinion, que pour rendre
» notre retraite plus prompte et plus fa-
» cile, il seroit à propos de nous débar-
» rasser de tout bagage inutile, et de ne
» garder que ce qui est indispensable ».
Tous les soldats levèrent au même instant leurs mains en signe d'approbation, et sans perdre de temps brûlèrent leurs tentes et leur bagage. Ceux qui avoient trop d'effets en donnèrent à ceux qui n'en avoient pas assez. Tout le reste fut brûlé.

Chirisophe, général Spartiate conduisoit l'avant-garde ; l'arrière-garde étoit commandée par Xénophon et Tymasion. Ils dirigèrent leur marche vers les sources des grands fleuves afin de pouvoir les passer à gué. Mais à peine avoient-ils fait quelque chemin qu'ils furent attaqués par un parti d'archers et de frondeurs commandés par Mithridate, qui inquiéta leur arrière-garde et blessa plusieurs de ceux à qui la pesanteur de leurs armes ne permettoit de faire aucune résistance. Afin de parer à cet inconvénient, Xénophon fit distribuer des frondes à deux cents Rhodiens, et en monta cinquante autres sur des chevaux destinés à transporter les effets : de sorte que lorsque Mithridate se présenta une seconde fois avec plus de monde encore, il fut repoussé et les Grecs eurent le bonheur

d'entrer à Larisse sur les bords du Tigre. Delà, ils partirent pour une autre ville dévastée appelée Mepsile : à environ quatre lieues de cette ville, Tissapherne arriva avec toute son armée; mais après quelques escarmouches il fut obligé de se retirer. Ils eurent ensuite quelques difficultés à passer une colline dont l'ennemi s'étoit emparé; mais ayant trouvé les moyens de le chasser, ils descendirent dans la plaine de l'autre côté.

A mesure que les Grecs avançoient, les obstacles sembloient se multiplier : car ils se virent bientôt renfermés entre le Tigre et des montagnes presqu'impraticables habités par les Carduques, peuple guerrier et féroce qui, selon Xénophon, avoit jadis détruit entièrement dans ces défilés dangereux une armée de cent vingt-mille Perses. Mais étant sans bateaux pour traverser le fleuve, ils se déterminèrent à prendre par les montagnes qui les séparoient des riches plaines de l'Arménie. Aussitôt les Carduques prirent l'alarme ; mais ne s'étant pas préparés au combat ils se tinrent sur la pointe de leurs rochers d'où ils lançoient aux Grecs des dards et des pierres. Quoique ceux-ci ne perdissent pas beaucoup de monde, cependant la famine qu'ils éprouvèrent pendant sept jours d'une marche ennuyeuse, l'obligation où ils étoient de combattre à chaque instant, les injures du temps produisirent plus de difficultés et leur

causèrent plus de maux qu'ils n'en avoient jusqu'alors éprouvés.

Non loin de cette montagne, ils trouvèrent un nouvel obstacle dans le fleuve Centrites qui avoit deux cents pieds de large. Ils entreprirent de le traverser: d'abord sans succès à cause de sa profondeur ; mais la seconde tentative fut plus heureuse et ils parvinrent à l'autre rive.

Ils passèrent le Tigre, près de sa source, et parvinrent à la petite rivière de Téléboé qui servoit de limite à l'Arménie occidentale. Cette province étoit gouvernée par Tiribaze, favori du roi et son écuyer à la cour. Il offrit de laisser passer l'armée et de fournir les provisions nécessaires, à condition qu'on s'abstiendroit de tout acte d'hostilité. Cette proposition fut acceptée et ratifiée. Tiribaze conserva cependant un camp volant à une petite distance de l'armée. Il tomba une grande quantité de neige qui embarrassa les troupes. Les Grecs apprirent par un prisonnier que l'intention de Tiribaze étoit de les prendre dans un défilé par où ils étoient obligés de passer. Ils le prévinrent en s'emparant de ce poste, après avoir mis les Perses en déroute. Après quelques jours de marche à travers le désert, ils passèrent l'Euphrate près de sa source, ayant à peine de l'eau jusqu'à la ceinture. Le vent du nord qui souffloit en face les incommodoit en gênant leur respiration : ils crurent qu'il étoit nécessaire de sacrifier au vent ; ce qu'ils

firent, et si l'on en croit Xénophon, il cessa de souffler aussitôt. Ils continuèrent leur route dans la neige qui avoit cinq ou six pieds de profondeur: ils y perdirent plusieurs domestiques, des bêtes de somme et trente soldats. Ayant trouvé du bois en abondance, ils firent du feu pendant la nuit. Le lendemain ils recommencèrent à marcher dans la neige; mais plusieurs d'entr'eux accablés par le jeûne et la fatigue tombèrent de foiblesse et de découragement: quand on leur eut fait prendre quelque nourriture ils se remirent en route.

Après sept jours de marche, les Grecs arrivèrent sur les bords de l'Araxe autrement appelé le Phase, qui a cent pieds environ de largeur. Deux jours après ils aperçurent les Phasiens, les Chalybes et les Taoques qui s'étoient emparés du passage dans les montagnes, afin de les empêcher de descendre dans la plaine. Xénophon observa cependant qu'ils ne défendoient que le passage ordinaire, et d'après son avis un parti fut s'emparer des hauteurs qui dominoient le passage. Par ce moyen l'ennemi décampa et la route fut débarrassée. Après douze ou quinze jours d'une marche non interrompue, ils arrivèrent à une montagne très-élevée appelée Tecque, d'où ils découvrirent la mer. Le premier qui l'aperçut jeta de grands cris de joie pendant quelque temps, ce qui fit croire à Xénophon qu'on attaquoit l'avant-garde. Il avança promptement à

son secours. Comme il approchoit il entendit distinctement crier *mer! mer!* et la joie succéda aux alarmes. Parvenue au haut de la montagne, l'armée entière répétoit les mêmes cris : les soldats pleuroient de joie, embrassoient les officiers, et tous sans attendre d'ordres élevèrent une pile de pierres et formèrent un trophée avec des boucliers brisés et d'autres armes.

Delà ils avancèrent vers les montagnes de la Colchide : le peuple de ce pays avoit pris possession de la plus élevée. L'inégalité du terrein obligea les Grecs de marcher par files au lieu d'avancer en ordre de bataille. Ils attaquèrent l'ennemi avec courage, le mirent en fuite et descendirent de l'autre côté de la montagne. Là un accident singulier leur causa d'abord quelques alarmes. Ayant trouvé plusieurs ruches ils mangèrent du miel, ce qui leur causa des vomissemens et un flux de sang : les moins malades ressembloient à des hommes ivres, les autres à des fous ou à des gens mourans. La terre étoit jonchée de corps comme après une défaite : personne cependant ne mourut et le lendemain cette maladie cessa à la même heure à laquelle elle avoit commencé la veille. Le troisième ou quatrième jour les soldats se levèrent; mais ils étoient dans le même état que ceux qui ont pris un violent purgatif. Deux jours après l'armée arriva près de Trébisonde, colonie Grecque de Sinopiens situés dans la Colchide sur le Pont-Euxin. Ils y campèrent pendant trente jours, et accomplirent les vœux

qu'ils avoient faits à Jupiter, à Hercule et aux autres divinités, pour obtenir un heureux retour dans leur pays. Ils célébrèrent aussi différens jeux : la course, le pugilat et d'autres : tous avec beaucoup de solennité. Xénophon eut le projet de les établir dans ces contrées et d'y former une colonie Grecque : ce qui fut approuvé par quelques-uns ; mais ses ennemis représentèrent à l'armée que c'étoit un moyen honnête de les abandonner, et aux habitans que c'étoit pour les réduire en esclavage. La rumeur qui en résulta produisit un effet heureux. Les habitans firent ce qu'ils purent pour hâter leur départ, leur conseillant d'aller par mer et leur fournissant ce qu'il falloit pour le transport.

L'armée s'embarqua par un vent favorable et le lendemain entra dans le port de Sinope où Chirisophe étoit venu à sa rencontre avec quelques galères ; mais au lieu de payer aux Grecs l'argent qu'il leur avoit promis, il leur dit qu'ils ne recevroient leur paye qu'à compter du jour de leur départ du Pont-Euxin. Cette réponse leur déplut au point de leur inspirer le désir de changer de général. Ils pressèrent instamment Xénophon d'accepter ce grade : ce qu'il refusa modestement. Il fit tomber le choix sur Chirisophe. Mais il n'en jouit que six ou sept jours ; car à peine arrivé à Héraclée il fut déposé pour avoir refusé de lever une somme d'argent sur les habitans. Comme c'étoit une colonie grecque, Xénophon refusa pareillement de s'en mêler. L'ar-

mée trompée dans ses projets de pillage se révolta et se partagea en trois corps. Réunis bientôt ils campèrent à Calpée où ils rétablirent le commandement en substituant Néon à Chirisophe qui mourut. Manquant de provisions ils se dispersèrent errant çà et là dans le pays où la cavalerie de Pharnabaze aidée des habitans les attaqua et en tua cinq cents. Les autres se refugièrent vers une colline. Xénophon les conduisit d'abord en Chalcédoine et delà à Bysance. De Bysance il les mène à Salmydesse pour aider Seuthe, prince de Thrace, à rentrer dans ses états. Ce prince avoit fait de grandes promesses à Xénophon ; mais au lieu de les tenir il refusa même le payement de la solde convenue. Xénophon lui réprocha son infidélité qu'il attribuoit à son ministre Héraclide. Celui-ci crut devoir, pour conserver de l'argent à son maître, sacrifier l'honneur qui devoit lui être plus cher.

Dans le même temps, Charmine et Polynice arrivèrent comme ambassadeurs de Lacédémone. Ils annonçoient que la République avoient déclaré la guerre à Tissapherne et à Pharnabaze, queThimbron s'étoit déjà embarqué avec des troupes, et que Sparte donnoit une darique par mois à chaque soldat, deux aux officiers, et quatre aux commandans qui s'engageroient à son service. Xénophon accepta l'offre ; et, par le moyen des ambassadeurs, ayant obtenu de Seuthe sa part dans la solde, il fut par mer à Lampsaque avec une armée

qui, après toutes les pertes qu'elle avoit essuyées, montoit environ à six mille hommes. Delà il avança vers Pergame, ville de la Troade. Ayant rencontré près de Parthénie, un Seigneur de Perse qui retournoit dans son pays, il le prit ainsi que sa famille, et distribua ses effets aux soldats pour les dédommager de leurs pertes. Thimbron arriva à la fin, et réunissant les deux troupes, il en prit le commandement et marcha contre Tissapherne et Pharnabaze.

Fin de la retraite des dix mille.

Telle fut la fin de l'expédition de Cyrus. Xénophon lui-même, qui en a écrit une histoire élégante, compte depuis le départ du prince, de la ville d'Éphèse, jusqu'au lieu du combat, cinq cent trente lieues, et quatre-vingt-treize jours de marche, et dans leur retraite, depuis le champ de bataille jusqu'à Cotyore, ville située sur le bord du Pont-Euxin, six cent vingt lieues et cent vingt jours de marche. Son calcul offre onze cent cinquante-cinq lieues et deux cent cinquante journées de marche: le temps que l'armée mit dans cette campagne renferme un espace de quinze mois.

Socrate.

Nous allons maintenant nous occuper d'une affaire particulière, mais qui n'en est pas moins intéressante. C'est la mort de Socrate, l'un des plus grands philosophes que nous offre l'histoire ancienne et moderne. Nous avons déjà vu ce grand homme, fils d'un tailleur de pierre Athénien, sortir de l'obscurité pour donner des exemples de courage, de sagesse et de modération. Nous l'avons

vii, sauver dans un combat la vie à Alcibiade, refuser de participer à l'injuste condamnation des six généraux Athéniens, lutter contre les trente, en un mot, exprimer constamment l'indignation que lui causoit tout ce qui ne s'accordoit point avec l'honneur et la justice. Philantrope jusqu'à l'excès, il pardonnoit aux autres les vices dont il étoit exempt. Il paroissoit être, dit Libanius, le père de la république, tant il veilloit attentivement sur le bonheur de chaque individu ; mais sachant combien il étoit difficile de corriger les vieillards et de changer les principes du peuple auxquels on étoit accoutumé dès l'enfance, il s'appliquoit à l'instruction de la jeunesse, afin de jeter des semences de vertu dans un cœur où elles pourroient fructifier. Il n'avoit cependant pas, comme les autres philosophes, une école ouverte, ni des heures fixes pour ses leçons. C'étoit le philosophe de toutes les saisons : il enseignoit partout, suivant l'occasion : à la promenade, en société, à table, à l'armée, au milieu des camps et dans les assemblées du peuple.

Tel étoit l'homme dont une faction dans Athènes avoit juré la mort. Il étoit depuis plusieurs jours l'objet de la satire. On avoit engagé le poëte Aristophane à le jouer sur le théâtre. Il composa une pièce intitulée *les nuées*, dans laquelle il représenta le philosophe prononçant dans un panier les plus ridicules absurdités. Présent à cet outrage, Socrate n'éprouva aucune émotion : et comme il y

avoit au nombre des spectateurs quelques étrangers, qui désiroient connoître le personnage que l'on traduisoit en public, Socrate se leva de son siége et se montra pendant tout le temps de la représentation. Ce fut le premier coup qu'on lui porta. Vingt ans après, Mélite parut en public comme son accusateur, et lui intenta un procès en règle. Les deux principaux crimes dont on le chargeoit, étoient de ne pas reconnoître les dieux de la république, d'en vouloir de nouveaux, et de corrompre la jeunesse Athénienne. Mélite conclut par la peine de mort.

Chefs d'accusation contre Socrate.

Le second crime étoit évidemment faux: nous ne pouvons après un si long laps de temps déterminer, si le premier avoit quelques fondemens. Il n'est pas vraisemblable qu'au milieu de la superstition qui dominoit alors, Socrate voulut combattre ouvertement la religion admise; mais il est probable, d'après les discours qu'il tenoit à ses amis, qu'il méprisoit intérieurement les opinions absurdes et les mystères ridicules des Athéniens, qui n'avoient d'autre base que les fables des poëtes, et que ses notions sur le créateur de l'univers étoient conformes à la saine raison.

Lysias veut le défendre.

Dès que le complot contre Socrate éclata, ses amis se préparèrent à le défendre. Lysias, le premier orateur de ce temps, lui porta un discours qu'il avoit travaillé avec soin, et dans lequel il justifioit complétement ce philosophe, employant des moyens oratoires propres à émouvoir les cœurs les plus insensibles.

Socrate le lut avec plaisir et l'approuva ; mais comme ce plaidoyer étoit fait suivant les règles de la rhétorique et sembloit par-là moins conforme au courage d'un philosophe, Socrate déclara qu'il ne lui convenoit pas. Lysias lui demanda comment cela pouvoit être, puisqu'il étoit bien fait. « C'est, répondit Socrate, « en se servant, selon sa coutume, d'une « comparaison, c'est comme si un ex« cellent ouvrier m'apportoit des sou« liers brodés en or, à qui il ne manque« roit rien ; mais qui cependant ne me « conviendroient pas. » Il persista dans son inflexible résolution de ne pas s'avilir en mendiant des suffrages en sa faveur. Il n'employa ni l'art ni l'éclat de l'éloquence, ne fit aucune prière, n'amena devant ses juges, ni sa femme, ni ses enfans, et ne se conduisit devant le tribunal ni avec orgueil, ni avec mépris ; mais il parut avec cette assurance intrépide et ferme que lui inspiroient sa grandeur d'âme et le sentiment de son innocence. Son discours étoit énergique, généreux, exempt de passion, d'émotion même, plein des grands sentimens de la philosophie, et présentant la vérité dénuée de tout ornement étranger. Platon qui étoit présent l'écrivit ensuite, et sans y rien ajouter en forma un ouvrage qu'il intitula l'*Apologie de Socrate*. C'est un des chef-d'œuvres de l'antiquité. J'en ferai bientôt un extrait.

Au jour désigné, on procéda dans la forme ordinaire. Les parties comparurent devant les juges. Mélite parla le

premier. Plus sa cause étoit mauvaise, plus il employoit d'adresse pour en cacher la foiblesse. Il n'omit rien de ce qui pouvoit rendre son adversaire odieux, et au lieu des raisons qui lui manquoient il débita une déclamation pompeuse. Socrate en observant qu'il ne pouvoit dire quelle impression le discours de son accusateur avoit fait sur ses juges, avoue qu'il lui étoit impossible de rendre celle qu'il éprouvoit ; tant Mélite avoit mis d'art dans son accusation, et de vraisemblance dans ses argumens, quoiqu'il n'y eût pas un mot de vrai dans ce qu'il avoit dit.

Discours de Socrate.

« Je suis accusé, répliqua Socrate, de « corrompre la jeunesse, et d'enseigner « des maximes, également dangereuses « pour la religion et le gouvernement. « Vous savez, Athéniens, que ma profes- « sion ne fut point de donner des leçons « publiques, et quelque violente que soit « l'envie, elle ne peut me reprocher d'a- « voir exigé le moindre salaire. J'en ai, « dans ma pauvreté, la preuve irrécu- « sable. Prêt également à communiquer « aux riches comme aux indigens, mes « pensées et ma doctrine, je me prêtois « sans cesse aux intentions de ceux qui « vouloient devenir vertueux : et si, « parmi ceux qui m'écoutent, il en est « des bons comme des méchans, je ne « suis responsable ni des vertus des pre- « miers, ni des vices des autres. Mes « soins ont toujours été de persuader « aux jeunes gens comme aux vieillards, « que l'âme devoit être le seul objet de

« leur affection, et non point leurs
« corps, ni les richesses, ni les autres
« biens précaires de cette vie : car je
« soutiens devant vous, que la vertu ne
« vient point des richesses; mais que les
« véritables richesses viennent de la vertu;
« et que tous les autres biens de la vie
« de l'homme ont leur source dans le
« même principe.

« Si ce langage est propre à corrompre
« la jeunesse, je m'avoue coupable, Athé-
« niens, et je mérite d'être puni. Si ce
« que je viens de dire n'est pas conforme
« à la vérité, il est facile de me con-
« vaincre d'imposture. Je vois ici un
« grand nombre de mes disciples : ils
« n'ont qu'à se montrer. Mais peut-être
« leur reconnoissance les empêcheroit
« de se déclarer contre leur maître. Dans
« ce cas, leurs parens, leurs amis, ne
« peuvent, s'ils sont bons citoyens, se
« dispenser de s'élever contre moi, et
« de demander vengeance contre la cor-
« ruption de leurs frères, de leurs amis,
« de leurs enfans.... mais ce sont au con-
« traire ceux-là même qui prennent ma
« défense, et s'intéressent au succès de
« ma cause.

« Prononcez contre moi l'arrêt que vous
« voudrez, Athéniens; je ne puis chan-
« ger de conduite, encore moins me re-
« pentir de celle que j'ai tenue. Je ne
« dois point abandonner une fonction
« que Dieu lui-même m'a confiée. Il m'a
« chargé du soin d'instruire mes conci-
« toyens. Si, après avoir fidèlement
« gardé les postes où me placèrent vos

« généraux à Potidée, à Amphipolis, à
« Délie, la crainte de la mort me faisoit
« actuellement quitter lâchement celui
« que la providence m'a donné en me
« commandant de passer ma vie dans
« l'étude de la philosophie pour mon
« instruction et celle des autres, ce se-
« roit une désertion impie pour laquelle
« je mériterois d'être cité devant vous
« comme un homme qui ne croit point
« aux dieux.

« Auriez-vous résolu de m'absoudre ?
« Je n'hésite point à vous dire que je
« vous honore, que je vous aime; mais
« j'aime mieux encore obéir aux dieux
« qu'à vous. Jamais jusqu'à mon dernier
« soupir, je ne renoncerai à la philoso-
« phie, jamais je ne cesserai de vous ex-
« horter, de vous adresser des reproches
« selon ma coutume, et de dire à ceux
« d'entre vous que le hasard offriroit sur
« mes pas, *mon ami, vous qui êtes ainsi*
« *que moi citoyen de la ville la plus re-*
« *nommée, pour sa sagesse et sa valeur,*
« *n'avez-vous pas honte de ne songer*
« *qu'à amasser des richesses, qu'à ac-*
« *quérir de la gloire, du crédit, des*
« *places, pendant que vous négligez les*
« *trésors de la prudence et de la vérité,*
« *et que vous ne prenez aucun soin*
« *de rendre votre âme aussi parfaite*
« *qu'elle peut le devenir.*

« On me reproche une crainte avilis-
« sante, en me voyant si attentif à don-
« ner des conseils à chacun, dans le
« commerce de la vie, tandis que j'ai
« toujours évité soigneusement de pa-

« roître dans vos assemblées et de donner
« des avis à ma patrie. Je pense avoir
« suffisamment prouvé mon courage,
« soit sur le champ de bataille, où je
« combattis avec vous, soit au sénat, en
« m'opposant à l'injuste condamnation
« des dix généraux qui n'avoient point
« enseveli le corps de ceux qui furent
« tués ou noyés, dans le combat naval,
« près des îles Arginuses; soit enfin en
« contrariant les ordres despotiques des
« trente tyrans.

« Quelle cause a donc pu m'empêcher
« de paroître dans vos assemblées? C'est
« ce génie, cette voie divine, dont vous
« m'avez si souvent entendu parler, et
« que Mélite a pris tant de soin de tour-
« ner en ridicule. Ce génie s'est emparé
« de moi dès mon enfance. Sa voix ne
« se fit jamais entendre de moi que pour
« m'empêcher souvent d'accomplir le
« projet que j'avois formé. Il ne m'invita
« jamais à entreprendre quelque chose,
« mais il me détourna toujours de l'in-
« tention où j'étois de me mêler des
« affaires publiques. Il eut raison : il y a
« long-temps que je ne serois plus au
« nombre des vivans, si en interve-
« nant dans les affaires, il ne m'eût pas
« été possible d'être utile à ma patrie.

« Ne trouvez pas mauvais, je vous
« en conjure, que je vous parle avec la
« plus grande franchise. Tout citoyen
« qui, soit ici, soit ailleurs, s'opposeroit
« généreusement à un peuple qui vou-
« droit violer les lois, et qui tâcheroit
« constamment d'empêcher l'injustice
d'un

» d'un gouvernement, ne seroit pas
» long-temps impuni. Il est nécessaire
» absolument pour celui qui veut conser-
» ver son existence et cependant com-
» battre pour la justice, de ne point se
» mêler des affaires publiques.

» Dans le danger pressant où je me
» trouve, Athéniens, je n'imiterai point
» la conduite de ceux qui, au moindre
» échec, ont imploré la pitié de leurs
» juges, ont versé des larmes, présenté
» leurs femmes, leurs enfans, leurs
» amis. Ce n'est point par orgueil ou
» par mépris que j'en agis ainsi, mais
» seulement pour votre honneur et
» celui d'Athènes. Vous apprendrez qu'il
» existe parmi vous des citoyens qui ne
» regardent point la mort comme un
» mal, et qui ne donnent ce nom qu'à
» l'injustice et à l'infamie. A mon âge,
» avec la réputation bien ou mal fondée
» dont je jouis, me conviendroit-il, après
» toutes les leçons que j'ai données sur
» le mépris de la mort, de craindre pour
» moi-même, et de démentir, par ma
» dernière action, tous les principes et
» les sentimens de ma vie passée?

« Mais sans parler de ma réputation
» que je ternirois par une pareille con-
» duite, je pense qu'on ne doit point
» être absous par des prières. Un juge
» doit être persuadé et convaincu: il ne
» siège pas au tribunal pour montrer sa
» partialité en violant les lois; mais pour
» les faire exécuter et rendre justice.
» Il ne s'engage pas à prononcer à son
» gré l'impunité. Nous ne devons donc

H

» pas nous accoutumer au parjure, ni
» souffrir qu'il devienne commun. Au-
» trement on outrage la justice et la
» religion : ce qui est également criminel.

» N'attendez donc pas de moi, Athé-
» niens, que j'aye recours à des moyens
» que je ne crois ni honnêtes, ni légi-
» times, principalement quand je suis
» accusé d'impiété par Mélite : car si,
» par mes prières je pouvois avoir sur
» vous quelqu'influence et vous faire
» violer vos sermens, il seroit évident
» alors que je vous apprendrois à ne pas
» croire aux dieux : ainsi même en me
» défendant je fournirois des armes
» contre moi et je prouverois que je ne
» crois point à la divinité. Mais ces viles
» pensées sont bien loin de moi. Je suis
» plus convaincu que mes accusateurs de
» l'existence de dieu : j'en suis même si
» persuadé que j'abandonne ma cause
» aux dieux et à vous, afin que vous pro-
» nonciez sur moi, comme sur vous-
» mêmes.

Socrate prononça ce discours avec une intrépide fermeté. Son maintien, ses gestes, son visage n'étoient point d'un accusé. A sa grandeur d'âme, à l'assurance avec laquelle il parloit sans rien perdre de sa modestie, on l'auroit pris pour le juge de ses juges. Mais quelque légères que fussent les preuves contre lui, la faction étoit assez puissante pour le trouver coupable. Par le premier jugement il fut seulement déclaré convaincu des crimes dont il étoit accusé. Mais quand, par sa réponse il parut appeler

de ce jugement à celui de la postérité, quand au lieu de s'avouer coupable il demanda des récompenses et des honneurs, les juges furent tellement offensés qu'ils le condamnèrent à boire la ciguë, supplice en usage alors à Athènes.

Socrate est condamné à boire la ciguë.

Socrate reçut sa sentence sans émotion. Appollodore un de ses disciples criant hautement que son maître mouroit innocent. « Aimeriez-vous mieux, lui dit Socrate que je mourusse coupable? Anitus et Mélite peuvent me tuer, mais me nuire est hors de leur pouvoir ».

Après cet arrêt il conserva jusqu'à la fin ce calme et cette majesté qui en avoient si souvent imposé aux tyrans. Quand il entra dans sa prison, séjour de la vertu tant qu'il l'habita, ses amis l'y suivirent et le visitèrent pendant l'intervalle qu'il y eut entre le jugement et l'exécution, c'est-à-dire pendant trente jours. On dut ce délai à la circonstance suivante : les Athéniens envoyoient tous les ans un vaisseaux à l'île de Délos pour offrir des sacrifices : et il étoit défendu d'exécuter aucun criminel depuis le moment où le prêtre d'Apollon avoit couronné la poupe du vaisseau comme le signal du départ, jusqu'à sa rentrée dans le port. Le jugement de Socrate ayant été rendu le lendemain de cette cérémonie, il étoit nécessaire de différer l'exécution jusqu'à l'arrivée du vaisseau.

Pendant ce long délai il eut souvent l'occasion d'envisager la mort, toutes les terreurs qui l'accompagnent, et de mettre son courage à l'épreuve, non

seulement par une prison rigoureuse, mais encore par le poids des fers dont il étoit chargé et l'attente cruelle d'un événement qui répugne toujours à la nature. Dans ce triste état il ne cessa de jouir de cette tranquillité d'esprit qui fut toujours pour les autres un sujet d'admiration. Il les entretint avec la même gaîté; et Criton dit que le soir de la veille de sa mort son sommeil fut aussi paisible qu'il avoit toujours été. Il composa un hymne en l'honneur d'Apollon et de Diane; et mit en vers une fable d'Ésope.

Il refuse de se sauver.

Il craignoit si peu la mort qu'il refusa de s'échapper de la prison quoiqu'il en eut le pouvoir. Car la veille ou le jour de l'arrivée du vaisseau, Criton son intime ami vint lui dire que son évasion ne dépendoit que de lui, puisque le geôlier étoit gagné, et devoit laisser les portes ouvertes; ajoutant qu'il pouvoit se retirer en Thessalie si bon lui sembloit: cette proposition fit sourire Socrate qui lui demanda s'il connoissoit dans l'Attique un endroit où l'on ne mourût pas? Criton employa tous les moyens pour le faire consentir à sa délivrance. Socrate l'écouta attentivement, loua son zèle et le remercia de sa bienveillance. Mais avant de répondre il vouloit examiner s'il étoit juste pour lui de sortir de prison sans le consentement des Athéniens. Il s'agissoit de savoir si quelqu'un injustement condamné à mort, pouvoit sans crime éluder l'exécution de sa sentence. Socrate soutint qu'il ne le pouvoit pas; en conséquence il refusa de s'échapper. Respec-

lois de son pays, il vouloit leur tout, même en recevant une ste.

e vaisseau fatal arrive : c'étoit la mort de Socrate. Le lende- tous ses amis excepté Platon t malade, se présentèrent à la n. Le geôlier les pria d'attendre un peu, parce que les onze magistrats chargés de la surveillance des prisons étoient auprès du prisonnier qui devoit mourir dans le jour. Ils entrèrent enfin et trouvèrent Socrate dont les chaînes étoient détachées. Sa femme Xantippe à ses côtés tenoit dans ses bras un de ses enfans. A leur vue elle jette des cris aigus, s'arrache les cheveux et fait retentir la voûte de ses plaintes. « O mon cher Socrate, s'écrie-t-elle, vos amis viennent vous voir pour la dernière fois! Il la pria de se retirer. On l'emmena chez elle. Socrate passa le reste du jour à s'entretenir gaîment avec ses amis sur un sujet intéressant pour l'homme et particulièrement dans la circonstance présente. C'étoit sur l'immortalité de l'âme; cette question succéda naturellement à celle dont on s'occupoit par hasard; savoir : si un vrai philosophe devoit désirer la mort. Prise littéralement elle sembloit dire qu'un philosophe pouvoit se détruire. Socrate prétendit que rien n'étoit plus faux qu'une pareille opinion, et que l'homme, créé par dieu qui l'avoit placé dans un poste, ne devoit point l'abandonner sans sa permission, ni quitter la vie sans son ordre. Quel motif peut donc avoir un

philosophe pour se donner la mort? C'est sans doute dans l'espoir du bonheur qu'il attend dans un autre vie : et cet espoir ne peut avoir d'autre fondement que le dogme de l'immortalité de l'âme. Socrate employa donc le dernier jour de sa vie à s'entretenir de ce sujet important avec ses amis. C'est de cette conversation qu'est pris le dialogue admirable de Platon intitulée le *Phédon*. Il expose à ses amis toutes les preuves de l'immortalité de l'âme, réfute toutes les objections qui sont à-peu-près les mêmes que celles qu'on fait aujourd'hui.

Quand Socrate eut fini de parler, Criton et ses amis lui demandèrent ses dernières volontés à l'égard de sa femme, de ses enfans et de ses affaires, afin de montrer par leur fidélité le respect qu'ils avoient pour sa mémoire. « Je ne vous » répéterai, répondit Socrate que les » recommandations que je vous ai déjà » faites : c'est de prendre soin de vous-» mêmes : vous ne pouvez rien faire qui » cause plus de plaisir à votre ami et à sa » famille ». Criton lui ayant ensuite demandé de quelle manière il vouloit qu'on lui rendit les derniers devoirs. « Comme » il vous plaira, dit Socrate, si vous vou-» lez vous charger de moi, je vous pro-» mets de ne pas sortir de vos mains ». Regardant ses amis en souriant, il leur dit. « Je ne puis persuader à Criton que c'est » Socrate qui s'entretient avec vous : il » imagine sans cesse que je suis déjà ce » que je vais bientôt être : il me confond » avec mon enveloppe, et me demande

» comment je veux être enseveli ». En finissant ces mots il passa dans une chambre voisine pour prendre un bain, au sortir duquel on lui amena ses enfans: il y en avoit trois en bas âge et un autre plus grand. Il leur parla pendant quelques instans; les recommanda à des femmes et les renvoya. Rentré dans sa chambre il se jeta sur son lit.

Un esclave des onze magistrats entra pour l'informer que le moment de boire la ciguë étoit arrivé : c'étoit au coucher du soleil. Il éprouvoit une telle affliction qu'il se détourna et fondit en larmes. « Voyez, disoit Socrate, l'humanité de » cet homme : depuis mon emprison- » nement il m'a souvent visité; il s'est » entretenu avec moi. Il vaut mieux que » tous ses camarades. Comme il pleure » amèrement »? On présenta la coupe fatale. Socrate demanda ce qu'il y avoit à faire? « Rien autre chose, lui répondit- » on, que de vous promener après l'a- » voir vidée, jusqu'à ce que vous sentiez » vos jambes s'affoiblir : alors vous vous » mettrez au lit ». Il prit le vase sans émotion, sans changer de maintien, et regardant d'un oeil ferme celui qui le lui présentoit. « Que pensez-vous de ce » breuvage, lui dit-il, peut-on en faire » une libation »? Comme on lui observa qu'il n'y en avoit que la dose suffisante. » Au moins, dit-il, nous pouvons rem- » plir notre devoir, prier les dieux, les » implorer pour notre sortie de ce » monde, et les conjurer de nous donner » le bonheur dans notre dernier séjour.

» C'est ce que je leur ai toujours demandé avec ardeur ». Après avoir prononcé ces mots il garda quelque temps le silence, but ensuite tout le breuvage avec une étonnante tranquillité et un calme que l'on peut à peine concevoir.

Jusqu'alors ses amis avoient, quoiqu'avec beaucoup de difficulté, retenu leurs larmes; mais quand Socrate eut pris le poison, ils ne furent plus maîtres d'eux-mêmes, et pleurèrent amèrement. Apollodore, dont les larmes avoient coulés sans cesse tout le jour, fit entendre des plaintes attendrissantes. Socrate seul n'étoit point ému : il reprit ses amis avec sa douceur ordinaire. « Que faites-vous, leur » disoit-il? Vous m'étonnez, qu'est de-

Sa mort.

» venu votre courage? N'ai-je point éloigné de moi les femmes pour n'avoir pas » sous les yeux le spectacle de leur foiblesse ? Je vous ai toujours entendu » dire que l'homme devoit mourir en » paix et bénir les dieux dans ses derniers momens. Tranquillisez-vous, je » vous en conjure, et montrez plus de » fermeté. » Il les obligea d'essuyer leurs larmes.

Il se promenoit d'un extrémité de sa prison à l'autre. Sentant ses jambes s'affoiblir, il se coucha sur le dos. Le poison opéroit de plus en plus : quand Socrate s'aperçut qu'il gagnoit le cœur il se découvrit le visage sur lequel il avoit mis un voile pour ne point être distrait dans ses derniers momens. « Criton, dit-il, » j'ai fait vœu de sacrifier un coq à Esculape ; accomplissez-le pour moi : ne

» l'oubliez pas, je vous en conjure ». Aussitôt après il rendit le dernier soupir. Criton s'approcha, lui ferma la bouche et les yeux. Ainsi mourut Socrate, dans la première année de la quatre-vingt-quinzième olympiade et la soixante-dixième de son âge.

Ce ne fut que quelque temps après sa mort que les Ahéniens reconnurent leur erreur et commencèrent à se repentir. Leur haine étant même à la fin totalement éteinte, et le temps ayant fait naître des réflexions et détruit leurs préjugés, ils virent leur injustice dans toute son horreur. On n'entendoit plus dans la ville, que des discours en faveur de Socrate. L'académie, le lycée, les promenades publiques, les maisons particulières, retentissoient de son nom. « Là di-
» soit-on, il forma notre jeunesse,
» il inspira l'amour de la patrie à nos
» enfans, il leur apprit à honorer leurs
» parens. C'est-là qu'il donnoit ses
» leçons admirables : ici il nous adres-
» soit des reproches mérités, et nous
» engageoit à nous occuper plus sérieu-
» sément de la recherche de la vertu.
» Hélas ! quelle récompense lui avons-
» nous donnée pour ces services impor-
» tans » ? Athènes étoit plongée dans l'affliction la plus profonde. Les écoles furent fermées, tout exercice public suspendu. On cita les accusateurs afin qu'ils rendissent compte du sang innocent qu'ils avoient fait répandre. Mélite fut condamné à mort : les autres à l'exil. Plutarque observe que tous ceux qui

participèrent à cet acte odieux devinrent aux yeux de leurs concitoyens l'objet d'une telle haine, que personne ne vouloit leur donner du feu, ni répondre à leurs questions, ni prendre le bain avec eux. On purifioit l'endroit où ils se baignoient, crainte de contracter quelque souillure. Ce qui leur causa à la fin un tel désespoir que plusieurs d'entr'eux se tuèrent.

Non contens d'avoir puni les accusateurs de Socrate, les Athéniens lui érigèrent une statue d'airain qu'ils firent faire par le célèbre Lysippe. Ils la placèrent dans l'endroit le plus apparent de la ville. Ils portèrent même le respect jusqu'à une vénération religieuse, et lui dédièrent un petit temple comme à un héros et à un demi-dieu. Ils l'appellèrent le temple de Socrate.

CHAPITRE XI.

Depuis la mort de Socrate jusqu'à celle d'Epaminondas.

Lysandre ayant détruit le pouvoir d'Athènes, les Spartiates étoient sur le point de prendre le timon des affaires de la Grèce. Les Eléens éprouvèrent les premiers le poids de leur ressentiment, pour avoir refusé de les admettre aux jeux olympiques, avec les autres Grecs. Vers le même temps, Agésilas, élu roi de Sparte, fut envoyé dans l'Asie avec une armée, sous prétexte d'affranchir les villes grecques situées dans cette partie du monde. Il remporta sur Tissapherne une victoire signalée, et s'enrichit de pillage après avoir forcé le camp ennemi. Craignant de le combattre ouvertement, le roi de Perse tâcha de détruire son influence sur la Grèce, par le pouvoir de l'argent. Il ne réussit que trop dans ce dessein. Il corrompit d'abord les Thébains, ensuite les Athéniens qui saisirent avec empressement cette occasion de secouer le joug de Sparte. Bientôt les peuples d'Argos, de Corinthe, d'Eubée formèrenr une ligue. Sparte fut obligée de rappeler Agésilas pour combattre les ennemis qui se réunissoient contr'elle. Mais avant son retour, ils ne purent éviter le combat près de Sicyone où malgré la déroute de leurs

alliés, ils gagnèrent la victoire par leur seule bravoure et ne perdirent que huit des leurs. Cet avantage fut contrebalancé par un échec qu'ils éprouvèrent sur mer. Conon, général Athénien désigné pour commander la flotte des Perses, prit aux Lacédémoniens cinquante de leurs vaisseaux, et poursuivit les autres jusque dans le port. D'un autre côté Agésilas remporta sur les Athéniens, une victoire considérable dans les plaines de Coronée. Cette guerre se continua avec vigueur sans aucun avantage décisif, jusqu'à ce qu'à la fin tous les partis également affoiblis par les querelles dans lesquelles personne ne gagnoit, conclurent la paix dans la seconde année de la quatre-vingt-dix-huitième olympiade. Elle fut avantageusé à la Perse : aussi Plutarque appelle-t-il cette paix la ruine et la honte de la Grèce.

Paix entre la Perse et les Grecs. Av. J. C. 387.

Ne craignant plus rien d'un ennemi étranger, les Spartiates répandirent bientôt la terreur de leur nom dans les petits états de la Grèce. Ils forcèrent les Mantinéens à détruire leurs murailles, obligèrent les Corinthiens à retirer leur garnison d'Argos, soumirent les Olynthiens, et se mêlant des troubles domestiques des Thébains, placèrent des troupes dans la citadelle de Thèbes. Après avoir supporté le joug pendant quatre ans, les Thébains réussirent à s'en délivrer par le stratagème suivant. Les Thébains exilés à Athènes entretenant une correspondance avec

Conspiration des Thébains contre la tyrannie de Lacédémone.

leurs compatriotes formèrent le projet de surprendre les gouverneurs et la garnison. Pélopidas et Mélon, les deux principaux exilés, conduisirent ce complot. Charon, l'un des premiers citoyens de la ville, se joignit aux conspirateurs et leur offrit sa maison pour recevoir les exilés. Philidas, secrétaire des gouverneurs, entretint la correspondance entre ceux-ci et leurs concitoyens, et promit d'ouvrir aux premiers les portes de la ville.

Les choses ainsi réglées Pélopidas, Mélon et dix de leurs associés se déguisent en paysans errant dans les champs avec des chiens de chasse. Evitant ainsi le soupçon, ils entrent dans la ville, et dans la maison de Charon où trente-six de leur parti vinrent les rejoindre. Afin de faciliter l'exécution du complot, Philidas avoit imaginé de donner ce jour-là une grande fête aux deux gouverneurs Archias et Philippe. Les conjurés se partagent en deux bandes. L'une conduite par Charon et Mélon devoit attaquer les gouverneurs et leur société. Cachant leur armure sous des vêtemens de femmes, et la tête couronnée de branches qui tomboient sur leurs visages, ils pénètrent dans les salles au moment où leurs hôtes étoient ivres, et poignardent Archias et Philippe avec ceux que leur indiqua Philidas. Au même moment Pélopidas et Damoclide attaquent Léontidas, autre partisan des Spartiates, qui étoit dans son lit. Mais cet homme se dé-

fendit avec fureur : prenant son épée il fut au-devant d'eux à la porte de sa chambre, tua Céphisodore qui s'offrit le premier à ses regards. Après une résistance longue et violente il fut tué par Pélopidas. Hypate son voisin et son ami éprouva le même sort. Les deux bandes s'étant réunies, on envoya un détail de l'événement aux autres exilés en les priant de se hâter de revenir à Thèbes.

Cependant la garnison s'étoit réfugiée dans la citadelle accompagnée des partisans de Sparte : et Thèbes ne pouvoit se croire libre qu'après lui avoir fait rendre les armes. Mais le lendemain il arriva d'Athènes un corps de troupes de cinq mille hommes et deux mille cavaliers, et peu de temps après d'autres troupes de la Béotie. De manière que Pélopidas se voyant à la tête d'une armée puissante força la garnison de se rendre à discrétion.

Ce revers humilia les Spartiates sans les décourager. Ils envoyèrent Agésilas à la tête d'une armée de près de vingt mille hommes pour rétablir leur pouvoir dans Thèbes. Le nom de ce général causa une telle terreur à l'ennemi que craignant de lui livrer bataille, il se réfugia sur une colline près de la ville. Agésilas les fit harceler par un détachement, voulant les engager à descendre et à combattre : mais voyant qu'ils évitoient le combat, il rangea son armée en bataille, et résolut de les attaquer. Chabrias qui commandoit les troupes soldées pour

Stratagème de Chabrias.

Thèbes, leur ordonna de serrer leurs rangs, de baisser leurs boucliers, et de tenir leurs lances en avant en pliant leurs genoux et restant immobiles. Agésilas les voyant ainsi préparés à le recevoir, se retira et se contenta de ravager le pays : on regarda le moyen dont se servit Chabrias comme un stratagème extraordinaire. Il y mettoit un tel prix qu'il se fit construire une statue dans la posture que nous avons décrite.

Jusqu'alors les Spartiates n'avoient point eu de rivaux dans l'art militaire : mais les Thébains le devinrent et même les surpassèrent. On le vit bientôt dans le combat de Tégyre. Pélopidas, général Thébain, ayant résolu d'attaquer Orchomène occupée par les Spartiates, marcha sur cette ville avec un petit détachement de trois cents fantassins et quarante cavaliers ; mais apprenant qu'un corps de troupes considérables venoit au secours de la garnison, il jugea à propos de se retirer. Dans sa retraite il rencontra l'ennemi près de Tégyre sans pouvoir éviter le combat. Après une lutte égale des deux côtés ; Gorgoléon et Théopompe, les deux généraux Lacédémoniens furent tués. Cette mort intimida tellement les leurs qu'ils ouvrirent un passage aux Thébains. Mais cela ne suffit pas à Pélopidas. Encouragé par le succès qu'il venoit d'avoir, il rangea de nouveau la petite armée, recommença le combat, et après avoir fait de l'ennemi un horrible carnage, il le mit en déroute.

Les Spartiates n'avoient jamais éprouvé une pareille défaite, n'yant point encore appris à céder même à un nombre égal : et ils venoient d'être vaincus par des troupes trois fois moins nombreuses. Il faut avouer que ces trois cents fantassins étoient l'élite des Thébains. Ils formoient ce qu'on appeloit le bataillon sacré. Ils étoient aussi remarquables par leur attachement mutuel que par leur force et leur courage. Liés d'une étroite amitié, ils avoient juré de tenir fermes jusqu'à la dernière extrémité. Etant ainsi presque invincibles, ils fixèrent la victoire pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'enfin ils furent taillés en pièces sous Philippe, par la phalange Macédonienne.

Epaminondas.

Pélopidas n'est pas le seul grand homme que Thèbes ait produit à cette époque : Epaminondas son collègue et son contemporain étoit son égal en talens si même il ne le surpassoit encore. Ces deux grands hommes vivoient dans l'intimité : et la seule rivalité qu'il y eut entr'eux, avoit pour objet le bien public et la gloire de leur patrie. Epaminondas consacra ses jeunes années à l'étude de la philosophie, loin du théâtre des affaires auxquelles il ne voulut prendre aucune part, jusqu'à ce qu'il cédât aux importunités de ses compatriotes, qui surent voir à travers sa modestie les germes de grands talens. Ils ne furent pas trompés dans leur attente. Placé contre son gré à la tête de l'armée, Epaminondas montra à l'u-

nivers que l'étude des arts loin de nuire à l'homme public donne plus d'éclat à ses actions.

Sous ces deux grands généraux, Thèbes fut non seulement en état de maintenir sa propre indépendance, mais elle pouvoit menacer les Grecs de leur enlever la leur. Ce fut probablement la crainte qu'en eurent les Athéniens qui leur fit rompre leur alliance avec Thèbes, et les engagea à se réunir aux Spartiates contre leurs premiers alliés. Jusqu'alors les Lacédémoniens s'étoient regardés comme l'arbitre de la Grèce, et dans leur orgueilleuse superiorité ils ne pouvoient supporter un rival. Ils résolurent donc d'humilier Thèbes. Ce fut dans cette intention que Cléombrote marcha vers les frontières de la Béotie avec une armée nombreuse. Mais afin de rendre leurs hostilités légitimes, les Spartiates envoyèrent demander aux Thébains de rendre la liberté aux villes qu'ils en avoient privée, de reconstruire celles qu'ils avoient détruites, et de réparer tout le mal qu'ils avoient fait. Thèbes répondit qu'elle ne devoit compte de sa condnite qu'à Dieu seul. Il ne restoit plus des deux côtés qu'à se préparer au combat. Epaminondas leva le plus de troupes qu'il lui fut possible, et se mit en marche. Son armée ne montoit pas à plus de six mille hommes: l'ennemi étoit quatre fois plus nombreux. Comme d'après plusieurs mauvais présages on blâmoit le départ, il répéta ce que dit Homère, qu'il n'y a

que de bons présages pour celui qui combat pour son pays. Cependant afin de rassurer le soldat naturellement superstitieux, il envoya secrètement dans différens endroits plusieurs personnes qui revenoient, prétendant avoir vu des augures favorables : ce qui ranima le courage et l'espoir des troupes.

Epaminondas avoit eu la sage précaution de se rendre maître d'un passage qui auroit considérablement abrégé la marche de Cléombrote. Après un long détour, celui-ci arriva à Leuctres, petite ville de la Béotie, entre Platée et Thespies. On mit des deux côtés en délibération, si la bataille auroit lieu. Cléombrote s'y résolut, d'après l'avis de ses officiers qui lui représentèrent que s'il évitoit le combat, avec une telle supériorité de nombre, il confirmeroit le bruit qui s'étoit répandu, et par lequel on l'accusoit de favoriser en secret les Thébains. Ceux-ci avoient d'autant plus de motifs de désirer le combat, qu'ils craignoient l'arrivée de nouvelles troupes que l'ennemi attendoit de jour en jour. Cependant comme les six généraux qui composoient le conseil de guerre, étoient partagés d'opinion, Pélopidas, le septième, se réunit aux trois qui vouloient livrer bataille ; et son avis terminant le débat, on résolut de combattre.

Les deux armées, comme nous l'avons dit, étoient inégales en nombre, les Spartiates avoient vingt-quatre mille fantassins et six cents cavaliers. Les Thébains n'avoient que six mille hommes et

quatre cents chevaux; mais cette petite armée, animée par l'amour de la gloire, vouloit vaincre ou mourir. La cavalerie Lacédémonienne, composée au hasard d'hommes sans valeur et mal disciplinés, étoit aussi supérieure en nombre à celle de l'ennemi, qu'inférieure en courage. Cléombrote ne pouvoit compter que sur les Spartiates, parce que les alliés blâmant cette guerre, et mécontent de Lacédémone, ne marchoient qu'avec répugnance. Les talens des généraux suppléoient au nombre des troupes; particulièrement dans l'armée des Thébains, dont le général étoit le plus accompli de ce temps; Pélopidas qui commandoit le bataillon sacré, le secondoit de sa bravoure.

Les deux armées se rangèrent en bataille. Cléombrote commandoit la droite à la tête des Lacédémoniens, en qui il avoit la plus grande confiance, et dont les rangs serrés avoient douze pieds de profondeur : l'aile gauche, composée des alliés, étoit sous les ordres d'Archidamus, fils d'Agésilas. Epaminondas commandant la gauche de son armée, avoit à combattre Cléombrote qu'il vouloit attaquer, persuadé que, s'il pouvoit rompre une fois la phalange Lacédémonienne, le reste de l'armée prendroit bientôt la fuite.

La cavalerie commença l'action : elle étoit dans les deux armées sur le front de l'aile gauche. Les Thébains étant mieux montés et plus braves que les cavaliers de Sparte; ces derniers rompirent

Bataille de Leuctres. Av. J. C. 371.

leurs rangs, et reculant sur l'infanterie, y jetèrent le désordre. Epaminondas à la tête de sa cavalerie, marche promptement sur Cléombrote et charge la phalange. Celui-ci, pour faire diversion, détache un corps de troupes, à qui il ordonne de prendre Epaminondas en flanc et de l'envelopper. En voyant ce mouvement, Pélopidas, à la tête du bataillon sacré, s'avance avec intrépidité pour prévenir l'ennemi, et attaque Cléombrote, dont les troupes ne s'attendant point à ce coup, sont mises en désordre. Le combat fut sanglant. Tant que Cléombrote agit, la victoire fut incertaine; mais quand il mourut couvert de blessures, les deux armées redoublèrent d'efforts, les Thébains, pour compléter leur triomphe, et les Spartiates, pour éviter la honte dont ils se couvriroient, en abandonnant le corps de leur général. Il y eut des deux côtés un grand carnage. Les Lacédémoniens se battirent avec tant de fureur, qu'ils réussirent à enlever le corps. Animés par cet avantage, ils proposèrent de revenir à la charge : ce qui les eut peut-être rendu vainqueurs, si les alliés les eussent secondés; mais ceux-ci voyant la phalange rompue, et croyant que tout étoit perdu, prirent la fuite et entraînèrent le reste de l'armée. Maîtres du champ de bataille, les Thébains y élevèrent un trophée, et permirent aux ennemis d'ensevelir leurs morts.

Les Lacédémoniens n'éprouvèrent jamais un échec aussi terrible. Ils n'avoient

jusqu'alors perdu que quatre ou cinq cents citoyens, dans les défaites les plus sanglantes; mais ils perdirent dans ce combat quatre mille hommes, dont mille des leurs, outre sept cents restés sur le champ de bataille. Les Thébains ne perdirent que quatre cents hommes, au nombre desquels il n'y en avoit que quatre des leurs.

On remarque que lorsque cette nouvelle parvint à Sparte, les éphores refusèrent d'interrompre les jeux publics qu'on célébroit. Soit qu'ils voulussent par cette indifférence, faire croire que la perte étoit légère et cacher au peuple la vérité, soit que la dépravation eut déjà fait de rapides progrès à Lacédémone; il est difficile de déterminer après tant de siècles, quel étoit le motif de leur conduite. Le lendemain les familles furent instruites des pertes qu'elles avoient faites, et l'on vit les pères et les parens des morts se rendre dans les temples, y remercier les dieux, et se féliciter ensuite mutuellement de leur gloire, tandis que les familles qui n'avoient rien à regretter s'affligeoient publiquément.

Mais on avoit à déterminer un point important sur ces dernières. La loi les dégradoit et les déclaroit infâmes. C'étoit un opprobre que de s'allier avec eux. Ils devoient paroître en public, rasés et vêtus d'habits sales, et quiconque les rencontroit, avoit droit de les insulter et de les frapper impunément. Cette loi étoit trop sévère, et un si grand nombre de

citoyens, et des premières familles, avoient encouru les peines qu'elle prononçoit, que l'on craignoit quelque soulèvement, si on la mettoit à exécution. D'ailleurs, on avoit besoin d'hommes pour recrûter l'armée. Dans cet embarras, on investit Agésilas d'un pouvoir supérieur aux lois. Il pouvoit les suspendre, les abroger ou requérir leur exécution, suivant l'exigence des cas. Il ne voulut ni les altérer ni les détruire. Il déclara seulement qu'elles dormiroient pendant un jour; mais que le lendemain, elles reprendroient toute leur force. Par cet expédient, il garantit les citoyens de l'infamie.

Les Spartiates ne tardèrent pas à ressentir les effets de cette défaite terrible. Beaucoup de villes de la Grèce, qui jusqu'alors étoient restées neutres se déclarèrent pour les Thébains; dont ils augmentèrent l'armée de soixante mille hommes. Avec des forces aussi considérables, Epaminondas entra dans la Laconie : il n'entreprit rien d'abord contre Sparte; mais il rétablit les Arcadiens dans les droits et les anciens priviléges dont ils avoient été dépouillés par les Spartiates: il les remit en état de rebâtir une ville nouvelle, qui s'appela Messène, nom que portoit l'ancienne.

Les anciens Grecs étoient tellement jaloux de leur liberté, qu'aucune belle action ne pouvoit réparer à leurs yeux, l'atteinte qu'on lui auroit portée. Pélopidas et Epaminondas en furent un exemple. Au lieu d'être reçus à leur re-

tour, en héros victorieux, on les cita devant une cour de justice, comme des coupables, on leur demanda compte de leur conduite et du motif qui les avoit engagés à retenir le commandement au-delà du terme prescrit par les lois. La législation de Thèbes regardoit ce crime comme capital, et les partisans de la constitution tenoient ardemment à son exécution. Pélopidas parut le premier devant le tribunal. Il se défendit avec moins de courage et de grandeur d'âme qu'on ne l'auroit attendu d'un homme fier et brave. Cette valeur intrépide dans le combat l'abandonna devant les juges. Il y avoit dans son maintien quelque chose de timide et de bas, qui ne les prévenoit pas en sa faveur. Il fut cependant absous, mais non sans difficulté.

Epaminondas, au contraire, parut avec le calme et la persuasion de son innocence. Au lieu de se justifier, il entra dans le détail de ses actions : il raconta fièrement comment il avoit ravagé la Laconie, rebâti Messène et délivré les Arcadiens. Il conclut par dire qu'il mourroit avec plaisir, si les Thébains vouloient lui laisser à lui seul la gloire de ses belles actions, et déclarer qu'il les avoit faites de sa propre autorité et sans leur participation. Tous les suffrages furent en sa faveur, et il revint du tribunal comme du combat, couvert de gloire et d'applaudissemens. Cette dignité commande pour ainsi dire l'admiration. La hardiesse d'Epaminondas eut un tel succès, que ses ennemis n'osèrent plus poursuivre l'accu-

sation, et il fut absous ainsi que son collègue. Jaloux cependant de sa gloire, ils voulurent le mortifier, et dans cette intention, le firent nommer préposé à l'enlèvement des boues de la ville; mais il accepta cette place avec reconnoissance, disant qu'au lieu de se regarder comme déshonoré par un pareil emploi, il lui donneroit du lustre par sa conduite.

Epouvantés de leur dernière défaite, les Spartiates appellèrent à leur secours les Athéniens: malgré leur jalousie contre leurs anciens rivaux, ces derniers s'engagèrent à les aider de leurs troupes. Les Lacédémoniens eurent pareillement recours au roi de Perse; mais Pélopidas, député des Thébains, parvint à obtenir de ce prince une entière neutralité.

Bientôt après, on envoya Pélopidas, à la tête d'une armée, contre Alexandre, roi de Phère, un des plus cruels tyrans qui ayent jamais existé. Ce prince avoit bouleversé toute la Thessalie. Dans sa férocité, tantôt il faisoit dresser des bûchers pour se divertir, et tantôt il lâchoit des chiens après des hommes qu'il avoit fait couvrir de peaux de bêtes fauves. Pélopidas parvint à soumettre ce monstre, et même entreprit de réformer sa cruauté; mais Alexandre, au lieu de reconnoître les bons conseils de son bienfaiteur, saisit la première occasion de s'en venger. Elle se présenta bientôt. Député de nouveau vers Alexandre, Pélopidas fut pris par ce tyran contre le droit des nations. Envain les Thébains réclamèrent contre cette violation odieuse, et

même

même envoyèrent une armée puissante pour se venger de cette insulte. Commandée par différens généraux, elle revint sans avoir remporté d'avantages; et Alexandre traita son prisonnier avec beaucoup de sévérité. Il étoit réservé à Epaminondas d'amener le tyran à la raison. Il entra dans la Thessalie, à la tête de troupes nombreuses. Son nom répandit tellement la terreur, que le tyran offrit de se soumettre, et rendit la liberté à Pélopidas.

Libre à peine, Pélopidas résolut de punir le tyran de sa perfidie. Il mena un corps de troupes contre lui, se dirigea vers Cynocéphale. On livra près de cette ville un combat sanglant; et Pélopidas eut le malheur d'y perdre la vie. Ses compatriotes regardèrent cette victoire comme achetée chèrement, puisqu'elle leur coûtoit ce grand général. Il fut également regretté des Thébains et des Thessaliens, qui obtinrent l'honneur de lui rendre les derniers devoirs : ce qu'ils firent avec beaucoup de magnificence. Alexandre fut bientôt après tué par sa femme et ses trois frères, qui, las de ses cruautés, avoient depuis long-temps résolu de délivrer la terre d'un pareil monstre. On dit que son palais étoit sans cesse, pendant la nuit, environné de gardes, et qu'un dogue veilloit à l'entrée de sa chambre, à laquelle on ne pouvoit monter que par une échelle. Thébé éloigna le chien, couvrit l'échelle avec un drap, pour ne pas faire de bruit : mon-

tant avec les trois frères du tyran, elle le poignarda.

Dans le même temps, les Thébains et les Spartiates se faisoient une guerre sanglante. Les premiers étoient commandés par Epaminondas; les seconds avoient à leur tête Agésilas, le seul homme de la Grèce en état de lui résister. La première entreprise d'Epaminondas dans cette campagne, fit briller son savoir et son habileté dans l'art militaire. Apprenant qu'Agésilas dirigeant sa marche vers Mantinée, n'avoit laissé qu'un petit nombre de citoyens à Sparte, il se mit en route pendant la nuit pour surprendre cette ville dénuée de garnison et de retranchemens. Mais heureusement Agésilas instruit de son dessein, envoya un courrier à Lacédémone pour l'informer du danger qu'elle courroit. Il arriva bientôt lui-même avec une armée puissante : à peine il entroit dans la ville, que les Thébains passant l'Eurotas, se présentèrent aux portes de Sparte. Voyant ses projets découverts, Epaminondas crut qu'il étoit indigne de lui de se retirer sans avoir fait aucune tentative. Au lieu de la ruse il employa la bravoure, et attaquant la ville en différens endroits, il pénétra jusque dans la place publique, et se rendit maître de cette partie de Lacédémone située en-deçà de la rivière. Agésilas montra une activité qu'on n'auroit point attendu de son âge. Il vit que bien loin d'attaquer, il devoit se tenir sur la défensive, et faire usage de toute son in-

trépidité et de sa bravoure pour repousser un pareil adversaire. Son fils Archidamus, à la tête de la jeunesse spartiate, se conduisit avec un courage incroyable. On le voyoit sans cesse là où le danger étoit le plus pressant. Avec sa petite troupe, il arrêta l'ennemi et lui tint tête de tous les côtés.

Isadas, jeune spartiate, attira l'admiration, non seulement de ses compatriotes, mais encore des Thébains. Beau, bien fait, à la fleur de son âge, il se montroit nud, sans armure et le corps couvert d'huile. Dès que l'alarme se répandit, il sortit de chez lui tenant une lance d'une main et de l'autre une épée. Il s'élança dans les rangs ennemis, jonchant la terre de Thébains, sans recevoir une seule blessure : soit que l'ennemi fut épouvanté à sa vue et le crut un Dieu, soit, comme dit Plutarque, que les Dieux, en faveur de sa bravoure, veillassent à sa sûreté. On admira tellement son courage, que les Ephores lui décernèrent une couronne, mais en même temps ils le mirent à l'amende pour être sorti sans armure.

Trompé dans ses projets sur Sparte, Epaminondas résolut de frapper un grand coup, voulant se dédommager du contretemps qu'il venoit d'éprouver. Sachant que pour protéger la ville on avoit retiré toutes les troupes de Mantinée, il s'achemina sans délai vers cette dernière ville. Comme il vouloit l'attaquer, il envoya un corps de cavalerie pour en visiter la situation. Un peu avant d'arriver

à Mantinée, les Athéniens débarquèrent au nombre de six mille hommes, et sans prendre aucun rafraîchissement, ils sortirent de la ville, attaquèrent et défirent la cavalerie Thébaine. Epaminondas s'avançoit avec son armée dont l'arrière-garde étoit suivie par l'ennemi. Voyant qu'il étoit impossible d'accomplir son projet avant d'être attaqué il résolut de faire halte et de livrer le combat. Il étoit à peu de distance de Mantinée, ville qui eût l'honneur de donner son nom à l'événement de ce jour : le plus mémorable qu'offre l'histoire de la Grèce, et peut-être celle de tout autre pays. Les Grecs ne s'étoient jamais battus entr'eux avec des armées plus nombreuses. Les Lacédémoniens avoient environ vingt mille fantassins et deux mille chevaux, l'infanterie Thébaine étoit de trente mille hommes outre trois mille cavaliers.

Epaminondas conservoit dans sa marche le même ordre de bataille dans lequel il avoit disposé ses troupes pour le combat. Afin de n'être point obligé à la rencontre de l'ennemi de perdre un temps précieux, il ne marcha point de front, mais se dirigea par colonnes vers les collines qu'il fit occuper par son aile gauche comme s'il n'eût point voulu en venir aux mains le jour même. Quand il fut à un quart de lieue de distance, il fit faire halte et rangea son armée comme s'il eût eu dessein de camper dans cet endroit. Les ennemis, dupes de cette feinte, croyant que le combat ne s'engageroit pas, mirent bas les armes, se disper-

sèrent autour du camp, et laissèrent ralentir cette ardeur si nécessaire à l'approche d'une bataille pour enflammer le soldat.

Epaminondas profita de cette faute. Faisant subitement manoeuvrer ses troupes il les rangea en bataille en rompant les colonnes, doublant son aile gauche de soldats d'élite, afin de lui donner plus de force et de la mettre en état d'attaquer la phalange Lacédémonienne en face de laquelle elle se trouvoit par le mouvement qu'on avoit fait. Il ordonna au centre et à l'aile droite de son armée de marcher lentement, et de faire halte avant d'attaquer les Spartiates, ne voulant point confier l'événement du jour à des troupes dont il n'avoit pas grande opinion.

Il croyoit décider de la victoire avec les troupes choisies qu'il commandoit en personne et qu'il avoit rangées sur une colonne à laquel il avoit donné la forme d'un coin pour attaquer l'ennemi : persuadé que s'il entamoit une fois la phalange Lacédémonienne qui faisoit la principale force des Spartiates, il mettroit sans peine en déroute le reste de l'armée, en chargeant la droite et la gauche avec ses troupes victorieuses.

Afin d'empêcher l'aile gauche des Athéniens de secourir la droite, il fit avancer hors des rangs un détachement de fantassins et un corps de cavaliers qu'il posta sur une petite élévation pour prendre les Athéniens en flanc dans le

cas où ils auroient le projet qu'il leur supposoit.

Après ces dispositions il chargea l'ennemi avec sa colonne. Surpris de voir Epaminondas marcher sur eux dans cet ordre, les Spartiates courent aux armes, brident leurs chevaux et se rendent précipitamment à leurs rangs.

La cavalerie Thébaine et Thessalienne, la meilleure alors de la Grèce, avoit ordre d'attaquer celle de l'ennemi qui ne résista pas long-temps. Repoussée presqu'aussitôt elle se réfugia derrière l'infanterie. Dans le même instant Epaminondas avoit chargé la phalange Lacédémonienne. On se battit des deux côtés avec une valeur incroyable. Les Thébains et les Lacédémoniens étoient résolus de mourir plutôt que de céder à leurs rivaux l'honneur de cette journée. Ils se servirent d'abord de leurs lances. Mais comme elles furent bientôt brisées dans le choc, on combattit l'épée à la main. La résistance fut opiniâtre et le carnage sanglant. Méprisant le danger et voulant se distinguer par leur bravoure les soldats aimoient mieux mourir dans leurs rangs que de lâcher pied.

Bataille de Mantinée. Av. J. C. 363.

Le carnage continuant des deux côtés et la victoire étant indécise, Epaminondas afin de faire pencher la balance en sa faveur se détermina, au prix de sa vie, à tenter un effort extraordinaire. Il rassemble autour de lui les plus braves et les plus résolus, et se mettant à leur tête, il charge l'ennemi avec vigueur dans le plus fort de la mêlée et tue le général Lacédé-

monien, du premier javelot qu'il lança. A son exemple ses compagnons d'armes tuèrent ou blessèrent tous ceux qui s'opposoient à leur passage et penétrèrent dans la phalange. Intimidés par la présence d'Epaminondas et vaincus par la cohorte intrépide les Spartiates plièrent. Les Thébains, animés par le succès de leur général, tombèrent sur l'aile droite et l'aile gauche de l'ennemi, dont ils firent un grand carnage. Mais quelques bandes de Spartiates voyant Epaminondas que son ardeur entraînoit au loin, se rallièrent et revenant à la charge lui lancèrent une multitude de javelots: atteint de quelques-uns, il en évita un grand nombre et continuoit de se battre avec une valeur héroïque, lorsque le Spartiate Callicrate, lui fit dans la poitrine, au défaut de la cuirasse, une blessure mortelle. Le fer restant dans le corps, il tomba en souffrant des douleurs incroyables. On se battit autour de lui avec une nouvelle fureur. Les uns vouloient le prendre en vie et les autres le sauver. Les Thébains victorieux à la fin l'enlevèrent et mirent l'ennemi en fuite.

Après plusieurs mouvemens, les deux armées vaincues ou victorieuses alternativement, restèrent sous les armes. Des deux côtés on sonna la retraite en même temps. Et comme chacun prétendoit à la victoire, les Thébains et les Spartiates élevèrent un trophée. Les premiers pour avoir défait l'aile droite et être restés maîtres du champ de bataille, et les

autres pour avoir taillé en pièces le détachement d'Epaminondas. Demander dans ce temps la permission d'enterrer les morts, c'étoit s'avouer vaincu. Aussi aucun des deux partis ne voulut point d'abord faire cette demande. Mais les Lacédémoniens s'avancèrent à la fin et on ne s'occupa plus qu'à rendre aux morts les derniers devoirs.

Mort d'Epaminondas.

On avoit transporté Epaminondas hors du camp. Après avoir examiné la blessure, les chirurgiens déclarèrent qu'il expireroit aussitôt qu'on en auroit retiré le fer. Cette nouvelle répandit une profonde consternation. On étoit inconsolable de voir un si grand homme sur le point de mourir. Epaminondas ne s'occupoit que de son armée et du sort du combat. Quand les Thébains lui montrèrent son armure en lui assurant qu'ils avoient gagné la victoire, il se tourna vers ses amis, *tout est bien*, leur dit-il d'un air serein, et aussitôt il tira l'arme de son corps et expira.

Avec Epaminondas s'évanouit la gloire des Thébains. Ce grand homme est peut-être le seul qui ait inspiré à ses compatriotes l'amour de l'honneur militaire, sans avoir eu de modèle ni d'imitateur.

La bataille de Mantinée fut suivie de la paix que tous les états de la Grèce excepté Sparte ratifièrent. Les conditions étoient que chaque état conserveroit ce qu'il possédoit ainsi que son indépendance. Il n'arriva rien de remarquable si ce n'est l'expédition d'Agésilas qui porta des secours en Egypte à Tachos, usurpa-

teur de ce royaume. A son arrivée dans ce pays chacun vouloit voir un homme d'une si haute réputation : la multitude se portoit sur ses pas : et la surprise étoit grande quand au lieu de trouver un homme d'une taille élégante, on ne voyoit qu'un vieillard petit et courbé ayant les vêtemens déchirés et les cheveux épars. L'étonnement s'accrut quand Agésilas répondit à ceux qui lui offroient des parfums et d'autres présens, *donnez tout cela à mes ilotes, les Spartiates ne sauroient comment s'en servir*. Maltraité de Tachos dont il éprouva l'ingratitude, il se joignit à Nectanabe son neveu qu'il plaça sur le trône, et dont il assura le pouvoir : il le délivra d'un autre compétiteur. Pour le récompenser de ses services, on lui fit un présent de deux cent trente talens, et on lui témoigna tous les égards dictés par le respect et la reconnoissance. En revenant il fut jeté sur les côtes d'Afrique où il mourut en proie à une maladie aiguë. Agé de quatre-vingts ans, il en avoit régné quarante.

Mort d'Agésilas.

Le caractère d'Agésilas offroit plusieurs contrastes. Petit et boiteux il étoit tellement convaincu du peu d'apparence qu'avoit son extérieur, qu'il ne souffrit jamais quon lui élevât une statue : et il défendit aux Spartiates de lui en élever une après sa mort. Il eut toujours beaucoup de déférence pour le sénat et les éphores : ce qui le mit en état d'exécuter tous ses desseins sans éprouver de contradiction. Rigide observateur de l'ancienne sobriété

Son portrait.

des Spartiates il pouvoit endurer la plus grande fatigue. L'amour qu'il avoit pour ses enfans étoit remarquable. Un jour un de ses amis le voyant à cheval sur un bâton lui en témoigna sa surprise. « Gardez-moi le secret, lui répondit » Agésilas, jusqu'à ce que vous soyez » père à votre tour ». Rien n'égaloit sa générosité envers ses ennemis, si ce n'est la partialité qu'il avoit pour ses amis. Il en donna une preuve dans la demande qu'il fit pour Nicias à Idricus, prince de Carie. « Si Nicias, lui dit-il, est innocent » vous devez l'acquitter pour cela; vous » le devez pareillement à ma considéra- » tion s'il ne l'est pas. Dans tout état de » cause acquittez-le ». Il avoit un singulier moyen de tromper ses ennemis. Quand il étoit près de se mettre en campagne il publioit la route qu'il vouloit tenir et la marche qu'il projetoit : il arrivoit toujours que l'ennemi ne le croyant pas prenoit une autre route et changeoit de plan. Il avoit une telle réputation de courage et de prudence que les Spartiates non seulement le firent leur général, mais encore leur amiral. Cette réunion honorable ne s'étoit pas encore vue.

De tous les Grecs, les Athéniens furent ceux qui se distinguèrent le plus par l'amour des beaux arts, et particulièrement par leur goût pour les spectacles. Cette passion fut poussée à un tel point d'extravagance que, d'après le témoignage de Plutarque, la repré-

sentation des pièces de Sophocle et d'Euripide leur coûta beaucoup plus que la guerre contre les barbares. On saisit tous les fonds destinés pour la guerre, quoiqu'il y eût défense, sous peine de mort, d'en faire un autre emploi. Non seulement on annulla cette défense, mais on en fit une contraire qui décernoit la même peine contre celui qui proposeroit de rendre aux fonds publics la destination qu'ils avoient auparavant. Il n'étoit pas à présumer que les autres états de la Grèce eussent beaucoup de respect pour un peuple plongé dans la débauche et les plaisirs. C'est ce qui fit que quelques républiques rompirent l'alliance qui les unissoit à Athènes et commencèrent les hostilités. Cette guerre de peu de durée ne présente aucun événement remarquable, si ce n'est que Chabrias, général Athénien, préféra l'honneur à la vie au siége de Chio, aimant mieux périr dans son vaisseau que de le rendre.

Guerre des Alliés. Av. J. C. 358.

Une nouvelle puissance s'élevoit alors insensiblement dans la Grèce. C'étoit celle des Macédoniens; ce peuple obscur jusqu'à présent devint bientôt trop formidable pour être oublié dans le tableau de la Grèce. Ses mœurs étoient grossières, et quoique guerrier et même entreprenant il ne s'étoit jamais mêlé des affaires des Grecs. Mais plusieurs circonstances concoururent à le tirer de l'obscurité, et à le faire parvenir au point d'apporter de grands changemens

dans les républiques de ce pays. Il est donc nécessaire de tracer le précis de l'origine et du pouvoir des Macédoniens, qui bientôt figurèrent sur le théâtre du monde.

CHAPITRE XII.

Depuis la naissance de Philippe, roi de Macédoine, jusqu'à sa mort.

Le premier roi de Macédoine, dont on parle avec quelque certitude est Caranus, Argien de naissance, qui passoit pour être le seizième descendant d'Hercule. Ce fut sur ce fondement que Philippe établit les prétentions qu'ils avoit de descendre de ce demi-dieu, et qu'il se fit rendre les honneurs divins. On croit communément que Caranus, sur l'avis d'un oracle, conduisit un corps de ses compatriotes dans une partie de l'Asie où il s'établit en prenant le titre de roi. Après un règne de vingt-huit ans il mourut, et le trône fut occupé sans interruption jusqu'à l'époque dont nous parlons. Mais les actions de ces différens rois n'ont point mérité d'être recueillies. Uniquement occupés du soin de se défendre contre leurs voisins, il n'étoient remarquables que par des meurtres et les usurpations qui arrivoient dans la famille royale. Origine des Rois de Macédoine.

Amyntas, père de Philippe, laissa deux fils aînés de ce dernier. C'étoient Alexandre et Perdiccas qui possédèrent le trône à leur tour. Le second eut Av. J.C. 383.

un fils nommé Amyntas, qui succéda, quoiqu'enfant, à son père. Mais l'état des affaires publiques exigeant un prince d'un âge mûr, Amyntas fut déposé et remplacé par son oncle Philippe.

Philippe monta sur le trône dans la vingt-quatrième année de son âge et la première de la quinzième olympiade. Conduit à Thèbes dans sa jeunesse, comme ôtage, il avoit reçu dans cette ville la plus grande partie de son éducation. Il acquit à l'école d'Epaminondas cette connoissance intime de l'art de la guerre, qu'il déploya dans la suite pendant la durée de son glorieux règne. Comme il avoit autant d'ennemis que de voisins, il eut bientôt plus d'une occasion d'exercer son adresse et son activité. Après s'être emparé d'une partie de ses états, les Illyriens se préparèrent à l'attaquer avec une armée considérable. Les Péoniens faisoient chaque jour de nouvelles incursions; et il y avoit outre cela deux prétendans à la couronne qu'il occupoit, c'étoient Pausanias, le Lacédémonien, reconnu par les Thraces, et Argée soutenu des Athéniens.

Dans ces circonstances, ayant à combattre tant d'ennemis, son premier soin dès qu'il monta sur le trône fut de s'assurer de son peuple, de gagner les cœurs de ses sujets et de ranimer leur courage abbattu par une perte de quatre mille hommes, dans un combat contre les Illyriens. Il réussit moins encore par sa vigilante adresse que par la force de

son éloquence. Il leur apprit ensuite la discipline militaire, et les fit exercer sous ses yeux. Ce fut alors qu'il forma cette phalange Macédonienne si souvent victorieuse. Il améliora l'ancienne manière de combattre des Grecs qui se tenoient tellement serrés que le choc de l'ennemi les trouvoit inébranlables.

On croit que la phalange étoit composée de six mille hommes : quelquefois on a donné ce nom à un corps de soldats et souvent à toute l'infanterie. Mais la phalange imaginée par Philippe, est suivant la description de Polybe, un carré long de huit mille hommes, ayant seize soldats dans la profondeur, et cent de front. Les soldats étoient si serrés que les piques de ceux du cinquième rang dépassoient le premier de trois pieds. Les autres dont les lances étoient inutiles à cet éloignement s'appuyoient sur ceux qui étoient devant eux. Tous se pressant pour pousser le premier rang, il en résultoit un choc violent et auquel on pouvoit rarement résister.

Ayant réglé ses affaires domestiques et terminé tout différent avec ses voisins, Philippe tourna ses armes contre les Athéniens qui marchoient vers Méthone pour secourir Argée. Il leur livra bataille et les défit : la mort d'Argée tué dans le combat finit la querelle. Philippe permit aux Athéniens tombés en son pouvoir de retourner dans leur patrie. Cette modération lui gagna tel-

lement ce peuple que la paix fut conclue ; mais il ne l'observa que le temps nécessaire pour assurer son autorité dans ses états.

Remontant au nord, il subjugua d'abord les Péoniens, et ensuite les Illyriens. Il obligea ces derniers de rendre tout ce qu'ils avoient enlevé à la Macédoine. Il s'empara bientôt après d'Amphipolis, située sur les bords du Strymon, qui étoit de ce côté la clef de ses états. Après s'être emparé de cette place dans le commencement de son règne, il l'avoit abandonnée aux Athéniens à qui elle appartenoit dans l'origine ; mais cette fois il l'ajouta à ses possessions. Il traita toujours avec beaucoup d'égards tous les Athéniens qui tomboient en son pouvoir, et particulièrement à la prise de Pydnée et de Potydée. Cette dernière place étant défendue par les Athéniens, il les renvoya chez eux après les avoir traité avec des égards.

Continuant les usurpations sur ses voisins, Philippe s'empara de Crenides construite depuis deux ans, et lui donna son propre nom. Ce fut dans les environs de cette ville qu'il trouva une mine d'or qui produisoit tous les ans la valeur de trois millions trois cent soixante mille livres. C'étoit, pour ce siècle, une somme immense qui lui fut plus utile que les flottes et les armées : il s'en servit dans presque toutes les négociations. On rapporte que, consultant l'oracle de Delphes sur le succès d'une expédition projetée,

il reçut cette réponse : *Qu'avec des lances d'argent il conquerreroit tout l'univers.* Il comprit le sens véritable de ces paroles : et il étoit moins fier du succès d'un combat que d'une négociation ; sachant bien que le dernier des soldats partageoit avec lui la gloire du premier événement, tandis que dans le dernier l'honneur lui appartenoit à lui seul.

Mais bientôt un plus grand théâtre s'offrit à son ambition. La rupture entre les différentes républiques de la Grèce n'étoit pas encore consommée : voici l'occasion qui la fit éclater. La première cause de cette rupture qui donna lieu à ce qu'on appela : *La guerre sacrée*, vint des Phocéens, qui avoient labouré une pièce de terre appartenant au temple d'Apollon, à Delphes. Les états voisins crièrent au sacrilége. Les Phocéens furent cités devant le tribunal des Amphyctions. Les affaires de religion étoient du ressort de cette cour. Il furent condamnés à une amende considérable. Etant hors d'état de pouvoir la payer, les Phocéens refusèrent de se soumettre à cet arrêt, alléguant que le soin du temple et les terres qui en dépendoient leur appartenoient anciennement. Pour le prouver, ils citèrent un exemple tiré d'Homère.

Guerre sacrée. Av. J. C. 365.

Philomélas, un de leurs citoyens, les excitoit ardemment à prendre les armes : il ranima leur courage, et fut nommé leur général. Il s'adressa d'abord aux Spartiates mis pareillement à l'amende

par les Amphyctions, pour avoir saisi la citadelle de Thèbes après la bataille de Leuctres. Il étoient, pour cette raison, assez disposés à le seconder; mais ils ne jugèrent pas à propos de se déclarer ouvertement. Néanmoins ils l'encouragèrent en secret et lui donnèrent des sécours en argent. Ce fut par ces moyens qu'il leva des troupes et s'empara du temple sans beaucoup de difficulté. Le premier obstacle qu'il trouva dans le voisinage vint des Locriens; mais les ayant vaincus, il effaça le jugement des Amphyctions qui étoit gravé sur un des pilliers du temple. Voulant cependant colorer son entreprise, il jugea convenable de consulter l'oracle et de se procurer une réponse favorable. Mais la prêtresse, à qui il s'adressa, refusa de parler jusqu'à ce qu'intimidée par ses menaces, elle lui dit que les Dieux le laissoient libre de ses actions. Regardant cette réponse comme avantageuse, il prit soin de la publier.

Les Amphyctions se rassemblèrent de nouveau. La guerre aux Phocéens fut résolue. Plusieurs des républiques de la Grèce prirent part à la querelle. Les Thébains, les Locriens, les Thessaliens et quelques autres états voisins se déclarèrent pour le Dieu; pendant qu'Athènes, Sparte et d'autres villes du Péloponèse prirent le parti des Phocéens. Cette guerre qui ne dura que peu de temps ne fut remarquable que par ce qui distingue toutes les guerres de religion: c'est-à-dire, des meurtres et des cruau-

tés. Les Thébains condamnèrent à mort comme des impies et des sacriléges tous les prisonniers qu'ils firent : et les Phocéens, par voie de représailles, firent éprouver le même traitement aux leurs. Attaqué sur une colline environnée d'ennemis et voyant qu'il lui étoit impossible de s'échapper, Philomélas aima mieux se précipiter du haut d'un rocher que de tomber vif entre les mains de ses ennemis. Onomarque lui succéda.

Philippe ne se mêla point de cette querelle : il étoit de son intérêt de l'encourager plutôt que de l'appaiser. Il voyoit avec plaisir les républiques de la Grèce s'affoiblir mutuellement, et devenir ainsi une conquête facile dès qu'il jugeroit à propos de l'entreprendre.

Ce fut à la fin de cette guerre sacrée que naquit Alexandre le Grand. Il eut dans sa première jeunesse différens maîtres qui lui apprirent la musique et lui donnèrent d'autres connoissances superficielles. Mais quand il avança en âge, son père écrivit à Aristote, le philosophe le plus célèbre de ce siècle, le priant d'entreprendre l'éducation de son fils, et de l'élever dans des sentimens de grandeur et de justice qui devroient animer tous les grands hommes, et que personne n'étoit plus en état que lui d'inspirer : il terminoit sa lettre par dire : « Qu'il remercioit bien moins les Dieux, » de lui avoir donné un fils, que de » de l'avoir fait naître pendant la vie » d'Aristote. »

Désirant s'emparer de la Thrace,

Philippe résolut de prendre Méthone, ville qui s'opposoit de ce côté à ses desseins. En conséquence il l'assiégea, la força de se rendre et la rasa jusqu'aux fondemens. Ce fut au siége de cette place qu'il perdit un œil par un accident assez singulier. Aster d'Amphipolis lui avoit offert ses services, lui disant qu'il étoit si habile tireur qu'il atteignoit un oiseau quelque rapide que fut son vol. « Je vous prendrai, répondit » Philippe, quand je ferai la guerre aux » étourneaux. » Cette réponse piqua l'archer au vif. Il se jeta dans la ville assiégée d'où il décocha au roi une flèche sur laquelle il avoit écrit, *à l'œil droit de Philippe.* Preuve cruelle de l'adresse d'Aster. Philippe fut frappé à l'œil désigné. Ce prince la renvoya avec cette inscription. *Si Philippe prend la ville, il fera pendre Aster.* Le roi tint parole.

Philippe marcha ensuite au secours des Thessaliens, qui avoient réclamé sa protection, contre leur tyran Lycophron, successeur d'Alexandre de Phère. Ce prince, après s'être bien conduit pendant quelque temps, renouvela toutes les cruautés de son prédécesseur. Protégé par une armée de Phocéens conduits par Onomarque, il se crut à l'abri de tout obstacle. Philippe l'attaqua avec hardiesse, mit son armée en déroute, tua six mille hommes, et fit jeter à la mer trois mille Phocéens, comme des profanes, des sacriléges, ennemis de la religion.

Ayant ainsi délivré les Thessaliens, il résolut de porter ses armes dans la Phocide, ayant le dessein de s'emparer des Thermopiles, la clef de la Grèce, et principalement de l'Attique. Mais sachant son projet, les Athéniens le prévinrent et envoyèrent un corps de troupes pour occuper ce passage. Philippe n'en étant point encore venu au point de vouloir rompre avec eux, abandonna son entreprise. Démosthène avoit excité ses compatriotes à cet acte de courage. Cet orateur célèbre, avoit, dès le commencement prévu les desseins ambitieux de Philippe et le pouvoir qu'avoit ce prince de les mettre à exécution.

Démosthène.

Homme d'état, en même temps qu'orateur illustre, Démosthène étoit né dans la dernière année de la quatre-vingt-dix-neuvième olympiade. Nous allons le voir bientôt jouer un rôle important dans cette histoire. Son père n'étoit pas, comme le prétend Juvénal, un obscur artisan; mais un des principaux citoyens d'Athènes, qui en fabriquant des armes, avoit acquis une fortune considérable. Démosthène le perdit à sept ans : et pour comble de malheur, ses tuteurs dissipèrent la plus grande partie de son héritage. Ce fut en plaidant contr'eux que Démosthène donna les premières preuves de son talent pour le barreau, quoiqu'il dut son succès, plutôt à la bonté de sa cause qu'à son éloquence : car il s'aperçut bientôt qu'il avoit une prononciation vicieuse. Ce défaut parut d'abord insurmontable,

parce qu'il bégayoit; mais il le corrigea en parlant sur le bord de la mer, avec des cailloux dans sa bouche. Sa voix étoit efféminée; il lui donna plus de force en s'exerçant à prononcer des discours en courant ou en gravissant une montagne. Ses gestes étoient sans grâces, il leur en donna, en s'exerçant devant une glace. Persuadé de l'aversion de l'esprit humain pour une étude opiniâtre, il se contraignit lui-même à se livrer sans relâche à l'état d'orateur. Après avoir fait construire un cabinet obscur, il s'y confinoit pendant deux ou trois mois; et pour s'ôter toute envie de sortir, il se rasoit la moitié de la tête.

Tous ses efforts eussent encore été peut-être inutiles, sans les avis d'un acteur nommé Satyrus. Cet homme ayant un jour rencontré Démosthène, couvert de honte et de confusion, pour avoir été sifflé dans une assemblée du peuple, à cause de son débit, le pria de réciter quelques vers de Sophocle; ce qu'il fit: Satyrus les répéta ensuite, avec un ton de voix et un accent, qui prouvèrent à Démosthène, combien il connoissoit peu l'élocution; mais bientôt sa persévérance et sa docilité aux leçons de l'acteur, le firent parvenir à un tel point de perfection dans l'art de prononcer un discours, qu'il surpassa autant ses contemporains dans cet art, qu'il leur fut supérieur dans les talens de sa profession. En un mot, on le regarda bientôt comme le modèle de la véritable éloquence. On accouroit pour l'entendre, de toutes les parties de la

Grèce. Aucun de ses compatriotes ne put entrer en parallèle avec lui, et parmi les romains, on ne peut lui comparer que Cicéron. Les anciens ont examiné lequel de ces deux orateurs méritoit la préférence; aucun n'a osé le décider, et tous se sont contentés de décrire les beautés de leurs discours et de montrer que chacun étoit parfait dans son genre.

Son éloquence étoit austère et grave comme son caractère. Mâle, sublime, hardie, impétueuse, elle abondoit en métaphores, en apostrophes : il invoquoit d'une manière solennelle, les Dieux, les astres, les élémens, les mânes des soldats morts à Salamine, à Marathon: ce qui produisoit sur ceux qui l'écoutoient, un effet si grand, qu'on le croyoit inspiré. En un mot, tous les conseils et la conduite de ses compatriotes, étoient tellement sous son empire, que Philippe disoit qu'il craignoit moins les flottes et les armées des Athéniens, que Démosthène, ajoutant que c'étoit le seul ennemi qu'il eût.

Ne voulant point alors attaquer les Athéniens, Philippe tourna ses armes contre leurs alliés, et particulièrement contre les Olynthiens, qu'il soumit facilement, malgré les secours arrivés d'Athènes. S'étant emparé de leur ville, il la livra au pillage, et fit vendre les habitans. Il condamna à mort, ses deux frères bâtards qui se trouvoient au nombre des captifs ; il s'étoit précédemment délivré du troisième. Selon Justin, la protection

que les Olynthiens leur avoient accordée fut cause de leur perte.

Trop foibles, pour terminer seuls la guerre qu'ils faisoient aux Phocéens, les Thébains demandèrent des secours à Philippe. Celui-ci les leur accorda avec d'autant plus d'empressement, que c'étoit un prétexte de se mêler des affaires de la Grèce. Désirant en même temps passer pour un prince religieux, il savoit que pour y parvenir, il n'avoit qu'à faire la guerre à ceux qui étoient convaincus de sacrilége; afin d'empêcher les Athéniens de traverser ses projets en secourant les Phocéens, il amusa les premiers par des propositions de paix; ce qui réussit, au point qu'ils envoyèrent en Macédoine dix ambassadeurs, au nombre desquels étoient Eschine et Démosthène. A l'exception de ce dernier, Philippe parvint à les corrompre tous. Il continua de prolonger la négociation, jusqu'au moment où il marcha dans la Phocide, et par la terreur de son nom, il força bientôt l'ennemi à se rendre à discrétion.

Quant aux alliés des Phocéens et particulièrement aux huit mille hommes de troupes soldés du Péloponèse, Philippe leur permit de retourner tranquillement chez eux. Mais les Phocéens restèrent à sa discrétion. Comme cette affaire étoit du nombre de celles qui intéressoient la Grèce entière, il ne jugea point à propos d'agir de sa pleine autorité, il en référa au tribunal des Amphyctions qu'il fit convoquer à cet effet. Mais il étoit tellement soumis à ses ordres qu'il ne servit

Punition des Phocéens. Av. J. C. 346.

servit qu'à sanctionner sa résolution. Les

juges prononcèrent la démolition de toutes les villes de la Phocide, et condamnèrent ceux qui avoient pris la fuite étant principalement coupables du sacrilége, à être proscrits comme n'ayant plus de droits aux bienfaits des lois : ils déclarèrent que ceux qui restoient dans la ville seroient dispersés dans les villages et condamnés à payer un tribut de soixante talens sur leurs terres jusqu'à ce qu'on rendît tout ce qu'on avoit enlevé du temple qui avoit été pillé par Philomélas. Pour compléter leur punition on les priva du droit de siéger au tribunal des Amphyctions, dans lequel chaque Phocéen avoit double suffrage. Philippe se fit donner ce droit qu'on regardoit comme essentiel, et qui peut-être, le mena à cette grande autorité dont il jouit ensuite dans les affaires de la Grèce. En se joignant aux Thébains, il eut la surintendance des jeux Pythiens, dont on priva les Corinthiens, qui avoient épousé la querelle des Phocéens. Ayant ainsi accompli ses projets, Philippe ne jugea pas encore convenable de laisser paroître ses vues ambitieuses ; il retourna en triomphe dans son pays.

Beau trait de justice de Philippe. Av. J.C. 344.

Ce fut vers ce temps, qu'il fit un acte de justice, qui, aux yeux d'un philosophe, l'honore plus que toutes ses victoires. Un soldat Macédonien s'étant distingué par sa bravoure, avoit mérité les suffrages du prince. Il s'embarqua dans un vaisseau qui échoua sur le rivage, poussé par une violente tempête.

Lui-même fut jeté presque sans vie. Un Macédonien, dont la propriété étoit voisine de la mer, témoin de ce malheur, courut au secours de l'infortuné : il le porta chez lui, le mit dans son propre lit, le garda pendant quarante jours, et lui donna tous les secours nécessaires. Echappé de cette manière à la mort, le soldat témoigna sa reconnoissance à son bienfaiteur, l'assura de la protection du roi, dont il imploreroit les bontés que méritoit tant de générosité. Quand il fut rétabli, son hôte lui donna l'argent nécessaire pour continuer sa route. Quelque temps après, il se présenta au roi, lui raconta ses aventures, exagéra ses services, et enviant la propriété de celui qui l'avoit sauvé, poussa l'ingratitude au point de demander à Philippe les biens de son libérateur. Le prince lui accorda sans examen sa requête. Le soldat retourna dans l'asyle où on l'avoit reçu, et reconnut les bienfaits de son hôte, en le dépouillant de sa propriété et des fruits de son industrie. Anéanti par cette noire ingratitude, l'infortuné se détermina à chercher des ressources dans sa position, et dans une lettre qu'il écrivit à Philippe, il traça la conduite de son spoliateur. Outré d'indignation, le roi ordonna, que sans aucun délai, on lui rendit justice : donna les biens à celui qu'on en avoit si injustement dépouillé, et fit prendre le soldat et graver avec un fer rouge sur son front, ces mots : *Hôte ingrat.* Caractère infâmant dans tous les siècles, chez toutes les nations, et par-

ticulièrement chez les Grecs, scrupuleux observateurs des lois de l'hospitalité.

L'expédition militaire que Philippe entreprit, après celle dont nous venons de parler, fut contre la Chersonnèse. Les Athéniens avoient, pendant quelques années, possédé cette presqu'île. Quoique Catys, roi de ce pays, l'eût affranchi, et laissé à son fils Chersoblepte, celui-ci ne pouvant résister à Philippe, rendit la Chersonnèse à ses premiers maîtres, et ne réserva pour lui, que Cardie, qui en étoit la capitale; mais, craignant de retomber sous la domination d'Athènes, les Cardiens implorèrent la protection de Philippe, qui la leur accorda. Diopithe, chef de la colonie, que les Athéniens venoient d'envoyer dans la Chersonnèse, considérant la protection de Philippe, comme un acte d'hostilité envahit, par voie de représailles, les pays maritimes de la Thrace, dont le roi de Macédoine avoit nouvellement fait la conquête. Philippe écrivit à Athènes, se plaignit de la conduite de Diopithe, qu'il accusa d'avoir violé la paix. Ses partisans eurent beaucoup de peine à montrer que ses plaintes étoient fondées, et que les actions de Diopithe étoient répréhensibles; mais Démosthène, dans un discours qu'il prononça à cette occasion, et qui est le premier des philippiques, prouva que Diopithe n'avoit fait que son devoir; et qu'au lieu d'encourir le blâme de ses concitoyens, il ne méritoit que leurs éloges.

Expédition de Philippe dans la Thrace.

Philippe ne fut nullement intimidé de

la résistance de son éloquent antagoniste ; mais continuant d'étendre son influence dans les différentes républiques de la Grèce, il offrit sa protection aux Messéniens et aux Argiens opprimés par les Spartiates. Les Thébains s'étant réunis aux premiers, il résulta de cette alliance une ligue formidable. L'union entre Athènes et Sparte, étoit le seul moyen de balancer cette puissance. Philippe et les Thébains firent tout ce qu'ils purent. Mais Démosthène réveilla les Athéniens, leur recommanda de se tenir sur leurs gardes, et, sans rompre ouvertement avec Philippe, de l'obliger à se tenir tranquille.

Mais ce prince ne put long-temps rester en repos : son esprit inquiet et entreprenant travailloit sans cesse. Depuis long-temps il jetoit les yeux sur l'île d'Eubée favorablement située pour protéger ses desseins contre la Grèce. Il trouva moyen, sur l'invitation de quelques habitans de cette île, d'y envoyer un corps de troupes. Il se rendit ainsi maître de plusieurs places fortes, démantela Porthmos, et établit trois tyrans dans ce pays. Dans cette détresse Plutarque d'Erétrie conjura les Athéniens de venir au secours des Eubéens. Ils envoyèrent en conséquence quelques troupes sous la conduite de Phocion. Ce général dont on avoit conçu de grandes espérances, justifia l'idée que le public avoit de lui.

Phocion. Ce grand homme eut fait honneur

servit qu'à sanctionner sa résolution. Les

cette dernière ligne appartient à la page 216.

à la république d'Athènes dans le temps même de sa gloire. Ses mœurs s'étoient formées à l'académie d'après les principes de la vertu la plus pure et la plus austère. On prétend qu'on ne le vit jamais rire, ni verser de larmes, et qu'il conserva toujours un maintien grave et sévère. Il apprit l'art militaire à l'école de Chabrias, dont il modéra plus d'une fois les excès et dont il corrigea les erreurs. Admirant et imitant l'humanité de ce général, il lui apprit à en faire un plus noble usage. Quand il eut reçu les ordres pour s'embarquer avec vingt navires, et aller mettre à contribution les alliés et les villes soumises, il lui dit : « Pourquoi cette force ? Elle est » insuffisante contre des ennemis. Un » seul vaisseau suffit pour des amis et des » alliés. » Il soutint aisément les fatigues de la guerre. Quand il paroissoit en manteau, les soldats prétendoient que c'étoit signe d'une saison rigoureuse. Son extérieur étoit sévère et repoussant ; ses ennemis en profitèrent pour lui reprocher son air soucieux. Charès l'en ayant un jour plaisanté et les Athéniens riant de la raillerie, Phocion lui répliqua : « Ma sévé- » rité ne vous a jamais rendu triste, mais » la joie de ces rieurs vous a coûté plus » d'une larme. » Dans les assemblées populaires son éloquence simple, concise, naturelle fit souvent plus d'effet que l'énergique dignité de Démosthène qui l'appeloit la cognée de ses discours. N'employant que le bon sens et le raisonnement, il dédaignoit tous les ornemens oratoires.

Affligé de la dépravation de ses compatriotes, il les traitoit avec la dernière sévérité. Il bravoit leur censure, et porta le mépris pour leurs applaudissemens au point qu'un jour que son avis étoit approuvé, il en fut surpris et demanda à l'un de ses amis s'il lui étoit échappé quelque chose d'impertinent. Sa passion pour les mesures pacifiques étoit fondée sur la conviction qu'il avoit que ses compatriotes étoient dégénérés de leurs ancêtres. Il prévit les desseins de Philippe ; mais il pensa que la république étoit trop corrompue pour lutter contre ce prince. Il étoit, suivant ce que dit Démosthène dans sa troisième philippique, du nombre de ceux qui abandonnèrent les intérêts de leur pâtrie, non par ignorance ou par corruption, mais d'après une triste persuasion de l'indispensable nécessité où l'on se trouvoit de céder à la fatalité des circonstances et de se soumettre à un sort qu'on ne pouvoit éviter. Il fut toujours opposé à Démosthène ; et l'expérience lui ayant appris à suspecter ceux qui menoient le peuple, il crut que l'empressement de cet orateur pour exciter les Athéniens aux armes, n'étoit qu'un artifice pour brouiller les affaires et gagner ainsi de l'ascendant dans les assemblées populaires. « Phocion, disoit » Démosthène, le peuple vous sacrifiera » dans quelqu'accès de folie. Oui répli- » qua-t-il, et vous deviendrez sa vic- » time quand il rentrera dans son bon » sens. » On parvint cependant à faire

agir quelquefois Phocion contre son avis; mais jamais on ne put le faire parler contre sa conscience. Il ne refusa jamais le commandement quelque fut l'opinion qu'il eût de l'expédition. On l'élut général quarante-cinq fois : et ce fut sans aucune sollicitation de sa part. Connoissant son mérite, les Athéniens lui pardonnoient au moment du danger la sévérité avec laquelle il avoit coutume de traiter leurs penchans et leurs opinions.

Ce fut lui qui commanda les troupes qu'on envoya au secours de Plutarque. Mais ce traître se montra bientôt ingrat et levant l'étendard contre les Athéniens, il voulut combattre l'armée qu'il avoit demandée. Phocion ne fut cependant point embarrassé de la conduite qu'il avoit à tenir avec un pareil traître. Il le poursuivit, lui gagna une bataille et le chassa de l'Erétrie.

Trompé dans ses desseins sur Eubée, Philippe tâcha d'inquiéter les Athéniens d'un autre côté. Sachant qu'ils tiroient de la Thrace la plus grande partie de leurs grains, il résolut de leur fermer les ports de ce pays, et particulièrement de s'emparer de Périnthe et de Byzance. Ne voulant point encore rompre avec eux entièrement, il prit soin de les amuser en attestant du respect qu'il avoit pour eux, et de la répugnance qu'il éprouvoit à leur faire le moindre tort. Il leur écrivit même une lettre dans laquelle il leur fit entendre que c'étoit eux et non lui qui

Av. J. C. 340.

violoient les traités de paix. « Dans le » temps où nous étions ennemis, leur » disoit-il, vous envoyâtes des vaisseaux » de guerre contre moi, pour saisir et » vendre toutes les marchandises qui ve- » noient dans mes états. Mais actuelle- » ment vous poussez la haine et l'in- » justice au point d'envoyer des ambas- » sadeurs au roi de Perse pour l'en- » gager à se déclarer contre moi. »

Cette lettre fournit aux orateurs qui étoient dans les intérêts de Philippe, les moyens de justifier sa conduite. Démosthène seul tint ferme, et continua de dévoiler ses artifices : afin de détruire les premières impressions que la lecture de la lettre avoit produites, il monta sur le champ à la tribune, d'où il harangua le peuple avec une éloquence foudroyante. Il leur dit que la lettre insultoit aux Athéniens : que c'étoit une véritable déclaration de guerre faite déjà depuis long-temps par les actions de Philippe : que la paix qu'il avoit conclue avec eux n'étoit que pour leur faire déposer les armes, afin de tomber sur eux au moment où ils n'auroient fait aucun préparatif. Leur reprochant ensuite, selon sa coutume, leur indolence et la lâcheté qu'ils avoient de se laisser abuser par des orateurs que Philippe payoit : « Soyez convaincus, ajouta- » t-il, de ces vérités, et persuadez-vous » bien que nous ne pouvons désormais » prétendre jouir de la paix, puisque » la lettre de Philippe est une décla- » ration de guerre, et sa conduite

Discours de Démosthène.

» une suite d'hostilités. Vous ne devez
» épargner ni le trésor public, ni les
» biens des particuliers si les circons-
» tances l'exigent. Hâtez-vous de vous
» ranger sous vos drapeaux et de
» nommer des généraux plus habiles
» que ceux que vous avez employés
» jusqu'ici; car personne de vous ne
» croit que ceux-là qui ont dérangés
» vos affaires auront le talent de les
» rétablir comme elles étoient lorsque
» vous jouissiez du bonheur. Pensez
» combien il est honteux pour vous de
» voir un Macédonien mépriser le dan-
» ger au point d'affronter les combats
» et d'être couvert de blessures uni-
» quement pour aggrandir son empire;
» tandis que les Athéniens qui de tout
» temps ont eu le droit de n'obéir à
» personne, mais de dicter des lois aux
» autres l'épée à la main, les Athéniens,
» dis-je, découragés, indolens, dégé-
» néreroient de la gloire de leurs an-
» cêtres et abandonneroient l'intérêt de
» leur patrie! »

Quoique Phocion fut rarement de l'avis de Démosthène, il confirma avec zèle ce qu'il venoit de dire. Il démontra l'incapacité des généraux : on changea ceux-ci et il fut nommé pour commander les troupes, et marcher contre Philippe qui assiégeoit Byzance. La conduite de Phocion dans cette occasion ne démentit point la réputation qu'il s'étoit acquise. Il fut secondé de ses officiers et des soldats qui avoient tous confiance en sa bravoure et son bon- *Phocion nommé général.*

heur. Il força Philippe à lever le siége, le chassa de l'Hellespont, prit quelques-uns de ses vaisseaux, reprit des forts dont il s'étoit emparé, et ayant fait plusieurs descentes dans ses états, il pilla le pays jusqu'à ce qu'une armée s'étant rassemblée pour lui résister, il jugea à propos de se retirer.

Ayant éprouvé un tel échec en Grèce, Philippe tourna ses armes contre les Scythes qu'il défit aisément ; mais au retour de cette expédition il ne put éviter un engagement avec les Triballes, dans lequel il fut blessé à la cuisse et eut un cheval tué sous lui. Alexandre qui l'accompagnoit secourut son père, le couvrit de son bouclier et tua ou mit en fuite ceux qui l'attaquoient.

Considérant le siége de Bysance comme une déclaration de guerre ouverte, les Athéniens par représailles, bloquèrent ses ports et arrêtèrent son commerce. Philippe voulut d'abord les appaiser et leur offrit des conditions de paix que Phocion leur conseilla d'accepter avec sa modération ordinaire; mais Démosthène leur persuada de les rejeter avec indignation. Philippe forma contr'eux de nouvelles alliances particulièrement avec les Thébains et les Thessaliens. Voyant qu'il étoit difficile de leur persuader d'agir directement contre Athènes et seulement à cause de lui, il eut soin de faire naître un prétexte plausible. Par ses intrigues et ses artifices, il séma la dissension entre les Locriens d'Amphisse et leur capitale. Ils étoient

Démosthène s'oppose à la paix, contre l'avis de Phocion.

accusés d'impiété pour avoir, comme les Thébains, labouré une pièce de terre voisine du temple d'Apollon. Cette étincelle qui auroit pu être facilement éteinte, causa bientôt un incendie par les soins d'Eschine, le plus célèbre orateur de ce temps, après Démosthène, et partisan zélé de Philippe, à qui il étoit vendu. D'après son avis, on envoya une déptutatiou solennelle au roi de Macédoine, pour l'inviter à secourir Apollon et les Amphyctions, et à punir l'outrage des Amphisséens sacriléges. Ce prince fut nommé, par les Grecs, membre des Amphyctions, général de toutes les troupes avec des pouvoirs illimités.

Philippe nommé général des troupes de la Grèce. Av. J. C. 338.

C'étoit ce que Philippe désiroit depuis long-temps : il se crut heureux d'avoir atteint ce but. La plupart des petits états de la Grèce approuvèrent la conduite des Amphyctions qu'ils louoient pour avoir donné le commandement des troupes à un homme aussi illustre, aussi recommandable par sa piété, et si capable de venger les Dieux. Athènes et Sparte considérèrent cette affaire sous un autre point de vue. Elles virent que le soin de venger Apollon couvroit les desseins ambitieux de Philippe et que sous le prétexte de secourir une partie de la Grèce contre l'autre, il préparoit des chaînes pour toutes les deux. L'événement ne tarda point à justifier leurs soupçons; Car à peine Philippe eut-il rassemblé ses troupes qu'au lieu de marcher, comme il l'avoit promis, contre les Locriens impies, il s'empara d'Élatée, capitale de la Pho-

cide, dont la situation tenoit les Thébains en respect et lui ouvroit le chemin de l'Attique. Ce coup inattendu fit tomber le masque et inspira de la défiance à tous les Grecs.

La nouvelle de cette action circula de bouche en bouche, et répandit chez les peuples voisins la crainte et la consternation. Ils virent alors clairement les projets de Philippe que ses refus et leur imprévoyance leur avoient cachés jusqu'alors. Mais il ne savoient quel parti prendre pour les faire avorter. Les Athéniens même qui avoient craint cet événement étoient autant alarmés que leurs voisins. Dans une assemblée générale convoquée afin de délibérer sur l'état critique des affaires, le héraut demanda, selon la coutume, à voix haute, quel étoit celui qui vouloit monter à la tribune : personne n'eut le courage de se lever ni d'ouvrir la bouche. A la fin Démosthène animé par la grandeur du danger pressant, et par cette noble indignation qu'il avoit toujours eue contre les desseins de Philippe se leve et prononce ce discours. « Athéniens ! Souffrez que j'expose ici les circonstances » dont Philippe a profité. Vous avez en » votre pouvoir tous ceux que son or ou » ses artifices ont séduit. Mais quel est » son projet? En rassemblant ses forces » sur les frontières de Thèbes, il espère » inspirer le courage et la sécurité à ses » partisans et la terreur à ses ennemis » qui, par crainte ou par force, adopteront les mesures auxquelles ils se sont » opposés jusqu'à présent. Si, dans cette

Discours de Démosthène.

» circonstance, nous entretenions encore
» le souvenir des procédés des Thébains
» contre nous, si nous leur laissions croire
» que nous sommes leurs ennemis, alors
» nous agirions conformément aux plus
» ardens désirs de Philippe : et je crains
» dans ce cas que le parti qui lui est op-
» posé n'épouse ses intérêts. La ville se
» soumettra à son empire, et Thèbes et
» la Macédoine réuniront leurs forces
» contre Athènes. Ecoutez attentive-
» ment mes propositions : qu'on les exa-
» mine avec impartialité, et je ne doute
» point que mes conseils ne vous dé-
» signent les mesures les plus utiles et les
» plus salutaires, et n'éloignent les dan-
» gers qui nous menacent. Qu'ai-je donc
» à vous recommander ? D'abord de
» dissiper cette terreur, qui s'est empa-
» rée de vos esprits ; et au lieu de craindre
» pour vous-mêmes, ne vous occupez
» que des Thébains. Qu'ils soient l'u-
» nique objet de votre inquiétude. Ils
» sont plus près que vous du danger.
» Que tous ceux en état de servir soit
» dans l'infanterie, soit dans la cavalerie
» marchent vers Eleusis, afin que la
» Grèce voye que vous aussi vous avez
» pris les armes : les amis que vous avez
» à Thèbes auront plus de hardiesse
» pour soutenir leurs droits, quand ils
» seront sûrs, que, si quelques-uns ont
» vendu leur pays aux Macédoniens,
» vous aussi vous êtes prêts à venir au
» secours des Grecs qui défendent cou-
» rageusement la liberté. Je vous recom-
» mande ensuite de nommer dix am-

» bassadeurs, qui avec les généraux » détermineront toutes les circontances » où il faudra marcher. Arrivés à Thèbes » quelle sera leur conduite dans cette » affaire importante ? Ce point mérite la » plus sérieuse attention. Ne demandez » rien aux Thébains ; ce seroit une lâ- » cheté dans cette circonstance. Offrez- » leur seulement vos secours en leur di- » sant que profondément affectés de leur » danger vous avez été assez heureux » pour le prévoir et vous mettre en » garde. S'ils approuvent vos sentimens, » s'ils acceptent vos offres, nous aurons » agi avec grandeur, et notre conduite » sera digne de nous. Mais quelque soit » le succès de notre démarche, quelque » soient leurs malheurs nous en serons » innocens, et les Thébains, s'ils nous re- » fusent, ne pourront accuser qu'eux » seuls, et vous n'aurez pas une seule » fois démenti l'honneur et la gloire » d'Athènes ».

Ce discours dicté par le patriotisme et prononcé avec ce feu et cette véhémence propre à Démosthène produisit l'effet qu'il en attendoit. Les Athéniens résolurent de suivre l'avis qu'on venoit de leur donner. Ils nommèrent Démosthène pour présider l'ambassade qu'ils alloient envoyer à Thèbes : et équipèrent une flotte de deux cents voiles pour croiser près des Thermopyles.

A son arrivée à Thèbes, Démosthène trouva un antagoniste dans un certain Pithon, homme habile, envoyé par Philippe pour contrarier l'orateur Athé-

nien ; mais il n'y réussit pas. L'éloquence mâle de Démosthène triomphoit de tout ; elle inspira aux Thébains une telle passion pour la liberté qu'ils résolurent d'unir leurs forces aux Athéniens, afin d'arrêter les progrès des Macédoniens.

Déconcerté par cette union entre deux états aussi puissans, Philippe envoya des ambassadeurs aux Athéniens pour les sommer de cesser leurs préparatifs de guerre ; mais les voyant déterminés à tenir les engagemens qu'ils avoient pris avec Thèbes, il voulut les intimider, ainsi que leurs alliés par de funestes présages et des prédictions qu'il eut soin de dicter à la prétressse d'Apollon. Démosthène leur persuada de mépriser ces oracles ridicules en leur disant que la prétresse *Philippisoit.* Voulant par-là leur faire entendre que c'étoit l'argent de Philippe qui l'inspiroit, lui délioit la langue et dictoit au Dieu ses réponses. Il harangua les Thébains et les Athéniens, et leur dit que l'Epaminondas des premiers et le Périclès des autres ne considérant les oracles que comme des épouvantails ridicules, ne consultoient que leur raison. L'armée Athénienne se mit aussitôt en route et marcha vers Eleusis. Surpris de la diligence de leurs alliés, les Thébains les joignirent et attendirent l'arrivée de l'ennemi.

Persuadé de ses propres talens et convaincu de la foiblesse des généraux qui commandoient les alliés, Philippe se détermina à en venir le plutôt possible à un engagement général. Dans ce dessein il

s'avança dans la plaine de Chéronnée que le combat qui y eut lieu a rendu célèbre. Son armée montoit environ à trente-deux mille hommes ; celle des alliés n'alloit pas au-delà de trente mille.

Au point du jour où se donna ce combat décisif, le cinique Diogène qui avoit également méprisé les deux partis visita les camps par curiosité et comme spectateur indifférent. Comme sa personne ni son caractère n'étoient connus des Macédoniens, ils l'arrêtèrent et le conduisirent à la tente de Philippe. Le roi lui demanda avec sévérité s'il venoit comme espion : « Oui, répondit » Diogène, je suis venu pour voir cette » folie et cette ambition qui vous font ris- » quer de perdre en moins d'une heure » votre vie et votre royaume ».

Bataille de Chéronée. Av. J. C. 338.

Il parut enfin ce jour qui devoit décider de la liberté et de l'empire de la Grèce. Avant le lever du soleil, les deux armées étoient rangées en bataille. Les Thébains ayant le bataillon sacré de front, occupoient l'aile droite des confédérés : les Athéniens commandés par Lysiclès et Charès formoient la gauche : les Corinthiens et les habitans du Péloponèse étoient placés au centre. A la gauche de l'armée ennemie on voyoit Alexandre à la tête d'une troupe d'élite de jeunes Macédoniens soutenus par la fameuse cavalerie Thessalienne. Au centre étoient les Grecs alliés de Philippe, qui ne comptoit guère sur leur courage. Le Roi commandoit en personne l'aile droite formée de cette phalange renommée et qu'il opposa

aux Athéniens pour soutenir l'impétuosité de leur choc.

L'attaque commença de part et d'autre avec ce courage et cette violence que l'ambition, la vengeance, l'amour de la gloire, et celui de la liberté pouvoient inspirer aux divers combattans. Alexandre à la tête de sa noblesse tomba le premier avec fureur sur le bataillon sacré qui soutint ce choc avec une bravoure digne de sa réputation. Les jeunes braves qui formoient cette troupe n'étant pas secourus à temps par leurs compatriotes, résistèrent seuls pendant quelque temps au torrent de l'ennemi : mais à la fin vaincus par le nombre, ils tombèrent sur le terrein sans reculer, sans tourner le dos, l'un à côté de l'autre, formant un boulevard pour arrêter les progrès de l'ennemi. Mais le jeune Alexandre et sa troupe pleins d'ardeur, animés par le succès continuèrent le carnage et sur des monceaux de morts tomboient avec fureur sur les meilleures troupes Thébaines qui leur résistèrent avec un courage calme et tranquille. Pendant quelques instans la victoire fut incertaine.

Sur la gauche, les Athéniens combattoient avec une valeur digne de ce caractère dont ils se vantoient, et de la cause qu'ils défendoient. Le succès fut douteux d'abord jusqu'à ce qu'une partie du centre et de la droite des Macédoniens cedât à l'impétuosité Athénienne, et s'enfuit précipitamment à l'exception de la phalange. Heureuse la Grèce, si dans ce

jour la conduite de ses généraux eut répondu à la valeur du Soldat. Mais ces braves champions de la liberté étoient conduits par des chefs que l'intrigue et la cabale rendoient méprisables. Vain de l'avantage qu'il venoit d'obtenir, Lysiclès s'écrie, « Poursuivons ces fuyards, fai-
» sons-les rentrer dans la Macédoine :
» la victoire est à nous. Ainsi au lieu de profiter de l'occasion pour prendre en flanc la phalange et rompre ce corps formidable, les Athéniens s'abandonnèrent aveuglément à la poursuite de l'ennemi qui fuyoit ; ce qui occasionna le tumulte et le désordre parmi eux.

Philippe vit, avec le mépris d'un général habile, cette faute dont il se réjouit, bien sûr d'une victoire prochaine. Il observa froidement à ceux qui l'environnoient, que les Athéniens ne savoient pas vaincre : faisant manœuvrer sa phalange, il s'empara d'une éminence voisine d'où ayant rallié quelques troupes, il tomba sur les Athéniens à qui leur succès inspiroit de la confiance et cachoit le danger. Ils ne purent résister au choc, et furent totalement vaincus. Plusieurs, renversés par l'ennemi, moururent de leurs blessures ; les autres échappèrent au carnage par une fuite prompte et honteuse, entraînant avec eux les troupes qui avoient été placées pour les secourir. Ce fut là que ce grand orateur, cet homme d'état qui avoit excité ses compatriotes à défendre leur liberté, ternit, par sa lâcheté dans le combat, la gloire qu'il avoit acquise à la tribune.

Il prit la fuite dès la première attaque, et jetant son bouclier sur lequel étoient gravés ces mots *à la bonne fortune*, il parut des premiers dans la déroute générale. La méchanceté de ses ennemis a raconté ou peut-être inventé une circonstance plus honteuse. On rapporte qu'embarrassé dans sa fuite par quelques ronces, il demanda grâce, s'imaginant que c'étoit l'ennemi.

Pendant que Philippe triomphoit ainsi de son côté, Alexandre continuoit de combattre à la gauche. A la fin il rompit la bande des Thébains, malgré leurs actes de bravoure. Ceux-ci plièrent enfin et furent poursuivis. On en fit un grand carnage. Le centre des alliés étoit abandonné à la fureur d'un ennemi victorieux; mais il y avoit déjà assez de sang répandu. Plus de mille Athéniens restèrent sur le champ de bataille et deux mille furent faits prisonniers. La perte des Thébains ne fut pas inférieure. Voulant terminer cette victoire importante par un acte de clémence apparente que lui dictoient sa politique et son ambition, Philippe ordonna d'épargner tous les Grecs, cachant ainsi soigneusement ses projets contre leur liberté, et espérant marcher un jour à leur tête pour conquérir la monarchie des Perses.

Les historiens ne s'accordent point sur la conduite de Philippe après la victoire. Les uns prétendent qu'il témoigna sa joie d'une manière si extravagante, que Démade, prisonnier Athénien, ne put s'empêcher de lui dire que la for-

tune lui avoit accordé les mêmes faveurs qu'à Agamemnon, mais qu'il en jouissoit comme Thersite. Justin nous représente ce Prince sous un jour plus avantageux. Il rapporte qu'il eût beaucoup de peine à dissimuler sa joie, mais qu'il y parvint et qu'il affecta une extrême modestie et beaucoup d'humanité pour les prisonniers : qu'on ne le vit pas sourire ; qu'il refusa les sacrifices, les couronnes, les parfums ; qu'il défendit toute réjouissance, et que rien ne lui échappa qui pût faire soupçonner qu'il étoit vain de la victoire. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il conclut la paix avec les Athéniens ; et quoiqu'il traitât plus sévèrement les Thébains, ses alliés infidèles, cependant après avoir exigé d'eux une rançon pour leurs prisonniers et une somme d'argent considérable pour leur permettre d'enterrer leurs morts, il leur accorda néanmoins la paix, après avoir placé une garnison dans leur citadelle.

On rapporte qu'Isocrate, rhéteur célèbre, fut si vivement affecté de la perte de la bataille de Chéronée, qu'il ne put survivre aux malheurs que cet événement occasionnoit à sa patrie, et qu'il hâta sa fin en se privant de toute nourriture. Il étoit alors âgé de quatre-vingt-dix-huit ans.

Lysiclès, le général qui commandoit les Athéniens, et dont la mauvaise conduite fut cause de la défaite des Grecs, sommé de comparoître devant l'assemblée du peuple, fut condamné à mort à la demande de Lycurgue, qui avoit une

grande influence dans la ville. C'étoit un juge sévère et un accusateur austère. « Vous étiez, dit-il à Lysiclès, vous étiez « général de l'armée : mille citoyens sont « morts : deux mille ont été fait prison- « niers. Un trophée vient d'être érigé : « monument de honte pour Athènes, et « toute la Grèce est esclave. C'est vous « qui commandiez, quand tous ces évé- « nemens sont arrivés, et vous osez « vivre, et vous osez soutenir l'éclat du « soleil, et vous ne rougissez pas de pa- « roître en public ! Vous êtes, Lysiclès, « un monument vivant d'opprobre et de « déshonneur pour votre patrie. » Ce Lycurgue qui ne pouvoit supporter l'affront fait à la république, étoit un des premiers orateurs de son siècle, et plus remarquable encore par l'austérité de ses mœurs, que par la force de son éloquence. Après avoir eu en maniement, pendant douze années le trésor public, il fit publiquement afficher la note exacte de tout ce qu'il avoit fait pendant sa gestion, afin que chaque citoyen pût examiner ses comptes et les censurer ou les approuver. Il poussa même le scrupule au point de se faire transporter, dans sa dernière maladie, au sénat, pour y rendre compte de ses actions. Après avoir répondu à ceux qui l'accusoient, il revint mourir chez lui. Malgré la gravité de son caractère, il encourageoit les acteurs; et pour montrer son respect pour les écrivains dramatiques, il éleva des statues à Eschyle, à Sophocle, à Euripide.

Portrait de Lycurgue.

Il paroît que Charès, aussi coupable que Lysiclès échappa au sort de celui-ci par la nullité de son caractère. On le méprisoit tellement, que selon Timothée, il étoit plus propre à porter le bagage d'un général, qu'à être général lui-même.

Quelques personnes s'imaginèrent que Démosthène, à cause de ses discours, devoit être considéré comme la cause réelle de l'échec terrible qu'Athènes éprouva; et que sur lui devoit peser le ressentiment des Grecs; mais elles se trompèrent. Les Athéniens étoient tellement convaincus de son intégrité et de son patriotisme, qu'au moment même où ils ressentoient le plus vivement leurs blessures, ils se conduisirent d'après ses conseils. Il paroît avoir mérité cette confiance. Désigné pour approvisionner la ville, et réparer ses murs, il remplit cette dernière commission avec tant de générosité, qu'il le fit à ses propres dépens, parce qu'il n'y avoit pas assez de fonds dans le trésor public.

Ce fut dans la vue du bien public, que son ami Ctésiphon, proposa dans une assemblée du peuple, de décerner à Démosthène une couronne d'or : ce qui donna lieu à la lutte entre cet orateur et Eschine, une des plus célèbres qu'offre l'histoire. Eschine, antagoniste déclaré de Démosthène son rival, non seulement dans le barreau, mais dans les affaires de l'état, accusa Ctésiphon, pour la proposition qu'il avoit faite en faveur de son ami, qui le défen-

dit avec d'autant plus de chaleur, que son honneur y étoit intéressé.

Harangue d'Eschine et de Démosthène pour la couronne.

Aucune cause n'avoit jusqu'alors autant excité la curiosité; aucune n'avoit été plaidée avec plus de talent. Le peuple accouroit de toutes parts : on ne pouvoit voir un débat plus noble et plus intéressant entre deux orateurs, doués tous deux, des dons de la nature et de l'art, animés l'un contre l'autre, par une haine mutuelle et implacable. La circonstance paroissoit être favorable à Eschine, car le parti Macédonien dont il avoit toujours été, dominoit dans Athènes, depuis la ruine de Thèbes. Cependant il perdit son procès et fut condamné à l'exil, pour son accusation téméraire. Il partit et s'établit à Rhodes, où il ouvrit une école publique d'éloquence, qui, pendant plusieurs années, eut beaucoup de célébrité. Il commença ses leçons par la lecture des deux discours qui avoient causé son bannissement. On fit de grands éloges de celui d'Eschine; mais quand il lut le discours de Démosthène, les applaudissemens redoublèrent. Alors il prononça ces paroles si dignes de louange dans la bouche d'un rival : « Hélas ! quels éloges n'eussiez-vous pas « donné à Démosthène si vous l'aviez « entendu lui-même ! »

Démosthène fit un bon usage de sa victoire. A l'instant où Eschine s'embarquoit pour Rhodes, son rival courut après lui, et le força d'accepter une bourse d'argent. Eschine s'écria à cette occasion : « Comment ne regretterai-je

« pas un pays où je laisse un ennemi si « généreux, qu'il ne m'est pas permis « d'espérer de trouver dans les autres « parties du monde, un pareil ami! »

Le triomphe de Philippe plut à son ambition sans la contenter. Il ne considéroit la souveraineté de la Grèce, que comme un objet secondaire qui lui préparoit les moyens de conquérir la Perse: projet qu'il méditoit depuis long-temps, et qu'il espéroit d'accomplir un jour; mais il vit qu'il ne pouvoit le faire sans le secours des Grecs: il se flattoit d'autant plus d'avoir leur consentement, qu'il savoit qu'ils brûloient du désir de se venger de cet empire, et de travailler à sa ruine. Philippe leur ayant montré cette occasion glorieuse, ils le nommèrent général de toutes leurs troupes. Il se prépara donc à envahir la Perse.

Philippe nommé général de toutes les troupes.

Mais pendant que Philippe réussissoit ainsi dans ses entreprises, des dissentions intestines détruisirent sa tranquillité et hâtèrent sa fin. Il avoit épousé Olympias, fille du roi d'Epire. Le bonheur fut d'abord le résultat de ce mariage; mais, comme Olympias étoit haineuse et vindicative, la froideur remplaça l'amour, et fut bientôt suivie d'une aversion mutuelle. Ce changement dut peut-être sa cause à la passion que Philippe éprouva pour Cléopâtre, nièce d'Attale, un de ses principaux officiers. Quoiqu'il en soit, son amour pour Cléopâtre et sa haine pour Olympias, crurent à un tel point, qu'il résolut de répudier la seconde et d'épouser

Ses malheurs domestiques. Av. J.C. 337.

d'épouser la première. Vainement Alexandre lui représenta qu'un second mariage l'exposeroit au danger d'avoir des compétiteurs pour le trône, et rendroit la succession précaire. « Mon fils, « répondit le roi, s'il en arrive ainsi, « vous aurez une occasion glorieuse de « tâcher de les vaincre en mérite : ainsi, « ces rivalités vous rendroient plus digne « du trône. »

Il épouse Cléopâtre.

Son mariage avec Cléopâtre fut célébré avec pompe et magnificence. Quoique mécontent, le jeune prince fut obligé d'assister à ces fêtes, et de dévorer l'indignation que lui causoit un événement qui déshonoroit sa mère. Son caractère fougueux s'emportoit à la moindre apparence d'insulte. Attale, oncle de la nouvelle reine, s'oublia au point d'inviter hautement dans un repas public, les jeunes nobles Macédoniens, à faire des libations aux dieux, afin qu'ils accordâssent au roi, des héritiers légitimes du trône. « Malheureux, s'écria Alexandre, l'œil étincelant de « fureur, me prends-tu pour un bâtard? A l'instant il jete son vase à la tête d'Attale, qui répondit à cet outrage avec emportement. Aux troubles et aux cris qu'occasionna cette violence, le roi se lève et dans un transport de fureur, s'élance vers son fils l'épée à la main. La quantité de vin qu'il avoit bue, sa précipitation l'empêchèrent d'exécuter son dessein. Il chancele et tombe par terre. Alexandre s'écria avec une insolence que rien ne peut excuser, « Voilà, Macé-

« doniens, le roi qui se prépare à vous
« mener en Asie. Voyez-le : il tombe en
« passant d'une table à l'autre !

Philippe cependant ne perdit point de vue la conquête de l'Asie. Plein de ce grand projet, il consulta les dieux, pour savoir quel seroit le succès de cette entreprise : la prêtresse répondit : « la victime est couronnée; sa fin approche; elle « sera bientôt sacrifiée. » Philippe interpréta cet oracle en sa faveur, malgré son ambiguité, et quoiqu'il eût pu être appliqué à un autre événement. On vit bientôt après, qu'il le concernoit plus que le roi de Perse; car pendant qu'il célébroit les noces de sa fille Cléopâtre avec Alexandre, roi d'Epire, et frère d'Olympias, il fut, au milieu de la fête et de ses gardes, poignardé par un noble Macédonien, nommé Pausanias, qu'Attale avoit cruellement outragé, et qui, n'obtenant point justice de Philippe, pour l'affront qu'il avoit reçu, se vengea sur le prince lui-même.

Mort de Philippe. Av. J. C. 336.

On suppose qu'Olympias excita Pausanias à commettre ce crime. Ce qu'il y a de certain, c'est que lorsque le corps de ce dernier fut suspendu à un gibet, on le trouva le lendemain ayant sur la tête une couronne d'or : marque de respect qu'aucune autre qu'Olympias n'auroit eu la hardiesse de donner. Quelques jours après, elle saisit l'occasion de montrer le triomphe et la joie que lui causoit la chute de Philippe, en rendant à son assassin, les mêmes honneurs funéraires accordés au Prince. Un même bûcher fut dressé pour les

deux : leurs cendres furent déposées dans une même tombe. On dit qu'elle obtint des Macédoniens qu'on rendroit tous les ans des honneurs à la mémoire de Pausanias, comme si elle craignoit qu'on ignorât la part qu'elle avoit à la mort de Philippe. Elle consacra à Apollon le poignard, instrument fatal de cet attentat, sur lequel étoit gravé le nom de Myrtalis, qu'elle portoit dans le temps où commencèrent ses amours avec le père d'Alexandre.

Ainsi mourut ce prince qui, possédant des talens également utiles dans la paix et dans la guerre, aima mieux parvenir à ses fins par ruse ou par adresse que par force. La nouvelle de sa mort causa dans la Grèce et particulièrement à Athènes, une surprise mêlée de joie. Les Athéniens se couronnèrent de guirlandes et décernèrent une couronne à Pausanias. Ils sacrifièrent aux Dieux, et chantèrent des hymnes de triomphe, comme si Philippe eût été vaincu et tué par eux dans un combat. Mais cet excès de joie étoit d'autant moins décent, qu'il ne s'accordoit point avec la conduite qu'ils venoient de tenir envers ce prince. Car lorsqu'il fut choisi général de toute la Grèce, et plus encore quand il célébroit son second mariage, ce peuple s'étoit distingué par ses complimens et ses flatteries. Il avoit poussé l'adulation au point de mettre Philippe au rang des Dieux.

CHAPITRE XIII.

Depuis la naissance d'Alexandre jusqu'à son départ pour l'Asie.

Av. J.C. 336. ALEXANDRE, fils de Philippe, monta sur le trône à la mort de son père, et prit possession d'un royaume que le règne précédent avoit rendu florissant.

Il vint au monde le jour de l'incendie du temple de Diane à Éphèse; ce qui fit dire à l'historien Hégésias, qu'il n'étoit pas étonnant que le temple brûlât, puisque Diane assistoit ce jour-là aux couches d'Olympias et à la naissance d'Alexandre.

Les passions dominantes d'Alexandre, même dans l'enfance, étoient l'ambition et l'amour de la gloire, mais non pas de toute espèce de gloire. Philippe, comme un sophiste, prétendoit à l'éloquence et à la beauté du style : il eut la vanité de faire graver sur les pièces de monnoie, les victoires qu'il avoit remportées à la course des chars, dans les jeux olympiques. Mais ce n'étoit point après de pareils honneurs que son fils aspiroit. Quand un de ses amis lui demanda s'il vouloit concourir à ces jeux; « volontiers, répondit-il, pourvu que « j'aye des rois pour rivaux. »

Au bruit d'une bataille gagnée par Philippe ou de la prise d'une ville, au lieu de partager la joie générale, Ale-

xandre se plaignoit aux compagnons de sa jeunesse, et leur disoit : « Mes amis, « mon père prendra tout et ne me lais« sera rien à faire. »

Traits remarquables de la jeunesse d'Alexandre.

Des ambassadeurs du roi de Perse étant arrivés un jour à la cour de Macédoine pendant l'absence de Philippe, Alexandre les reçut et leur plut par sa politesse, autant qu'il les remplit d'étonnement par son bon sens et la sagacité de ses observations. Au lieu de leur faire des questions oiseuses et naturelles à des jeunes gens de cet âge, concernant les jardins suspendus dans l'air, la richesse et la magnificence des palais de la cour de Perse qui excitoient l'admiration du monde, l'arbre fameux à feuilles d'or, et toutes les pierres précieuses qui décoroient le trône ou le roi s'asseyoit, au lieu, dis-je, de faire ces questions frivoles, Alexandre demanda quelle étoit la route de l'Asie majeure, les distances entre les villes principales, en quoi consistoient réellement les forces du roi de Perse, quelle place il occupoit dans une bataille, quelle étoit sa conduite avec ses ennemis, et comment il gouvernoit ses sujets. Surpris de voir dans Alexandre une sagacité tant au-dessus de son âge, les ambassadeurs ne purent s'empêcher de s'écrier : « Ce « jeune Prince est grand; le nôtre est « riche. Celui-là est nul, qui n'a d'autre « mérite que ses richesses. »

Un jugement aussi mûr étoit le fruit de la bonne éducation qu'il avoit reçue autant que de son heureux naturel. Plu-

sieurs maîtres, comme nous l'avons dit, étoient occupés à lui montrer la musique et à lui donner d'autres talens superficiels. Mais celui à qui il dût des connoissances réellement utiles ce fut Aristote, le philosophe de ce siècle le plus savant et le plus célèbre, que Philippe chargea principalement de l'éducation de son fils. Une des raisons qui avoit engagé ce prince à donner à Alexandre un tel maître, étoit comme il l'a dit lui-même, afin que son fils évitât de commettre des fautes que lui-même avoit commises.

Aristote.

Connoissant le mérite d'Aristote, Philippe le récompensa avec la magnificence d'un prince. Non seulement il lui donna une somme d'argent considérable, mais il montra publiquement d'une manière flatteuse son respect pour ce philosophe. Ayant assiégé, pris d'assaut et livré au pillage Stagyre, ville dans laquelle Aristote étoit né, il la rebâtit ensuite et y fit revenir les habitans qui avoient pris la fuite ou étoient en esclavage; leur donnant de plus une belle promenade dans le voisinage pour leurs jeux et leurs exercices. Plutarque nous raconte que, même de son temps, le peuple de Stagyre montroit le siége où s'asseyoit Aristote et les bois dans lesquels il avoit coutume de se promener.

Alexandre ne montra pas moins d'estime pour son maître qu'il aimoit autant que s'il eût été son père, déclarant que s'il avoit reçu de l'un la vie, l'autre lui avoit appris à en faire un bon emploi. Les progrès de l'élève répondirent aux soins du

maître ; il devint passionné pour la philophosie : son étude favorite étoit la morale, qui doit être la science des rois, puisqu'elle leur apprend leurs devoirs et à connoître les hommes. Il s'y appliqua avec une infatigable attention, la considérant comme la base de la prudence et de la sagesse.

Non content de donner à son élève des leçons d'éloquence, Aristote voulut encore lui apprendre à penser et à faire usage de sa raison. Ce fut dans cette intention qu'il écrivit son traité renommé de la *Rhétorique*, au commencement duquel il prouve les avantages de l'éloquence pour un prince à qui elle donne de l'ascendant sur les esprits qu'il doit gouverner autant par la sagesse que par l'autorité. Quelques lettres d'Alexandre qui nous sont parvenues, nous montrent qu'il possédoit parfaitement ce genre laconique, fort de pensées, dégagé de toute expression superflue, et dans lequel chaque mot a un sens clair, précis, et qui devroit être l'éloquence des rois.

On connoît son estime ou plutôt son respect pour Homère. Quand on trouva dans le camp des Perses, une boîte d'or, enrichie de pierres précieuses, on demanda à Alexandre à quel usage il la destinoit : il répondit qu'il y falloit mettre les poëmes d'Homère qu'il regardoit comme la production la plus accomplie de l'esprit humain. Il admiroit particulièrent l'Iliade qu'il considéroit comme un trésor qui renfermoit toutes les connoissances militaires. Il en avoit toujours avec

lui une copie qui avoit été revue par Aristote et qu'on appela depuis l'*édition de la Cassette.* Il la mettoit toujours sous son chevet avec son épée.

Passionné jusqu'à l'excès pour tous les genres de gloire, il sut mauvais gré à Aristote d'avoir publié pendant son absence quelques écrits de métaphysique qu'il auroit voulu posséder exclusivement: et même pendant qu'il étoit occupé à poursuivre Darius, il écrivit à ce philosophe une lettre que nous avons encore, et dans laquelle il lui témoigne son mécontentement. Il lui dit qu'il aimeroit mieux dominer par la connoissance des sciences sublimes que par la grandeur de sa puissance ou l'étendue de ses domaines.

Il aimoit aussi les arts, surtout ceux qui conviennent à un prince et dont il connoissoit toute l'utilité. La musique, la peinture, la sculpture, l'architecture devinrent florissantes sous son règne, et trouvèrent dans Alexandre un protecteur généreux qui savoit distinguer et récompenser le mérite. Mais il méprisoit tout ce qui n'avoit aucun but utile. Un jour quelques Macédoniens admirant l'adresse avec laquelle un homme jetoit des pois par l'ouverture d'une aiguille, Alexandre dit qu'il lui feroit un présent convenable à son talent. Il lui donna en effet un boisseau de petits pois.

La première preuve de hardiesse que donna Alexandre fut l'essai qu'il fit du fameux cheval, appelé Bucéphale, amené à la cour de Philippe par un Thessalien,

nommé Chilonicus, qui refusa de le vendre pour moins de 13 talens. Accomgné de ses courtisans, le roi vint dans une plaine pour essayer ce coursier. Mais on le trouva si fougeux et si sauvage que personne ne voulut monter dessus. Fâché de voir que cet animal étoit indomptable, Philippe ordonnoit de le remener, lorsqu'Alexandre qui étoit présent s'écria : « Quoi ! faute d'adresse ou de cou» rage nous allons perdre un cheval aussi » beau ». Philippe considéra d'abord ces mots comme l'effet d'une folle imprudence commune aux jeunes gens. Mais son fils insistant et exprimant ses regrets de voir qu'un animal aussi beau seroit inutile, Philippe lui permit d'en faire l'essai. Transporté de joie, il approche de Bucéphale, se saisit de la bride, tourne le cheval vers le soleil, ayant remarqué qu'il avoit peur de son ombre. Alexandre commença par le caresser, et lui parler avec douceur; enfin, voyant sa fierté diminuer graduellement, il laisse tomber son manteau avec précaution, et sautant sur le dos de Bucéphale, il tient légèrement la bride sans le frapper ni l'exciter : quand il vit que sa fougue étoit rallentie, qu'il n'étoit plus aussi violent, et qu'il ne vouloit que s'élancer, il lâcha la bride, il l'anima du geste et de la voix, et le mit au galop. Philippe et ses courtisans étoient tremblans et n'osoient ouvrir la bouche ; mais quand Alexandre après avoir parcouru un certain espace revint triomphant et fier d'avoir maîtrisé un animal indomptable,

les courtisans applaudirent à grands cris. Philippe attendri embrasse son fils comme il descendoit de cheval, et lui dit : « Cherche un royaume digne de toi, » la Macédoine est au-dessous de ton » mérite ».

Situation de la Grèce à l'époque de l'avénement d'Alexandre au trône de Macédoine.

En montant sur le trône Alexandre se vit de tous les côtés environné de dangers. Outre les peuples barbares vaincus par Philippe et impatiens de secouer le joug qu'il leur avoit imposé, les Grecs étoient résolus de profiter de l'occasion pour recouvrer la liberté dont Philippe les avoit dépouillés. Le péril étoit si pressant que les Macédoniens les plus prudens conseillèrent à leur monarque d'user d'adresse et de politique plutôt que d'employer la force de ses armes. Mais ces conseils pusillanimes étoient loin de plaire à un caractère aussi hardi et aussi entreprenant que celui d'Alexandre. Il vit clairement que si ses ennemis remarquoient dans lui la moindre crainte, ils tomberoient tous à-la-fois sur ses états, et lui enlevant les conquêtes de son père le réduiroient à la Macédoine.

Il marcha d'abord contre les barbares; et traversant le Danube pendant la nuit, il défit les Triballiens dans un combat; et frappa tellement de terreur les nations voisines qu'il les força de rester tranquilles. Revenu bientôt, il tourna ses armes contres les Grecs et particulièrement contre les Thébains qui, sur un faux bruit de sa mort, avoient égorgé les Macédoniens en garnison dans leur citadelle. Desmothène les avoit excités à

cette action, après avoir inventé et répandu la nouvelle de la mort d'Alexandre. En agissant ainsi il manqua de prudence; car dès que la vérité seroit connue, non seulement il ne parvenoit pas à son but, mais il couroit le risque de n'être plus cru désormais. Alexandre prouva qu'il n'étoit ni mort ni malade. Son arrivée en Grèce fut si soudaine que les Thébains pouvoient à peine en croire leurs yeux. Etant près de leurs murs il voulut leur donner le temps de se repentir et demanda seulement qu'on lui livrât Phœnix et Prothule les deux chefs de la révolte; il publia à son de trompe un pardon général pour ceux qui se rendroient. Mais les Thébains eurent l'insolence de demander qu'on leur livrât Antipater et Philotas, et d'inviter publiquement tous ceux qui vouloient la liberté de la Grèce à se joindre à eux.

Voyant que la douceur étoit inutile, Alexandre se vit obligé d'employer des moyens plus puissans, et de décider la querelle par la voie des armes. Il se livra une grande bataille, dans laquelle les Thébains se conduisirent avec un courage et une intrépidité au-dessus de leurs forces, car ils étoient inférieurs en nombre; mais après un combat opiniâtre, la garnison Macédonienne descendant de la citadelle, prit par derrière les Thébains, qui investis de tous côtés, furent taillés en pièces. La ville fut prise et livrée au pillage.

Les maux qu'éprouvèrent les Thébains sont au-delà de toute expression. Quel-

Sac de Thèbes. Av. J. C. 335.

ques Thraces ayant forcé la maison d'une femme riche, nommée Timoclée, emportèrent ses trésors : après l'avoir violée, leur chef lui demanda si elle n'avoit point caché de l'or ou de l'argent. Animée par le désir de se venger, Timoclée lui dit qu'elle en avoit dans un puits situé dans son jardin. Le Thrace se penchant pour y regarder, Timoclée l'y précipite, et fait tomber sur lui une pierre posée sur le bord du puits. Saisie et chargée de chaînes par les soldats, elle fut conduite à Alexandre. Le prince jugea par ses manières et son extérieur, qu'elle étoit d'une famille distinguée ; car elle suivoit cette cohorte insolente, sans donner le moindre signe de crainte. Alexandre lui ayant demandé qui elle étoit, elle répondit : « Je suis la sœur de Théagènes, « qui en combattant contre Philippe, « pour la liberté de la Grèce, fut tué, à « la bataille de Chéronée, à laquelle il « commandoit » Admirant son courage et la vengeance qu'elle avoit tirée du barbare qui l'avoit outragée, Alexandre la laissa libre de se retirer avec ses enfans, où bon lui sembleroit.

Ce prince délibéra quelque temps sur la conduite qu'il tiendroit avec les Thébains. Le ressentiment qu'il éprouvoit, lui dictoit des mesures violentes, auxquelles il étoit excité par les Phocéens et les peuples de Platée, de Thespie et d'Orchomène, ennemis déclarés de Thèbes. Suivant les mouvemens de sa fureur, et les avis cruels qu'on lui donnoit, il adopta malheureusement le parti le plus sé-

vère, et la ville fut rasée jusqu'aux fondemens ; mais tous les habitans ne furent point indistinctement en but à sa vengeance. Il rendit la liberté aux prêtres, à ceux qui avoient donné l'hospitalité aux Macédoniens, aux descendans de Pindare, poëte illustre, dont la Grèce s'honoroit, enfin à tous ceux qui n'avoient point part à la révolte. Mais il vendit tous les autres, au nombre de trente mille. Six mille avoient été tués dans le combat. Les Athéniens furent si profondément affectés de la catastrophe arrivée à Thèbes, qu'ils interrompirent les grands mystères qu'ils célébroient quand ils reçurent la nouvelle de cet événement. Ils reçurent avec humanité tous ceux qui, échappés au combat, cherchèrent, après le sac de Thèbes, un asile à Athènes.

Non seulement les Athéniens avoient excité les Thébains à se défier d'Alexandre ; mais ils venoient de former une ligue avec les Lacédémoniens, pour arrêter le progrès de ses armes : son arrivée soudaine en Grèce, l'exemple terrible qu'il venoit de donner, diminuèrent leurs prétentions, abattirent leur courage ; et au lieu de résister à ce prince, ils jugèrent plus convenable d'implorer sa clémence. Ils lui envoyèrent donc des ambassadeurs, au nombre desquels étoit Démosthène ; mais à peine celui-ci fut-il arrivé au mont Cithéron, que craignant la colère d'Alexandre, il laissa les ambassadeurs et retourna à Athènes.

Alexandre savoit bien que c'étoient principalement les orateurs qui entrete-

noient l'amour de la liberté et l'esprit d'indépendance parmi les Athéniens, et que conséquemment ils formoient le plus grand obstacle à ses desseins. Il demanda qu'on lui livrât dix de ces orateurs. Ce fut à cette occasion que Démosthène prononça cette fable ingénieuse des loups et des chiens, dans laquelle il suppose que les loups dirent aux bergers, que s'ils vouloient la paix, il falloit leur livrer les chiens qui veilloient à leur garde. L'allusion étoit facile et naturelle : principalement pour les orateurs, comparés avec justesse aux chiens, dont le devoir est de veiller, d'avertir du danger, et de combattre pour sauver le troupeau.

Dans cette cruelle alternative, les Athéniens ne vouloient point livrer à une mort certaine leurs orateurs, quoique ce fut le seul moyen de sauver leur ville, Démade, qu'Alexandre avoit honoré de son amitié, offrit d'aller lui seul plaider pour ses compatriotes. Il réussit dans son entreprise. Soit qu'Alexandre fut rassasié de vengeance, soit qu'il voulut par un acte de clémence, effacer le souvenir des cruautés qu'il venoit de commettre, soit enfin qu'il desirât de se concilier les Grecs, pour son expédition d'Asie ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il relâcha de ses prétentions, et se contenta de l'exil de Caridême né à Orœa.

Quant aux Athéniens, il oublia les injures personnelles qu'il prétendoit en avoir reçues, il flatta leur orgueil, en leur conseillant d'être attentifs aux affaires

publiques, parce que, disoit-il, dans le cas où il viendroit à mourir, ils dicteroient des lois à toute la Grèce; quelques historiens rapportent que, plusieurs années après cette expédition, il éprouva des remords, pour la punition cruelle qu'il avoit infligée aux Thébains; ce fut ce qui l'engagea, dans la suite, à traiter avec plus de douceur les autres nations.

Ne craignant plus désormais aucun obstacle de la Grèce, il convoqua à Corinthe une assemblée des républiques et des villes libres de ce pays, afin d'obtenir contre les Perses, le commandement qu'on avoit accordé précédemment à Philippe. On ne délibéra jamais sur un sujet plus important. C'étoit une partie du monde qui décidoit du sort de l'autre. Il s'agissoit des moyens d'accomplir une vengeance, suspendue pendant plus d'un siècle. Cette assemblée donna lieu à des événemens, dont le récit étonnant paroît presqu'incroyable, et à des révolutions qui changèrent l'état des affaires dans le monde politique.

L'exécution d'un pareil projet demandoit un prince aussi hardi, aussi entreprenant que l'étoit Alexandre, et un peuple actif et courageux, passionné pour la gloire, et de plus, animé par un ressentiment violent contre celui qu'on alloit attaquer. En un mot, il falloit des Grecs pour seconder Alexandre. Depuis long-temps, ce peuple désiroit une occasion de se venger des outrages qu'il avoit reçus des Perses. Ils acceptèrent donc avec empressement l'offre que leur

Alexandre est nommé généralissime des troupes Grecques.

faisoit Alexandre de les mener combattre leurs plus irréconciliables ennemis, dont ils avoient juré la perte. Les Lacédémoniens furent les seuls qui objectèrent contre les propositions qui étoient faites. Ils dirent qu'ils avoient été jusqu'alors accoutumés à montrer le chemin de la gloire, et non point à l'apprendre des autres ; mais ils furent obligés de se soumettre à la majorité de l'assemblée, et Alexandre fut nommé généralissime des troupes contre la Perse.

Il ne fut pas plutôt élevé à ce haut rang, qu'il reçut les complimens de tous les philosophes de ce siècle, des gouverneurs des différentes villes de la Grèce et de quelques autres grands hommes. Il attendoit ceux de Diogène, qui étoit alors à Corinthe. Mais comme ce philosophe ne jugea point à propos de se présenter, le Prince fut le visiter avec toute sa cour. Il le trouva couché sur la terre et se chauffant aux rayons du soleil. Surpris de voir un homme aussi célèbre, dans un si grand dénuement, il lui demanda s'il avoit besoin de quelque chose ? « Que vous vous rangiez de mon so-« leil, » répondit Diogène. Cette réponse excita le mépris des courtisans ; mais le roi fut si frappé de la grandeur d'âme de ce philosophe, qu'il s'écria : « Je vou-« drois être Diogène, si je n'étois « Alexandre. »

Avant de partir pour l'Asie, il résolut de consulter l'oracle d'Apollon. Il partit en conséquence pour Delphes, où il arriva l'un de ces jours que l'on regardoit

comme malheureux : c'est-à-dire, dans le temps où il n'étoit pas permis d'interroger le dieu. La prêtresse refusa d'aller au temple ; mais Alexandre qui ne pouvoit supporter la moindre contradiction, la saisit avec violence par le bras, et comme il la conduisoit au temple, elle s'écria : « *mon fils, tu es invincible!* Alexandre prenant ces mots pour une réponse de l'oracle, déclara qu'il étoit inutile de consulter le dieu. En conséquence, il retourna en Macédoine, afin de faire les préparatifs de sa grande expédition.

Quelques-uns de ses amis lui conseillèrent de se marier avant son départ afin d'assurer la succession au trône ; mais le roi, d'un caractère impétueux, blâma ce conseil, et dit, qu'étant nommé général par tous les Grecs, et son père lui ayant laissé une armée aussi brave, il seroit honteux pour lui de perdre du temps à célébrer un mariage, et à en attendre les fruits. En conséquence, il résolut de partir sans délai.

Avant de se mettre en route, il voulut mettre de l'ordre dans les affaires de la Macédoine. Il nomma Antipater, vice-roi de ce royaume, avec une armée de douze mille fantassins, et environ autant de cavaliers. Il s'occupa de ses amis : et donna à l'un des terres, à l'autre des villages, à un troisième les revenus d'une ville, à un quatrième les droits d'un port. Comme tous les revenus de la couronne étoient, ou employés ou épuisés par ses dons, Perdiccas lui demanda ce

qu'il gardoit pour lui? « — L'*espérance*, « répondit Alexandre. En ce cas, l'es- « pérance doit aussi nous suffire, répliqua Perdiccas, et il refusa généreusement d'accepter les dons que lui avoit fait Alexandre.

CHAPITRE XIV.

Depuis l'arrivée d'Alexandre en Asie jusqu'à sa mort.

APRÈS avoir pris les précautions nécessaires pour assurer la tranquillité de la la Macédoine pendant son absence, Alexandre se mit en route pour l'Asie au commencement du printemps. Il avoit un peu plus de trente mille fantassins et quatre ou cinq mille chevaux. Mais tous ses soldats étoient braves, bien disciplinés et endurcis à la fatigue. Ils avoient fait plusieurs campagnes sous Philippe; et chacun en cas de nécessité étoit en état de commander. Plusieurs de ses officiers avoient près de soixante ans; la plupart en avoient cinquante. Quand ils étoient rassemblés ou rangés en bataille on les auroit pris pour des sénateurs vénérables. Parménion commandoit l'infanterie; Philotas son fils avoit huit cents cavaliers sous ses ordres; et Callas fils d'Harpale commandoit huit cents Thessaliens. Les autres détachemens de cavalerie étoient sous les ordres d'autant de chefs. Les Thraces et les Péoniens qui étoient toujours en avant se trouvoient commandés par Cassandre. Telle étoit l'armée qui devoit décider du sort non seulement de la Grèce, mais de tout le monde connu. Alexandre dirigea sa marche le long du lac Cercinum : après

avoir passé le Strymon et l'Hèbre il vint sur les bords de l'Hellespont qu'il fit traverser à son armée dans cent soixante galères : lui-même tenoit les rames de la sienne ; à son arrivée à la côte opposée, il sauta du vaisseau armé de pied en cap comme pour prendre possession du continent et exprima toute sa joie.

Il a toujours paru étrange que les Perses n'ayent fait aucune démarche pour arrêter les Macédoniens et s'opposer à leur débarquement : ce qui étoit d'autant plus facile qu'ils possédoient une flotte considérable. On n'a pu savoir au juste si cette faute étoit le résultat de l'ignorance, de la négligence ou du mépris. Quelqu'en ait été la cause, elle fut fatale aux Perses.

Arrivé à Lampsaque, Alexandre eut l'intention de détruire cette ville pour la punir de la révolte de ses habitans. Anaximène tâcha de le détourner de cette cruelle résolution. Cet historien fameux alors, lié jadis avec Philippe, jouissoit de l'estime d'Alexandre qu'il avoit compté au nombre de ses élèves. Devinant le but de sa visite et voulant le prévenir, ce prince jura qu'il ne lui accorderoit point ce qu'il alloit lui demander. « La grâce que je désire, dit Anaximène, « est que vous détruisiez Lampsaque. » Ce fut ainsi que ce philosophe sauva sa ville natale.

De Lampsaque, Alexandre fut à Troie où il rendit hommage à la mémoire des héros qui y étoient morts jadis, et particulièrement à celle d'A-

chille sur le tombeau duquel il fit célébrer des jeux funéraires. Il dit qu'il regardoit Achille comme le plus heureux des mortels, d'avoir eu pendant sa vie Patrocle pour ami, et après sa mort, Homère pour chanter ses exploits.

Quand Darius apprit la nouvelle de l'arrivée d'Alexandre, il exprima le plus souverain mépris pour l'armée des Macédoniens et la plus grande indignation pour la folle présomption du général. Il écrivit aux gouverneurs de ses provinces, et leur manda que s'il prenoit Alexandre en vie de le fouetter, de faire son armée prisonnière, et de l'envoyer en esclavage dans les coins les plus éloignés et les plus déserts de ses états. Il ne fut pas long-temps à éprouver des sentimens plus modestes. Arrivé sur les bords du Granique, fleuve de Phrygie, Alexandre trouva les Perses au nombre de cent dix mille hommes rangés en bataille, et disposés à lui disputer le passage. Memnon qui commandoit sous Darius toutes les côtes de l'Asie, prétendit que le parti le plus sage étoit de dévaster le pays et d'obliger par le manque de provisions les Macédoniens à se retirer ou à se rendre à discrétion. Mais cet avis prudent fut rejeté par Arsite, satrape Phrygien, qui répondit qu'il ne souffriroit pas que les Grecs pillassent le pays qu'il commandoit.

Alexandre ne manquoit pas de son côté d'amis qui lui conseilloient d'être prudent, et vouloient le détourner de

traverser la rivière le jour même de son arrivée. C'étoit l'opinion de Parménion, officier brave, expérimenté, qui observa que les troupes étoient trop fatiguées de leur marche, pour supporter le passage profond, semé de bancs de sable, et défendu par une armée fraîche et rangée en bataille. Mais ces raisons ne firent aucune impression sur Alexandre qui lui répondit, qu'il seroit honteux pour lui, après avoir traversé l'Hellespont, d'être arrêté par un ruisseau: (c'est ainsi qu'il appeloit le Granique) disant qu'il devoit au contraire profiter de la terreur que causoient aux Perses son arrivée inattendue, la hardiesse de son entreprise, et qu'il falloit répondre à la haute opinion qu'on avoit de son courage et de la valeur des Macédoniens.

Passage du Granique.

Les deux armées restèrent quelque temps en présence sur les bords du fleuve. L'une cherchoit un endroit guéable; l'autre épioit tous les mouvemens de l'ennemi, afin de s'opposer au passage. A la fin Alexandre se fit amener son cheval; et commandant aux nobles de sa cour de le suivre et de se conduire avec courage, il fit marcher dans le fleuve un fort détachement, suivant lui-même l'aile droite de son armée, pendant que Parménion conduisoit la gauche. En voyant ce mouvement les Perses tirèrent leurs flèches et marchèrent vers un endroit profond afin d'empêcher les Macédoniens d'aborder. Mais la cavalerie ennemie, et celle d'Alexan-

dre en vinrent aux mains l'une pour prévenir l'abordage et l'autre pour l'exécuter. Inférieurs en nombre les Macédoniens furent renversés et couverts d'une nuée de dards lancés d'une colline voisine. Outre l'avantage du terrein et celui du nombre, les cavaliers Perses étoient commandés par Memnon, le plus habile et le plus brave des généraux de Darius. Les Macédoniens, après plusieurs actes de valeur cédèrent à la fin. Mais Alexandre parut avec ses meilleurs troupes qu'il commandoit lui-même. Il les anima par sa présence, et mit enfin les Perses en déroute. L'armée entière suivit, passa le fleuve et attaqua l'ennemi de tous côtés. Av. J.C. 333.

Alexandre chargea d'abord la partie la plus épaisse de la cavalerie ennemie, dans laquelle les généraux combattoient. Lui-même on le distinguoit à son bouclier, et au plumet qui ombrageoit son casque. On se pressa autour de lui; et quoique ce furent des cavaliers, ils combattirent corps à corps comme des fantassins. Spithrobate, lieutenant-gouverneur de l'Ionie, et gendre de Darius, se distingua des autres généraux par sa bravoure. Environné de Seigneurs Perses, presque tous ses parens, connus par leur courage et qui combattoient toujours à ses côtés, il semoit partout la terreur. Alexandre le remarquant, presse son cheval de l'éperon et avance vers lui. On en vient aux mains : chacun lance son javelot et fait à son ennemi une légère blessure. L'épée à la main,

Spithrobate fond sur Alexandre, qui, prêt à le recevoir lui porte un coup de sa pique et l'étend mort à ses pieds. Dans ce même instant Rosacès, son frère, prenant Alexandre par côté lui décharge sur la tête un coup violent de hache qui fit tomber le plumet, mais ne pénétra point au-delà des cheveux. Comme il alloit recommencer, Clitus lui coupa le bras d'un coup de sabre et sauva ainsi la vie de son roi. Le danger auquel venoit de s'exposer Alexandre inspira un nouveau courage à ses soldats qui firent des prodiges de valeur. Incapables d'une longue résistance les Perses cédèrent, et leur déroute fut complète. Sans les poursuivre plus longtemps Alexandre faisant volte face attaque l'infanterie.

Le combat ne fut ni long, ni violent; car l'ennemi voyant la phalange Macédonienne qui, venant de traverser le fleuve, s'avançoit en ordre, prit la fuite à l'exception de l'infanterie Grecque à la solde de Darius. Ce détachement de fantassins se retirant vers une colline demanda la permission de faire sa retraite tranquillement; mais Alexandre, n'écoutant que sa passion, s'élança au milieu d'eux et eut un cheval tué sous lui. Le combat fut si opiniâtre que les Macédoniens perdirent plus de monde qu'ils n'en avoient perdu contre les Perses. Leurs adversaires étoient bien disciplinés, endurcis à la fatigue et se battoient en désespérés. Il furent taillés en pièces,

pièces excepté deux mille hommes qu'on fit prisonniers.

Beaucoup d'officiers Perses restèrent sur le champ de bataille. Arsite se réfugia dans la Phrygie, où l'on prétend qu'il se tua lui-même pour avoir donné un conseil fatal à ses compatriotes. Vingt mille fantassins et deux mille cinq cents cavaliers périrent dans cette action. Le Macédoniens perdirent vingt-cinq hommes de cavalerie royale dans la première attaque. Alexandre fit faire par Lysippe leurs statues en bronze : elles furent dressées à Die, ville de Macédoine : dans la suite Métellus les fit transporter à Rome. Environ soixante autres cavaliers et près de trente fantassins furent tués. On les renferma tous dans une vaste tombe avec leur armure ; et Alexandre exempta de tout service et d'impositions leurs pères et leurs enfans.

Il prit aussi le plus grand soin des blessés, les visita, et vit panser devant lui leurs blessures. Il s'informa de leurs aventures et leur permit de raconter leurs actes de bravoure et de s'en glorifier. Il accorda pareillement les honneurs de la sépulture aux principaux Perses, et ne la refusa pas à ceux des Grecs qui avoient combattu pour eux ; mais tous ceux parmi ces derniers qu'il fit prisonniers, furent chargés de chaînes et renvoyés en Macédoine. On les employa à des travaux publics pour avoir combattu pour des barbares contre leurs compatriotes, malgré la défense formelle qui en étoit faite.

Alexandre se fit également un devoir et un plaisir de partager l'honneur de la victoire avec les Grecs. Il envoya aux Athéniens trois cents boucliers comme leur part du butin pris sur l'ennemi, et fit graver cette glorieuse inscription sur les autres dépouilles : « Alexandre, fils de Philippe, gagna avec » les Grecs, à l'exception des Lacédémoniens, ces dépouilles enlevées aux » barbares qui habitent l'Asie. » Il envoya à sa mère la plus grande partie de la vaisselle plate, les tapis de pourpre, et d'autres objets de luxe.

La terrible défaite que venoient d'éprouver les Perses les frappa d'une telle terreur, qu'ils n'osèrent pendant longtemps se hasarder contre Alexandre. Ce prince alors se décida à s'emparer des villes l'une après l'autre ; il y réussit avec plus ou moins de difficultés suivant leur résistance. Il réduisit facilement Sardes et Ephèse. Il prit sous sa protection les habitans de la première et leur permit de se gouverner par leurs propres lois. Observant à ses amis que ceux qui fondoient un nouvel empire devoient se faire une réputation de clémence, il donna au temple de Delphes les tributs que les Ephésiens payoient aux Perses.

Prise de Sardes et d'Ephèse.

Ensuite il assiégea Milet et Halicarnasse qu'il força de se rendre, après une vigoureuse résistance de la part de Memnon, le plus brave et le plus expérimenté des généraux de Darius. Il traita les Milésiens avec humanité, mais il fit

raser Halicarnasse. Aussitôt après, il rétablit Ada, reine de Carie, sur le trône dont elle venoit d'être dépossédée. Pour lui témoigner sa reconnoissance, elle lui envoya des mets exquis accommodés avec le dernier rafinement. Alexandre la remercia de son honnêteté, mais lui dit en même temps qu'il avoit deux meilleurs cuisiniers que les siens, que son gouverneur, Léonidas, lui avoit donnés; ajoutant que le premier lui préparoit toujours un bon dîner et l'autre un excellent souper. C'étoient la tempérance et l'exercice.

Pénétrant plus avant dans le pays, il reçut les soumissions de plusieurs rois de l'Asie Mineure, entre lesquels étoit Mithridate, roi de Pont, dont la fidélité fut ensuite inébranlable, et qui l'accompagna dans son expédition. C'étoit le prédécesseur de ce fameux Mithridate qui lutta si long-temps contre Rome, et joua dans l'histoire de cette république un rôle important.

L'année suivante Alexandre résolut de se mettre promptement en campagne. Mais avant de commencer ses opérations militaires, il consulta ses principaux officiers, pour savoir s'il devoit marcher directement vers Darius ou conquérir d'abord les provinces maritimes. Ce dernier parti sembla le plus prudent, parce qu'il ôtoit toute crainte d'être inquiété par derrière. S'avançant à travers un défilé étroit le long de la mer où l'eau étoit si haute que les soldats en avoient jusqu'à la ceinture, il

arriva à Coelènes, ville de Phrygie, située sur le bord du fleuve Marsias que les fictions des poëtes ont rendu fameux. Il investit sur le champ cette place. La garnison parut d'abord vouloir faire résistance. Mais se voyant hors d'état de lutter contre les Grecs, elle promit de se rendre au bout de six jours si, dans cet espace de temps, elle n'étoit pas secourue : et comme il n'arriva point de secours dans le temps déterminé, la place se rendit.

Nœud Gordien.

De cette ville Alexandre marcha vers Gordium, où l'on suppose que résidoit le roi Midas. Il désiroit de voir le fameux chariot auquel étoit attaché le nœud gordien. Ce nœud qui lioit le joug au timon, étoit si compliqué qu'on ne pouvoit suivre les plis et les replis de la corde, ni découvrir l'une des extrémités. Suivant une ancienne tradition, un oracle avoit déclaré que celui qui le délieroit deviendroit le possesseur de l'Asie. Persuadé que l'oracle le désignoit, Alexandre après plusieurs efforts infructueux, au lieu d'entreprendre de le dénouer, tire son épée et le met en pièces en criant que c'étoit la seule manière de le délier. Le prêtre déclara adroitement que le prince avoit accompli l'oracle.

Darius qui commençoit alors à concevoir des inquiétudes sérieuses sur son empire, résolut de lever une armée formidable qui le mit en état d'arrêter les progrès de l'ennemi : Alexandre continua d'avancer : et ayant soumis

la Paphlagonie et la Cappadoce, il passa le pas de Cilicie où il auroit pu être facilement battu par une poignée d'hommes ; mais à son arrivée, l'ennemi prit la fuite. Delà, il marcha avec toute son armée vers Tarse où il arriva à temps pour la sauver au moment même où les Perses y mettoient le feu pour empêcher qu'il ne se rendit maître des trésors qu'elle contenoit. Ce fut dans cette ville qu'il donna une preuve de la grandeur d'âme qui formoit une partie de son caractère. S'étant jeté pour se baigner dans le Cydnus, qui traverse Tarse, il fut saisi d'une maladie violente qui le mit sur le bord de sa tombe. D'abord tous les médecins n'osoient essayer des remèdes, doutant du succès et craignant les suites. Mais un d'eux nommé Philippe, qui dès sa jeunesse accompagnoit toujours Alexandre, et l'aimoit tendrement non comme son roi, mais comme son enfant, s'élevant au-dessus des considérations que dictoit une prudence pusillanime, et préférant la vie de son souverain à la sienne, offrit de lui donner un breuvage dont les effets devoient être prompts, et demanda trois jours pour le préparer. A cette proposition tout le monde trembla, excepté Alexandre, dont le seul chagrin fut de rester pendant ce temps sans paroître à la tête de son armée.

Il reçut alors une lettre de Parménion qu'il avoit laissé derrière lui dans la Cappadoce. Il lui conseilloit de se défier de Philippe à qui Darius avoit promis mille

Grandeur d'âme d'Alexandre.

talens et sa fille en mariage. Cette lettre inquiéta d'abord Alexandre, qui ne pouvoit supposer que Parménion accusât Philippe sans avoir des renseignemens certains. Mais se fiant en son médecin dont il avoit éprouvé la fidélité depuis son enfance, il finit par éloigner tous les soupçons. Il mit la lettre sous son chevet sans en communiquer le contenu à personne; et quand Philippe entra avec sa potion il la prit d'une main pendant que de l'autre il présenta la lettre au médecin, en avalant d'un trait le breuvage et sans donner le moindre signe de crainte. C'étoit un tableau touchant de voir le prince regarder avec confiance Philippe, et celui-ci surpris d'une pareille accusation attester les dieux de son innocence, et levant de temps en temps les mains au ciel, se jeter sur le lit du prince en le conjurant d'éloigner tout soupçon et de compter sur sa fidélité ! D'abord le remède agit avec tant de violence et diminua tellement les forces d'Alexandre que l'accusation de Parménion paroissoit être fondée; mais la crise à la fin se termina et le roi recouvra bientôt sa première vigueur.

Cependant Darius avançoit avec une armée immense qu'il ne savoit comment diriger; car au lieu de rester dans une plaine où il pouvoit déployer ses forces et envelopper l'ennemi; il marcha dans des sentiers étroits où le grand nombre d'hommes causoit des embarras. Pour raison de cette conduite insensée, il disoit qu'il craignoit qu'Alexandre ne lui

échappât. Mais cette crainte étoit déplacée. Alexandre avoit autant envie de le combattre qu'il en avoit lui-même. Ses courtisans lui persuadèrent que le roi de Macédoine tâchoit de l'éviter; ils prétendoient que si l'on pouvoit en venir aux mains une fois, les Perses remporteroient une victoire complète. Il n'y avoit dans toute cette armée qu'un seul homme assez courageux pour dire la vérité à Darius. C'étoit Caridème l'Athénien. Darius lui demanda s'il le croyoit assez fort pour vaincre l'ennemi. « Permettez-moi, répondit-il, de » vous dire la vérité, puisque je ne puis » vous être utile que par ma sincérité. » Votre splendeur, le nombre prodi» gieux de vos troupes peuvent en im» poser à vos voisins efféminés; mais » non pas à l'armée Macédonienne. La » discipline, le courage, l'amour du » combat, voilà l'objet de ses soins. » Chaque soldat a presque tous les ta» lens nécessaires pour être général. Vos » armées ne repousseront point de pa» reils hommes : il faudroit avoir leurs » pareils; changez l'or et l'argent qui » circulent dans votre camp, pour du » fer et des soldats : c'est le seul moyen » de vous défendre ». Quoique d'un caractère assez doux, Darius fut indigné d'une pareille liberté : il ordonna le supplice de Caridème, qui en mourant s'écria que son vengeur étoit prêt. Ce roi eut bientôt lieu de se repentir de sa lâcheté, et sentit, mais trop tard, la vé-

rité de l'avertissement que lui avoit donné Caridème.

Description de la marche fastueuse de l'armée de Darius.

Darius s'avança vers l'Euphrate, avec une pompe qui ressembloit plutôt à une entrée triomphante après une victoire importante, qu'à la marche d'un guerrier qui combattoit pour sauver son empire. Sur sa tente brilloit un soleil formé de pierreries; et un luxe fastueux dominoit dans son armée.

On porta d'abord devant lui des autels d'argent sur lesquels on entretenoit le feu sacré : ils étoient suivis de mages chantant des hymmes : trois cent soixante-cinq jeunes-gens vêtus de pourpre accompagnoient ces derniers. Ensuite venoit un char consacré à Jupiter traîné par des chevaux blancs et suivi d'un coursier d'une taille prodigieuse appelé le cheval du soleil. Les écuyers étoient vêtus en blanc; chacun tenoit dans sa main un fouet d'or.

Dix chariots ornés de Sculptures d'or et d'argent venoient après. Ensuite marchoit un corps de cavalerie formé par douze nations, armées de différentes manières, et conservant leurs mœurs et leurs costumes. Venoit après la troupe des immortels montant à dix mille hommes, dont le faste somptueux étoit au-dessus de celui des autres. Ils avoient des colliers d'or, des robes d'un tissu précieux et des vêtemens couverts de pierreries.

A trente pas marchoient les amis et parens du roi au nombre de quinze mille, avec des habits ressemblant aux vêtemens des femmes, et plus remarquables

par la pompe de leur costume que par l'éclat de leurs armes.

Les Doriphores venoient ensuite. Ils portoient les ornemens du roi et précédoient le char dans lequel ce prince étoit assis comme un dieu sur un trône élevé. Ce char étoit enrichi des deux côtés de statues des dieux en or. Du milieu du timon qui étoit couvert de diamans s'élevoient deux statues d'une coudée de hauteur dont l'une représentoit la guerre et l'autre la paix; on voyoit sur cette dernière un aigle d'or aux ailes déployées qui sembloit prendre son vol.

Mais rien ne pouvoit égaler la magnificence du roi; il avoit un vêtement de pourpre avec des agraffes d'argent, couvert d'une longue robe sur laquelle brilloient mille pierres précieuses qui représentoient deux faucons sortant des nuages. Sous son habit il portoit une guirlande d'or d'où pendoit son cimeterre dont le fourreau étoit couvert de perles. Sur sa tête étoit une tiare environnée d'une tresse bleue et blanche. A ses côtés marchoient deux cents de ses plus proches parens suivis de deux mille hommes portant des lances dorées. Enfin l'on voyoit trente mille hommes d'infanterie qui formoient l'arrière-garde suivie des chevaux du roi au nombre de quatre cents.

A deux cents ou deux cent vingts pas environ, étoient Sysigambis, mère de Darius, et sa femme, assises chacune sur un trône. Des femmes à cheval accompagnoient les deux reines. Venoient en-

suite cinq cents chariots, dans lesquels étoient les enfans du roi, ceux chargés de leur éducation, et des bandes d'eunuques estimés dès-lors dans l'orient. Trois cent soixante concubines suivies de trois cents chameaux accompagnoient le trésor du prince, escorté par une troupe nombreuse. L'on voyoit des chariots contenant les femmes des principaux officiers de la cour. Enfin la marche étoit terminée par un corps de troupes légèrement armées.

Tel étoit le cortège de ce monarque extravagant, qui jouissoit de l'admiration de ses sujets, pendant qu'il inspiroit aux Macédoniens le plus profond mépris pour son talent militaire, et le désir de s'emparer de ces richesses dont il faisoit un si pompeux étalage.

Egalement empressés de combattre, Alexandre et Darius s'avançoient l'un contre l'autre : après plusieurs marches et contre-marches, ils se rencontrèrent dans le voisinage d'Issus.

Bataille d'Issus. Av. J. C. 333.

Le champ de bataille étoit près de la ville, borné d'un côté par les montagnes, et de l'autre par la mer. La plaine devoit être d'une étendue considérable, puisque les deux armées y campèrent, et que celle de Darius étoit, comme on l'a vu, très-considérable. Le fleuve Pinare couloit au milieu, de la montagne à la mer, et partageoit la plaine en deux parties à peu près égales.

Alexandre rangea son armée de la manière suivante : il plaça à l'extrémité de l'aile droite postée vers les montagnes,

les Argyraspides (1) commandés par Nicanor ; ensuite la phalange de Cœnus, celle de Perdiccas, qui finissoit au centre de la principale armée. A l'extrémité de l'aile gauche, il mit la phalange d'Amyntas, ensuite celle de Ptolémée et de Méléagre. Alors la fameuse phalange Macédonienne étoit formée de six corps dictincts, conduits par des généraux habiles. Mais Alexandre étant toujours généralissime, commandoit conséquemment toute l'armée. La cavalerie fut distribuée sur les deux ailes. Les Macédoniens et les Thessaliens sur la droite, et les habitans du Péloponèse sur la gauche avec les alliés. Parménion commandoit la gauche, Alexandre la droite, pendant que les Agriens, sous la conduite d'Attale, arrivé nouvellement de la Grèce avec quelques autres troupes, furent destinés à combattre les troupes que Darius avoit campées sur les montagnes.

Voici comment l'armée de Darius étoit rangée. Ayant appris qu'Alexandre s'avançoit en ordre de bataille, il fit traverser le Pinare à trente mille cavaliers et vingt mille archers, afin de tenir l'ennemi en respect, et d'avoir le temps de ranger paisiblement son armée. Au centre, il plaça les cinquante mille Grecs qu'il avoit à son service, et qui, sans doute, étoient l'élite de son armée et ne le cédoient pas à la phalange

(1) Soldats qui portoient des boucliers d'argent.

Macédonienne ; il fit mettre sur leur droite, trente mille barbares et trente autres mille sur leur gauche, le champ de bataille ne pouvant contenir un plus grand nombre de front; les autres étoient rangés derrière et probablement à une grande profondeur, si l'on considère la multitude des Perses. Sur la montagne située à la gauche et opposée à l'aile droite d'Alexandre, Darius plaça vingt mille hommes dans des gorges et des ravins, de manière qu'il y en avoit devant et derrière l'armée d'Alexandre.

Après avoir rangé son armée et désigné les divers commandans, Darius se plaça lui-même au centre, selon la coutume des rois de Perse. Il étoit résolu de veiller sur la rivière, afin que si les Macédoniens tentoient de la passer, il pût les attaquer lorsqu'ils seroient au milieu du courant, et les obliger de combattre dans cette position désavantageuse.

Mais toutes ces dispositions ne suffisoient point pour ralentir l'ardeur d'Alexandre ou arrêter ses progrès. Il s'avance hardiment au bord du fleuve et s'y précipitant avec impétuosité, malgré la grêle de traits lancés par les Perses, il gagne le rivage opposé, et, attaquant l'ennemi l'épée à la main, il le jette dans une grande confusion. Désirant ardemment de combattre Darius et d'avoir la gloire de le tuer de sa propre main, il alloit tomber sur ce prince, quand Oxatrès, frère de Darius, voyant le danger auquel il étoit exposé, s'élance devant son char

avec une partie de la cavalerie à ses ordres. Si cette action sauva la vie à Darius, elle fut cause de la perte de la bataille. Les chevaux qui traînoient le char devinrent tellement indomptables et secouèrent le joug avec tant de violence, que la chute du roi étoit presqu'inévitable, lorsque ce prince voyant qu'il alloit tomber vivant entre les mains de ses ennemis, saute à terre et monte sur un autre char. Les Perses s'abandonnent à la fuite, et pour la rendre plus facile jettent leurs armes. Alexandre reçut dans la cuisse une blessure légère qui n'eut aucune suite fâcheuse.

Pendant que les Macédoniens avoient mis en fuite les Perses commandés par Darius, les autres qui combattoient contre les Grecs, trouvèrent une résistance plus opiniâtre; mais après avoir poursuivi un instant les fuyards, Alexandre revint au champ de bataille, et prenant les Grecs en flanc, il les battit complètement. Alors l'ennemi cessa de se défendre, et la déroute devint générale. Les uns parcouroient la route directe de la Perse, d'autres se réfugioient dans les bois et les montagnes solitaires, et un petit nombre retourna dans le camp pris et pillé par les Macédoniens. Dans ce combat, soixante mille hommes de l'infanterie des Perses et dix mille cavaliers furent tués, pendant qu'Alexandre ne perdit que deux cent quatre-vingts hommes.

A l'instant où Darius vit l'aile gauche de son armée plier, il fut un des pre-

miers qui prit la fuite dans son char; mais arrivé bientôt dans des sentiers escarpés, il monta à cheval jetant au loin son bouclier et son manteau royal. Si Alexandre n'eut été dans la nécessité de revenir sur le champ de bataille pour compléter la défaite des Grecs, il eut probablement pris Darius.

On trouva dans le camp Sysigambis, mère de Darius, la reine sa femme et sa sœur, ainsi que ses deux filles, son fils en bas âge et quelques femmes de la cour de Perse. Une partie des trésors avoit été transportée à Damas, ainsi que tous les objets de luxe de cette cour fastueuse. On ne trouva dans le camp que trois mille talens; mais Parménion s'étant ensuite rendu maître de Damas, s'empara des trésors du roi de Perse.

Le soir du jour de cette bataille, Alexandre invita ses principaux officiers à une fête à laquelle il présidoit lui-même, malgré la blessure qu'il avoit reçue. La fête à peine commencée fut interrompue par des plaintes qui sortoient d'une tente voisine, et qu'on prit d'abord pour une alarme; mais on apprit bientôt que le bruit étoit causé par les cris de la femme et de la mère de Darius qui croyoient que ce prince étoit mort. Un eunuque ayant vu son manteau dans les mains d'un soldat, imagina qu'il étoit tué et leur porta cette nouvelle affligeante. Alexandre les envoya détromper sur le champ par Léonatas, un de ses principaux officiers, et le lendemain il leur rendit lui-même visite et tâcha de les consoler.

Il leur dit qu'elles jouiroient des mêmes plaisirs auxquels elles étoient accoutumées à la cour de Darius. Voyant l'enfant de ce prince dans les bras de sa mère, il le prit dans les siens. Sans montrer aucune crainte l'enfant étendit ses petits bras vers le vainqueur qui, flatté de cette confiance, dit à Ephestion que Darius n'a-t-il un peu de la bonté de cet enfant! Afin d'éloigner tout soupçon sur la chasteté de l'épouse du monarque persan, et de lui ôter à elle-même toute crainte, il résolut de ne plus la visiter, quoiqu'elle fut une des plus belles femmes de ce temps. Cette modération, vertu qui convient le mieux aux rois, a fait dire à Plutarque, que les princesses de la cour de Perse vivoient dans le camp d'Alexandre comme dans un temple sacré, dont on n'approchoit point.

Alexandre distingua Sysigambis, et Darius n'auroit point traité cette princesse avec plus de respect. Il lui permit de régler les funérailles des princes de la famille royale, morts dans le combat, et lui accorda le pardon de plusieurs nobles Perses qui avoient encouru sa disgrace. Cette conduite magnanime a fait autant d'honneur à Alexandre que ses plus éclatantes victoires. Sa douceur, sa retenue quand il étoit maître de ses actions, furent un exemple pour des héros qui depuis ont eu la prétention de l'imiter.

Des succès rapides suivirent la victoire d'Issus. Toute la Phénicie, à l'ex-

ception de Tyr, se soumit au vainqueur. Aristodème, amiral de Perse, éprouva une défaite sur mer et perdit une grande partie de sa troupe. Damas qui renfermoit les trésors de Darius se rendit à Parménion. Cette place auroit pu faire une vigoureuse résistance; mais la perfidie du gouverneur l'empêcha de se défendre. Parménion y trouva outre une somme immense d'argent, et une grande quantité de vaisselle et de butin, trois cent vingt-neuf concubines de Darius et une multitude d'agens des plaisirs de ce monarque.

Darius voyageant à cheval pendant la nuit, arriva le lendemain matin à Sochus où il rassembla les débris de son armée. Quoiqu'il fut abattu par son dernier malheur, cependant son orgueil ne l'abandonna pas. Il écrivit à Alexandre et le traitoit en vainqueur. Il ordonnoit la délivrance des princesses royales plutôt qu'il ne la demandoit, et offroit leur rançon. Quant à l'empire il le lui disputoit et vouloit recommencer le combat. Alexandre répondit qu'il ne daignoit pas entretenir aucune correspondance avec un homme qu'il venoit de vaincre; que s'il paroissoit en suppliant il lui rendroit sa femme et son enfant sans rançon; et qu'il savoit également vaincre et obliger le vaincu.

Cette proposition ayant été sans effet, Alexandre continua de recevoir les soumissions des peuples voisins. Les Sidoniens demandèrent son alliance contre leur roi qui s'étoit déclaré pour Darius.

Alexandre le détrôna et permit à Ephestion, son favori, de donner le sceptre à celui d'entre les Sidoniens qu'il en jugeroit digne.

Ephestion étoit logé dans la maison de deux jeunes frères, les premiers de la ville, à qui il offrit la couronne; mais ils la refusèrent, en disant que d'après les lois de leur pays personne ne pouvoit monter sur le trône, à moins d'être de la famille royale. Admirant cette grandeur d'âme, qui faisoit mépriser ce que tant d'autres tâchoient d'obtenir par le fer et le feu, Ephestion leur dit: « Continuez » de penser ainsi; vous qui sentez qu'il est » plus glorieux de refuser un diadême » que de l'accepter. Désignez-moi cependant quelqu'un de la famille royale » qui n'oublie pas quand il sera roi » qu'il vous doit la couronne. » Les deux frères observèrent qu'il y en avoit plusieurs qui, dans leur excessive ambition, faisoient servilement la cour aux favoris d'Alexandre, mais qu'ils ne connoissoient personne qui méritât mieux le diadême qu'Abdolonyme, parent du roi, quoiqu'à un degré très-éloigné, et dans une telle pauvreté qu'il étoit obligé de travailler pour vivre dans un jardin situé hors de la ville. Sa probité l'avoit réduit comme beaucoup d'autres à cet état d'indigence. Entièrement occupé de ses humbles travaux, il n'avoit point entendu parler du vainqueur de l'Asie.

Ephestion approuvant leur choix, les deux jeunes gens allèrent trouver

Aventure d'Abdolonyme.

Abdolonyme qui cultivoit son jardin. Quand ils le saluèrent comme roi, il les regarda d'un œil étonné, et croyant qu'ils se mocquoient de lui, il leur demanda s'ils ne rougissoient pas de lui faire une pareille insulte. Mais comme il fit plus de résistance qu'ils ne vouloient, ils le dépouillèrent, le revêtirent d'une robe de pourpre brodée en or et lui répétant qu'il étoit roi de Sidon, ils le conduisirent au palais.

Cette nouvelle fut bientôt répandue dans la ville. La plupart des habitans s'en réjouirent: plusieurs murmurèrent, principalement les riches qui, méprisant ce premier état d'Abdolonyme ne purent voir qu'avec dépit son élévation. Alexandre se fit amener le prince nouvellement élu, et après l'avoir examiné attentivement, lui dit: « Cet air, ce maintien » conviennent à la noblesse de ton ex» traction. Mais je serois curieux de savoir » avec quel courage tu as supporté la pau» vreté. — Plût aux Dieux, répliqua-t-il, » que je supporte la couronne avec la » même patience! Ces mains me procu» roient tout ce que je désirois, et pen» dant que je ne possédai rien, je ne » manquai de rien. » Cette réponse donna une haute idée de la vertu d'Abdolonyme au roi de Macédoine, qui non seulement lui laissa tous les ornemens qui avoient appartenu à Straton, et une partie du butin pris aux Perses, mais il ajouta encore quelques provinces à ses états.

Il ne restoit plus que Tyr à soumet-

Siége de Tyr.

tre. Cette ville étoit appelée la souveraine des mers, parce que cet élément lui apportoit les tributs de toutes les nations. Elle se vantoit d'avoir inventé la navigation, et appris aux hommes l'art de braver les vents et les flots sur une barque fragile. Sa situation heureuse, la sûreté de son port, et le caractère de ses habitans, tous industrieux, patiens et d'une politesse extrême, invitoient les marchands de toutes les parties du monde connu. Elle étoit moins une ville appartenante à une nation que la ville de tous les peuples et le centre de leur commerce.

Alexandre crut qu'il étoit de son intérêt et de sa gloire de s'en emparer. Le printemps commençoit. Tyr étoit bâtie dans une île située à un quart de lieue environ du continent. Un mur de cent cinquante pieds de hauteur, baigné par la mer, formoit son enceinte. Les Carthaginois, colonie tyrienne, peuple puissant et maître de l'Océan promirent de venir au secours de leurs parens. Encouragés par ces circonstances, les tyriens résolurent de ne pas se rendre et de défendre la place jusqu'à la dernière extrémité. Quoiqu'imprudent ce parti étoit magnanime; mais on commit une action qui ternit toutes les autres. Aimant mieux devoir la ville à une négociation qu'à la force, Alexandre envoya des hérauts offrir la paix; mais les habitans loin d'écouter ses propositions, et voulant exciter la haine du conquérant, égorgèrent les ambas-

sadeurs et jetèrent leurs cadavres dans la mer. Il est aisé d'imaginer quel effet un outrage aussi révoltant produisît sur l'esprit d'Alexandre. Il résolut aussitôt d'assiéger la ville, de la prendre et de la raser jusqu'aux fondemens.

Comme Tyr étoit séparée du continent par un bras de mer, il falloit remplir l'intervalle par un môle avant d'investir la ville. On entreprit aussitôt cet ouvrage : il étoit prêt d'être achevé quand il fut consumé par le feu que les Tyriens y firent mettre au moyen d'une barque enflammée. Le dégât fut bientôt réparé et la digue eut plus de perfection qu'elle n'en avoit d'abord, lorsqu'une tempête furieuse ébranlant cet ouvrage en renversa les fondemens.

Deux pareils désastres arrivés coup sur coup auroient découragé tout autre qu'Alexandre. Mais rien ne pouvoit l'intimider, ni lui faire abandonner une entreprise. Il résolut de poursuivre le siége, et afin d'animer ses soldats, il leur persuada que le ciel avoit épousé sa querelle. Tantôt il leur disoit qu'Apollon vouloit abandonner Tyr, et que les habitans avoient insulté sa statue, tantôt il prétendoit qu'Hercule, protecteur de la Macédoine, lui étoit apparu, et l'invitant à faire des actions glorieuses, lui avoit prescrit de commencer par s'emparer de Tyr. Les augures confirmèrent les discours du prince par des présages qui ranimèrent la valeur des soldats. Ceux-ci oubliant

leur fatigue travaillèrent de nouveau et sans relâche à construire une autre digue.

Afin de les garantir des attaques de l'ennemi, Alexandre équipa une flotte avec laquelle il mit non seulement les travaux en sûreté, mais encore il offrit le combat aux Tyriens qui le refusèrent.

Les assiégeans continuèrent leur ouvrage avec zèle, l'achevèrent en peu de temps, et se trouvèrent près des remparts de la ville. On résolut de donner une attaque générale par mer et par terre. Dans cette intention, Alexandre joignant ensemble ses galères, les fit approcher des murs pendant la nuit, et ordonna l'attaque. Mais au moment où l'assaut alloit être livré, il s'éleva une tempête violente qui dispersa ses vaisseaux sur le rivage, et garantit les Tyriens. Ceux-ci firent éclater la joie que leur causoit tant de bonheur; mais elle ne fut pas de longue durée: car ils reçurent peu de temps après la nouvelle que les Carthaginois ne pouvoient les secourir, attendu qu'ils étoient menacés eux-mêmes par une armée de Syracusains. Se voyant réduits à leurs propres ressources, les Tyriens envoyèrent à Carthage leurs femmes et leurs enfans, et se préparèrent à soutenir les efforts des ennemis qui renouvelloient leurs attaques avec plus d'ardeur que jamais. Nous devons rendre justice aux Tyriens, et convenir qu'ils employèrent des moyens de défense, d'autant plus

étonnans pour ce siècle que l'on avoit fait peu de progrès dans l'art militaire. Ils réussirent également à affoiblir l'effet des machines dirigées contr'eux, et celui des vaisseaux qui battoient leurs remparts.

Ils avoient des boucliers qu'ils faisoient rougir au feu; il les remplissoient de sable brûlant qu'ils jetoient sur l'ennemi. Cette invention étoit funeste aux Macédoniens que ce sable brûloit. Ils n'avoient d'autres moyens que de jeter leur armure et de se dépouiller de leurs vêtemens: ce qui les laissoit sans défense.

Voyant que les ressources et le courage des Tyriens croissoient avec la durée du siége, Alexandre résolut de faire un dernier effort, et de les attaquer par mer et par terre, afin de les accabler. Ayant, dans ce dessein, armé les galères de ses plus braves soldats, il les fit avancer contre la flotte de l'ennemi, pendant qu'il se porteroit sur la digue, à la tête des autres. L'attaque alors commença avec une fureur indomptable. Quand on eut réussi à faire avec le bélier quelques brèches, on jeta un pont, et les Argyraspides escaladèrent avec bravoure, suivis d'Admète, un des plus braves officiers de l'armée, qui fut tué d'un coup de lance, comme il encourageoit ses soldats.

La présence du roi, sa conduite, inspiroient le courage. Il monta lui-même sur une tour d'une prodigieuse élévation, où il courut les plus grands dangers; car étant reconnu par la richesse de son ar-

mure, il fut en butte aux traits de l'ennemi. Il fit des prodiges, tuant à coups de javelots ceux qui défendoient le rempart, jetant les autres dans la ville ou dans la mer sur laquelle dominoit la tour. Bientôt il monta sur le mur suivi de ses principaux officiers, et se rendit maître de deux tours et de l'espace qu'elles renfermoient. Déjà les machines avoient ouvert plusieurs brèches; la flotte étoit entrée dans le port, et quelques Macédoniens avoient réussi à s'emparer de plusieurs tours abandonnées. Voyant l'ennemi maître de leurs remparts, les Tyriens se retirèrent vers une place appelée Agénor; mais Alexandre marcha sur eux avec ses gardes et les mit en fuite, après en avoir tué plusieurs. La partie de la ville située du côté du port, étant investie dans le même instant, il y eut un carnage horrible de Tyriens. On n'épargnoit personne: les Sidoniens à la solde d'Alexandre regardant les Tyriens comme leurs compatriotes, protégèrent ceux qui tombèrent entre leurs mains et les transportèrent sur leurs vaisseaux. Le nombre des morts étoit presqu'incroyable. La victoire ne calma point le ressentiment d'Alexandre. Il fit suspendre à des potences, le long du rivage, deux mille hommes pris dans l'assaut. Trente mille prisonniers furent vendus comme esclaves, dans différentes parties du monde. Telle fut la fin de Tyr, qui avoit passé pendant plusieurs siècles, pour être la ville la plus florissante de l'univers, et pour avoir fait

Prise et ruine de Tyr.

connoître le commerce et les arts dans les pays les plus éloignés.

Pendant le siége de Tyr, Alexandre reçut une seconde lettre de Darius. Ce prince le traitoit avec plus de respect qu'il n'avoit fait auparavant. Il lui donnoit le titre de roi; lui offroit dix mille talens pour la rançon de sa mère et de la reine, et lui promettoit en mariage, sa fille Statira, avec toutes les provinces qu'il avoit conquises jusqu'à l'Euphrate, à condition qu'il lui accorderoit la paix. Ces propositions étoient tellement avantageuses, que lorsqu'on les discutoit dans le conseil, Parménion ne put s'empêcher de dire qu'il les accepteroit s'il étoit Alexandre. « Et moi aussi, si j'étois « Parménion, » répondit le monarque. Mais pensant qu'il étoit au-dessous de lui d'écouter un homme qu'il venoit de vaincre, il rejeta hautement ces conditions, et ne daigna point accepter comme une faveur, ce qu'il considéroit comme sa conquête.

Alexandre s'incline devant le Grand-Prêtre des Juifs.

De Tyr, Alexandre marcha vers Jérusalem, résolu de punir cette ville, pour avoir refusé, pendant le siége, des vivres à son armée. Mais sa colère fut appaisée par une députation de citoyens qui vinrent à sa rencontre, avec leur grand prêtre vêtu de blanc, ayant sur la tête une mitre, où l'on voyoit gravé le nom de dieu. Dès qu'Alexandre l'apperçut, il s'avança vers lui, s'inclina, adora le nom écrit sur le front du Pontife, et salua avec respect celui qui le portoit. Quand plusieurs courtisans lui exprimèrent

exprimèrent leur surprise, de voir Alexandre, que tout le monde adoroit, fléchir le genoux devant le grand prêtre. Il leur dit : « Ce n'est point lui que j'adore, mais le dieu dont il est le ministre ; car pendant que j'étois à Die en Macédoine, l'esprit occupé de mon projet contre la Perse, et des moyens de conquérir l'Asie, ce même homme vêtu des mêmes habits, m'apparut en songe, m'exhorta à bannir toute crainte, m'ordonna de traverser l'Hellespont, m'assurant que Dieu guideroit mes troupes, et me rendroit victorieux. » Ces paroles prononcées avec un air de sincérité, encouragèrent ses soldats, qui furent persuadés qu'Alexandre étoit envoyé de Dieu.

De Jérusalem, il s'avance vers Gaza, où trouvant plus de résistance qu'il ne croyoit, il tailla en pièces toute la garnison, composée de dix mille hommes : non content de cette cruauté, il fit saisir Bœtis, gouverneur de la ville, lui fit percer les pieds, et l'attachant à son char, il le traîna de cette manière autour des murs de la ville. Il agit ainsi pour imiter Achille qu'Homère représente, traînant Hector autour de Troie. Mais c'étoit lire avec peu de fruit, que d'imiter un héros dans ses cruautés. Prise de Gaza.

Après avoir laissé une garnison à Gaza, Alexandre tourna ses armes contre l'Egypte, dont il se rendit maître sans obstacle : il y forma le dessein de visiter le temple de Jupiter, situé dans les sables de la Lybie, à douze journées de marche Conquête de l'Egypte. Av. J. C. 332.

de Memphis. Il avoit le projet de se faire déclarer fils de Jupiter: honneur auquel il aspiroit depuis long-temps. Ce fut dans ce voyage, qu'il construisit Alexandrie, qui devint après, l'une des villes les plus commerçantes du monde. Rien de plus triste que le désert qu'il traversoit, et si l'on en croit les poëtes, rien n'égaloit la beauté du lieu où le temple étoit situé. C'étoit un paradis, en comparaison du désert par lequel on y arrivoit. Dès qu'il parut, le grand prêtre, à qui les désirs d'Alexandre étoient connus, déclara qu'il étoit fils de Jupiter. Transporté de cet honneur, le vainqueur lui demanda s'il seroit heureux dans son expédition: le prêtre lui répondit qu'il seroit le monarque du monde. Alexandre le pria de lui dire si les assassins de son père seroient punis: le prêtre dit que son père Jupiter étoit immortel; mais que les meurtriers de Philippe n'existoient plus.

Il visite le temple de Jupiter.

Depuis ce temps, Alexandre se crut, ou voulut passer pour le fils de Jupiter. Plein de l'idée qu'il avoit une origine céleste, il n'oublia ni les devoirs de l'humanité, ni ceux de la générosité envers ses captives; car Statira, l'épouse de Darius étant morte à cette époque, il lui fit rendre les honneurs funéraires, avec autant de pompe que si elle eût terminé ses jours dans son palais. Darius fut tellement affecté de cette grandeur d'âme, que lorsqu'il en reçut la nouvelle, il leva les yeux au ciel et s'écria: « Dieux! qui « veillez sur nous et qui décidez du sort

« des nations, faites que je conserve
« l'état aussi riche, aussi florissant
« que je l'ai trouvé, afin que je puisse
« reconnoître la conduite généreuse
« d'Alexandre, envers les objets de ma
« tendresse; mais si cet empire est près
« de sa fin, si l'éclat de la Perse doit
« cesser, ne souffrez point qu'un autre
« qu'Alexandre s'asseye sur le trône de
« Darius. »

Tout généreux qu'il étoit envers la femme et l'épouse de Darius, Alexandre refusa constamment d'écouter aucune proposition de ce prince, qui fut en conséquence forcé de rassembler une autre armée, et de faire au moins une dernière tentative, pour conserver la couronne et l'empire. Actif et courageux, il leva une armée aussi considérable que la première, et s'avança vers le Tigre, afin de tâcher d'empêcher Alexandre de passer ce fleuve. Il n'y put réussir: Alexandre traversa le Tigre plus facilement que le Granique; et rangeant ses troupes en bataille, il attendit pendant deux jours l'ennemi sur le bord de la rivière; mais voyant que Darius ne le cherchoit pas, il résolut d'aller à sa rencontre. Ses soldats étoient épouvantés par une éclipse de lune, qu'on regardoit alors comme un présage d'une grande calamité. Aussi bon politique que brave soldat, Alexandre fit paroître des devins d'Egypte, qui déclarèrent que l'éclipse seroit fatale aux Perses et non pas aux Grecs. Ayant ainsi ranimé

le courage de ses troupes, il se mit en marche, et partit au milieu de la nuit.

Il apprit au point du jour que Darius n'étoit qu'à vingt milles. Ce prince lui envoyoit faire des propositions de paix plus avantageuses encore que les premières; mais Alexandre les rejeta, disant avec hauteur, que, comme il n'y avoit pas deux soleils dans le monde, il ne devoit pas y avoir deux souverains. Tout espoir d'accommodement étant anéanti, on se prépara des deux côtés au combat, avec une égale animosité. Darius établit son camp près le village de Gaugamèle, non loin de la ville d'Arbelles, d'où la bataille a pris son nom

Bataille d'Arbelles. Av. J.C. 331.

Informé de ces dispositions Alexandre continua sa marche jusqu'à ce qu'il arrivât à quelques milles de l'ennemi. Il dressa son camp, fit reposer son armée pendant quatre jours, et partit le soir du cinquième pour attaquer Darius le lendemain au point du jour. Mais à son arrivée aux montagnes d'où il pouvoit observer l'ennemi, il fit faire halte, et rassembla ses généraux pour savoir d'eux s'il falloit sur le champ engager le combat ou camper dans ce lieu même. Ce dernier parti parut le meilleur, parce qu'on pouvoit voir le champ de bataille et la manière dont les troupes ennemies étoient rangées. On campa donc dans l'ordre où l'on étoit; et Alexandre à la tête de l'infanterie légère et de ses régimens parcourut la plaine où l'on devoit se battre.

Parménion lui conseilla d'attaquer l'ennemi pendant la nuit et de le sur-

prendre, afin d'être sûr d'une victoire complète. Mais Alexandre répliqua qu'il ne vouloit point dérober la victoire, et qu'il étoit déterminé à combattre et à vaincre au grand jour. Il étoit tellement persuadé du succès que la nuit qui précéda la bataille il dormit si profondément que Parménion fut obligé de l'éveiller; et comme il témoignoit quelque surprise de voir tant de calme au moment où son sort alloit être décidé, Alexandre lui dit. « Comment ne serois-je « point tranquille en voyant l'ennemi se « livrer entre nos mains ? » Il prit ses armes, monta à cheval, parcourut les rangs, exhorta ses troupes à se battre avec courage, et à surpasser encore, s'il étoit possible, leur réputation et la gloire qu'ils avoient acquise.

L'issue de cette bataille répondit à l'idée qu'on a dû naturellement se faire du caractère des combattans. D'un côté il y avoit quarante mille hommes d'infanterie et environ sept à huit mille de cavalerie : mais c'étoient les troupes les plus braves et les mieux disciplinées de ce temps : de l'autre l'on voyoit un assemblage innombrable d'hommes plutôt que de soldats, sans ordre, sans discipline et conséquemment sans courage. Il est vrai que les Grecs à la solde de Darius, formoient une exception, et leur conduite ne démentit point leur réputation. Mais rien ne pouvoit résister à l'ardeur, à l'impétuosité d'Alexandre à la tête de ses braves Macédoniens, dont il avoit pris soin de soutenir le courage par le secours de la

superstition. Dans la chaleur de l'action le devin Aristandre, vêtu d'une robe blanche et tenant dans sa main une branche de laurier, s'avança dans la mêlée suivant l'ordre qu'il en avoit reçu, et criant tout haut qu'il voyoit un aigle planant sur la tête d'Alexandre. Ce qui étoit un présage de la victoire. Du doigt il indiquoit aux soldats l'oiseau prétendu. Ceux-ci ne doutant point de la véracité du devin imaginèrent voir aussi l'aigle, et se croyant invincibles, ils multiplioient leurs efforts et triomphoient de tous les obstacles.

Alexandre s'exposa comme le moindre soldat de son armée; de son javelot il blessa l'écuyer de Darius, et si ce prince ne se fut sauvé par une fuite précipitée, le vainqueur l'eût probablement tué ou blessé. Il poursuivit assez long-temps les fuyards; mais il fut obligé de revenir sur ses pas pour secourir Parménion qui, commandant l'aile gauche, n'avoit encore pu rompre la cavalerie Persanne : il y réussit cependant avant l'arrivée d'Alexandre qui rencontra les ennemis abandonnant le champ de bataille; il les passa presque tous au fil de l'épée. Bientôt la déroute devint générale, les Macédoniens poursuivirent les Perses, et en firent un grand carnage. Alexandre espérant se saisir de Darius, le suivit jusqu'à Arbelles où il entra comme ce prince en sortoit. S'il parvint à se sauver, il ne put garantir ses trésors qui tombèrent entre les mains des ennemis.

Telle fut l'issue de cette fameuse bataille qui rendit Alexandre maître de

l'Asie. On ne peut calculer la perte que firent les Perses. Suivant Arrien elle montoit à trois cent mille hommes, outre ceux qui furent faits prisonniers; tandis que celle des Macédoniens n'excéda pas douze cents hommes.

Ce terrible choc frappa d'une telle terreur toutes les provinces voisines qu'Alexandre n'éprouva nul obstacle à s'emparer de toute la Perse. Suze et Babylone se rendirent sans coup férir; ces deux villes renfermoient des trésors immenses. Laissant à Suze la mère et les enfans de Darius, ce vainqueur s'avança dans le pays des Uxiens où Madate le gouverneur fit une légère résistance; mais Alexandre le vainquit et lui pardonna en faveur de Sysigambis dont ce satrape étoit parent. Delà il continua sa route vers Persépolis où il se pressoit d'autant plus d'arriver que Tiridate qui commandoit dans cette ville l'avertit que les habitans se préparoient à piller les trésors de Darius; Alexandre les en empêcha et partagea toutes ces richesses entre ceux des soldats qui s'étoient le plus signalés par leur bravoure.

Spectacle douloureux pour les vainqueurs.

Comme il approchoit de cette ville, il rencontra une troupe considérable qui présentoit un exemple frappant des malheurs auxquels les hommes sont exposés. C'étoient quatre mille vieillards Grecs, faits prisonniers de guerre depuis longtemps et exposés aux mauvais traitemens que la tyrannie des Perses leur avoit infligés. Tous étoient mutilés. On avoit aux uns coupé les mains, et aux autres le nez

ou les oreilles. Ils ressembloient plutôt à des spectres qu'à des hommes : et ils n'appartenoient à l'humanité que par le don de la parole. A ce spectacle Alexandre ne put retenir ses larmes, et comme ils imploroient sa pitié, il ranima leurs espérances et les assura qu'ils reverroient leurs femmes et leur patrie. Ils préférèrent cependant de rester dans un pays où ils étoient familiarisés avec leurs maux. Alexandre les récompensa par ses libéralités, et ordonna au gouverneur de la province de les traiter avec douceur et respect.

A son entrée à Persépolis, le vainqueur satisfait des trésors qu'il y trouva, ne paroissoit point vouloir se venger des habitans ; mais un jour qu'il but avec excès, dans un repas public, on s'entretint des cruautés commises en Grèce, et particulièrement à Athènes, par les Perses. Thaïs, courtisanne Athénienne, qui étoit présente, saisit cette occasion, pour dire qu'il y avoit de la lâcheté et de la bassesse à ne pas tirer vengeance de ces massacres. « J'oublierois en ce « jour, s'écria-t-elle, tous les maux « que j'ai soufferts en Asie, si l'on me « donnoit le pouvoir d'humilier l'orgueil « du monarque Persan. Ce seroit une « belle action que de détruire le palais « de Persépolis ; mais combien il seroit « plus glorieux de brûler celui de Xer- « xès, qui fit d'Athènes un monceau de « ruines ! et quelle jouissance, si je pou- « vois prévoir que la postérité diroit un « jour, qu'une femme de la suite d'Ale-

« xandre avoit vengé la Grèce, et fait « ce que ses premiers généraux n'a- « voient pu faire ! on applaudit à ce discours, le roi se lève soudain, dans un accès de phrénésie : sa tête étoit couronnée de fleurs : d'une main il prend une torche, et s'avance pour exécuter son projet. Les convives le suivent à grands cris, en dansant, et environnent le palais. Tous les Macédoniens à ce bruit, courent en troupes avec des torches, et mettent le feu. Alexandre se repentant de son action, voulut ensuite faire éteindre les flammes, mais il étoit trop tard.

Incendie de Persépolis.

Darius continuoit de fuir : à la fin, il entra dans Ecbatane, capitale de la Médie. Mais s'il pouvoit échapper à ses ennemis, il lui étoit impossible de se garantir de la perfidie de ses sujets. Deux de ses officiers avoient particulièrement formé le dessein de se saisir de sa personne : c'étoient Nabarzane, général de la cavalerie, et Bessus, qui commandoit les Bactriens. Leur intention étoit de le livrer à Alexandre, s'ils le prenoient vivant, sinon de le tuer, d'usurper la couronne et de recommencer la guerre. Ils trouvèrent le moyen de corrompre les troupes, excepté les Grecs soldés par Darius, qui indignés de la bassesse de ses sujets, offrirent généreusement de protéger sa personne aux dépens de leur propre vie. Mais Darius avoit trop de grandeur d'âme, pour accepter leurs offres : il répondit que si son peuple refusoit de le défendre, il n'auroit point recours à des

Darius est trahi par ses généraux. Av. J. C. 330.

mains étrangères. Voyant qu'ils ne pouvoient plus lui être utiles, les Grecs s'adressèrent à Alexandre, qui en considération de leur bravoure, non seulement leur pardonna, mais les prit à sa solde.

Privé de toutes ressources, Darius fut pris par les traîtres, qui le chargèrent de chaînes et le traînèrent pendant quelque temps à leur suite ; mais voyant que les Macédoniens les poursuivoient, et qu'ils ne pouvoient gagner l'amitié d'Alexandre, ni s'assurer la couronne, ils rendirent la liberté au prince, et lui conseillèrent de les accompagner dans leur fuite. Il refusa de le faire, et priant les dieux de le venger des outrages qu'il avoit reçus de ces hommes perfides, il leur déclara qu'il aimoit mieux implorer la pitié d'Alexandre, que de continuer de vivre plus long-temps avec des traîtres. Furieux, à ces mots, ils lui lancèrent leurs dards, et le laissèrent se disputant avec la mort. Ils s'échappèrent ensuite de différens côtés : les Macédoniens victorieux trouvèrent à la fin Darius dans un lieu solitaire, couché sur son char, et touchant à ses derniers momens. Il eut encore assez de force pour demander à boire : ce qui lui fut accordé par un Macédonien, nommé Polystrate. Dans cet instant critique, brilla la générosité du monarque infortuné, « le comble de « mes malheurs, dit-il au Macédonien « par son interprête, est de ne pouvoir « te récompenser de cet acte d'humanité. Après avoir bu le breuvage qui lui étoit présenté, Darius se tourna vers le Ma-

cédonien et lui dit que sa dernière consolation, dans l'état déplorable où il se trouvoit réduit, étoit de voir qu'il parloit à quelqu'un qui pouvoit l'entendre, et que ses dernières paroles ne seroient point perdues. Il le chargea donc de dire à Alexandre, qu'il mouroit son débiteur, qu'il le remercioit de l'humanité avec laquelle il avoit traité sa mère, son épouse et ses enfans, dont il épargna non seulement la vie, mais à qui il venoit de rendre leur première splendeur; qu'il conjuroit les dieux de lui accorder toujours la victoire, et de lui donner la souveraineté de l'univers, ajoutant qu'il ne croyoit point avoir besoin de le prier de venger l'attentat dont il étoit la victime, puisque c'étoit la cause de tous les rois.

Mort de Darius.

Prenant ensuite Polystrate par la main: « Donnez-lui, dit-il, votre main en mon « nom, comme je vous donne la mienne; « c'est le seul gage qui me reste de ma « reconnoissance et de mon amitié. »

Alexandre voyant à son arrivée le corps de Darius, fut profondément affecté : il l'arrosa généreusement de ses larmes, le fit embaumer et renfermer dans un coffre magnifique. Ensuite il l'envoya à Sysigambis, afin qu'elle lui rendit les derniers devoirs, et qu'elle l'ensevelit à la manière des Perses. Poursuivant le traître Bessus, il le prit, lui fit couper le nez et les oreilles, et l'envoya à Ecbatane, à la mère de Darius, afin qu'elle le punit de son crime. On le fit mourir de cette manière: on plia quatre jeunes arbres, que l'on inclina

Supplice de Bessus.

de force et qu'on réunit dans un même point : à chacun l'on attacha l'un des membres de Bessus, et les arbres reprenant ensuite leur position, déchirèrent le corps du criminel.

C'est vers cette époque, qu'Alexandre reçut, dit-on, la visite de Thalestris, reine des amazones ; mais ce fait, quoique rapporté par plusieurs auteurs, est considéré comme une fable, par les écrivains les plus judicieux.

Entre les bonnes qualités d'Alexandre on remarque sa galanterie, et les égards qu'il rendit aux femmes. Il donna un exemple de sa générosité dans sa conduite envers une captive. Ayant observé son maintien modeste pendant qu'elle chantoit un jour, dans un repas public, il apprit qu'elle étoit princesse du sang royal : non seulement il la mit en liberté, mais il lui rendit ses états, et donna l'ordre qu'on cherchât Hystaspe son époux, pour le rétablir dans ses possessions.

Alexandre avoit tant de grandeur d'âme, que sa coutume étoit d'engager ses soldats à considérer tout ce qu'ils avoient comme rien, en comparaison de ce qu'ils pouvoient encore avoir. S'apercevant que le butin gênoit leur marche, il leur fit apporter dans une plaine tout ce qu'ils possédoient, excepté les choses nécessaires, et ordonna d'y mettre le feu.

Nous n'avons considéré jusqu'à présent Alexandre que sous le beau côté : nous devons faire attention à ses mauvaises

comme à ses bonnes qualités. Aucun homme n'offre autant de mélange, et ne paroît avoir autant que lui réuni le vice et la vertu. Apprenant que Philotas, l'un de ses favoris, fils de Parménion, avoit négligé de l'informer d'un complot formé contre ses jours, il en conclut qu'il trempoit dans la conjuration : il le condamna conséquemment au supplice. Dans l'excès des tourmens Philotas se reconnut coupable, nomma les conjurés au nombre desquels étoit son père. Parménion quoiqu'innocent fut mis à mort : et par cet acte cruel, Alexandre fut coupable d'injustice et d'ingratitude ; car Parménion avoit plus que tout autre contribué au succès de ses armes.

Ingratitude d'Alexandre.

Afin de prévenir l'indignation que causoit dans l'armée cette sévérité, Alexandre chercha à vaincre de nouvelles nations. Il détruisit entièrement les Branchides sous le prétexte qu'ils descendoient de ces Grecs qui avoient eu la perfidie de vendre les trésors d'un temple qui leur étoit confié. Ses succès contre les Scythes sont un problème. Suivant Arrien et Quinte-Curce il ne fit que peu d'impression sur l'indomptable esprit de ces barbares. Quinte-Curce dit même que les Grecs éprouvèrent un tel échec, qu'Alexandre défendit, sous peine de mort, à tous ceux qui étoient revenus du combat d'en parler. Selon cet historien, ils envoyèrent des ambassadeurs à Alexandre qui eurent le courage de lui dire à lui-même que lui qui prétendoit extirper tous les brigands l'étoit plus que les

Expédition contre les Scythes.

autres. Il paroît cependant qu'après avoir pris et pillé la ville de Cyropolis et traversé le fleuve Iaxarte il défit trente mille Scythes postés dans un défilé nommé le rocher des Oxiens, et comme il avoit trouvé plus de résistance qu'il ne s'y étoit attendu, il les réduisit en esclavage et fit pendre leurs chefs à des croix plantées sur les rochers.

S'étant ouvert un chemin dans le centre du pays, il s'avança d'abord dans la Barbarie et ensuite vers Maracande dont il donna le gouvernement à Clitus. Cet officier loyal éprouva bientôt le sort de Parménion. S'étant enivré dans une fête publique, il mit les actions de Philippe au-dessus de celles d'Alexandre; ce dernier, ivre lui-même, tua Clitus dans un accès de fureur. A peine eut-il commis cette action barbare qu'il éprouva un repentir violent. Il se jeta sur le corps de son ami, arracha l'arme fatale et s'en seroit percé sans les spectateurs qui l'en empêchèrent: il fut triste pendant quelq-temps; mais ayant recouvré à la fin sa tranquillité, il partit pour de nouvelles conquètes. A son entrée chez les Sacéens Oxyarte, un des roi de ce pays, vint à sa rencontre; Alexandre épousa sa fille nommée Roxane.

Alexandre épouse Roxane.

Toutes les provinces des Perses étant soumises, Alexandre résolut d'aller dans l'Inde pays que l'on croyoit dans ce temps comme dans le nôtre, l'un des plus riches de l'univers. Situé des deux côtés du Gange, il étoit alors habité par un peuple qui ressembloit aux Gentous, naturels

de l'inde. Il étoit divisé en plusieurs castes distinctes l'une de l'autre qui ne se mêloient point : on ne pouvoit passer de l'une à l'autre. La première classe étoit composée des gardiens de la religion ; les hommes mariés formoient la seconde, les bergers la troisième; dans la quatrième étoient les marchands ; les soldats dans la cinquième : la sixième renfermoit les magistrats, et la septième les conseils publics et tous ceux qui avoient part au gouvernement.

Nouvelles conquêtes. Av. J. C. 327.

En entrant dans cette contrée Alexandre reçut la soumission de plusieurs petits princes. Après avoir réduit Hagose, il attaqua le rocher d'Aornos considéré comme imprenable. On prétend même qu'Hercule n'avoit pu s'en emparer. Mais la garnison frappée de la grandeur des préparatifs militaires d'Alexandre, se rendit après une foible résistance : ce qui augmenta l'orgueil du vainqueur transporté d'avoir fait ce qu'Hercule n'avoit pu faire.

Porus, un des rois de l'inde.

Delà il s'avança vers l'Indus et continua sa marche vers les bords de l'Hydaspe, recevant de tous côtés sur son passage la soumission des princes voisins au nombre desquels étoit le roi d'Omphis qui lui fit un présent de cinquante-six éléphans. Porus, un de ces rois voulut se battre avant d'abandonner ses états : Alexandre résolut d'employer contre lui la force de ses armes. Le combat fut sanglant; quoique Porus se conduisit avec une valeur extraordinaire et remplit également les devoirs d'un soldat et ceux d'un général

habile en se faisant remarquer par sa bravoure, ses talens et sa haute stature; il fut obligé de céder la victoire à son rival. Les Indiens ne perdirent pas moins de de vingt mille hommes et trois mille chevaux, tandis que la perte des Macédoniens ne fut que de deux cent quatre-vingts hommes, et de trente ou quarante chevaux.

Le mérite de Porus plut tant au vainqueur que celui-ci désiroit le sauver du carnage qui suivit le combat. En conséquence il l'envoya prier de paroître devant lui : ce qu'on obtint difficilement. Arrivé devant Alexandre, ce dernier lui demanda comment il vouloit être traité. *En roi*, répondit Porus. « Mais ne demandez-vous rien de plus, reprit le prince ». Non, répliqua Porus, tout est compris dans ce mot ». Frappé de cette grandeur d'âme que l'adversité sembloit augmenter encore, Alexandre non seulement lui rendit son royaume, mais il y ajouta d'autres provinces, et lui donna des marques d'estime. Porus lui demeura fidèle jusqu'à sa mort. Il n'est pas aisé de décider lequel, dans cette occasion, fut plus grand du vainqueur ou du vaincu.

Grandeur d'âme de Porus.

Alexandre bâtit une ville sur le champ de bataille, et une autre dans l'endroit où il avoit passé l'Hydaspe. Il donna le nom de Nicée à la première, et celui de Bucéphale à la seconde. Ce fut là que mourut ce fameux cheval, non de ses blessures, mais de vieillesse.

Après avoir vaincu Porus, il s'avança dans l'intérieur du pays : et comme les

indiens n'étoient point célèbres pour leur courage, il n'éprouva aucune résistance. Passant dans un endroit où plusieurs Brachmanes étoient rassemblés, il eut le désir de s'entrenir avec eux et de connoître, s'il étoit possible, quelque chose de leur religion. Apprenant que ces prêtres ne faisoient jamais de visites et trouvant qu'il étoit au-dessous de lui d'aller les voir, il leur envoya Onésicrite. Ce philosophe rencontra près de la ville, quinze Brachmanes qui depuis le lever jusqu'au coucher du soleil se tenoient nus sans changer de postures; après quoi leur coutume étoit de rentrer le soir dans la ville. Il s'adressa d'abord à Calanus, indien qui passoit pour le plus sage de son pays. Quoiqu'il eut professé pendant sa vie les principes de la philosophie la plus sévère, il s'étoit dans un âge très-avancé présenté à la cour. Onésicrite lui expliqua le sujet de sa visite. L'indien fixant les yeux sur ses vêtemens ne put s'empêcher de rire; il lui dit ensuite que la terre avoit été jadis couverte de froment comme elle l'étoit actuellement de poussière; que le miel, le lait et l'huile couloient des fleuves; que les crimes de l'homme avoient tari ces sources et opéré les changemens qu'il voyoit, et que pour punir leur ingratitude Jupiter les avoit condamnés à un travail long et pénible; que leur repentir ayant fléchi ce dieu, il leur avoit rendu leur ancienne abondance, quoique par le cours ordinaire des choses, la confusion reparoissoit. Ce

Opinion des Indiens.

discours prouve que toutes les sociétés même dans leur enfance semblent avoir eu l'idée d'un état plus heureux que celui qu'elles voyoient.

Onésicrite tâcha de persuader à deux de ces prêtres, nommés Mandanis et Calanus de venir avec lui voir Alexandre, leur promettant qu'ils trouveroient dans ce prince un bienfaiteur généreux. Le premier rejetta hautement cette proposition : elle fut acceptée par l'autre.

La plus grande ambition d'Alexandre étoit d'imiter dans leurs travaux Hercule et Bacchus. C'est ce qui l'engagea à pénétrer dans l'orient aussi loin qu'il resteroit encore des nations à conquérir. Mais les Macédoniens refusèrent de le suivre; rassasiés qu'ils étoient de victoires, et fatigués de combats : quoiqu'il employât tous les argumens pour vaincre leur obstination, il ne put rien obtenir sinon qu'ils l'accompagneroient dans le midi afin de découvrir les nations les plus voisines. Le cours de l'Indus devoit guider leur marche.

Intrépidité d'Alexandre.

Dans son voyage le long de ce fleuve, il donna un exemple de cette intrépidité par laquelle il étoit si remarquable ; ayant attaqué la capitale des Oxydraques et des Malles, il prit une échelle et monta le premier sur les remparts de la ville. Voyant le danger qu'il couroit, ses compagnons d'armes le suivirent. L'échelle venant à rompre, il resta seul. L'épée à la main il s'élança dans la ville au milieu des ennemis. Il repoussa ceux qui s'approchoient de lui, et tua même

le gouverneur qui s'étoit avançé. Appuyé contre un arbre il para de son bouclier tous les traits qu'on lui lançoit et tint de cette manière les plus hardis à une distance assez grande. A la fin, percé d'une flèche, il laissa tomber ses armes ensanglantées, et tomba lui-même. L'indien qui l'avoit blessé s'approcha pour le dépouiller croyant qu'il étoit mort. Mais Alexandre recouvrant ses esprits lui enfonça un poignard dans le sein. Pendant ce temps plusieurs Macédoniens vinrent à son secours, et lui firent un rempart de leur corps, jusqu'à ce que les soldats ayant réussi à rompre les portes de la ville, ils le sauvèrent et passèrent tous les habitans au fil de l'épée.

Ses blessures étant guéries il continua bientôt sa route le long du fleuve en soumettant les habitans des pays voisins. Arrivé sur les bords de la mer il fut frappé de surprise à la vue du flux et du reflux de l'Océan indien, la mer Méditerrannée ne lui ayant rien offert de semblable. Là fut le terme de son expédition. Jetant des regards tristes sur la vaste étendue des mers, il versa, dit-on, des larmes de ce qu'il ne lui restoit plus de mondes à conquérir. Il résolut donç de retourner en Macédoine, et après avoir désigné Néarque, amiral de sa flotte avec des ordre de remonter le rivage indien jusqu'au golphe Persique, il partit pour Babylone avec son armée.

Au commencement de sa route, il éprouva beaucoup de difficultés à cause de la stérilité du pays qu'il traversoit et

qui ne lui offroit aucunes provisions. Dans la province de Gédrosie, la plus riche de cette partie du monde, les Macédoniens trouvèrent tout en abondance, et comme de vrais soldats, ils s'abandonnèrent à tous les excès de l'intempérance. Voulant imiter Bacchus, Alexandre se fit traîner par huit chevaux dans une litière de forme carrée sur laquelle il passoit les jours et les nuits en fêtes. Ses soldats ne manquoient pas de suivre son exemple à une distance respectueuse. Il condamna Cléandre à mort pour avoir abusé de l'autorité qu'il lui avoit confiée en son absence. Comme cet homme avoit été la cause principale de la mort de Parménion, cet acte de justice rigoureuse plut à tout le monde. Six cents soldats, instrumens des cruauté de Cléandre, éprouvèrent le même sort.

Punition de Cléandre.

Dans sa route vers Babylone, il s'arrêta à Pasargade pour visiter la tombe de Cyrus, sur laquelle étoit cette inscription modeste, mais expressive: « Qui que tu « sois, de quelque pays que tu viennes, « sache que j'ai nom Cyrus et que je fon- « dai l'empire des Perses : ne m'envie pas « la petite quantité de terre qui couvre « mon corps ». Orsine, prince Perse, fut condamné à une peine capitale, pour avoir profané ce tombeau. Ce fut là pareillement que l'Indien Calanus sentant approcher la caducité après une vie de quatre vingt-trois ans, exempte de maladie et d'infirmités, résolut de se donner la mort suivant la coutume superstitieuse des enthousiastes de ce pays. Il fit

construire un bûcher funéraire sur lequel il monta hardiment après avoir pris congé de ses amis. Il se couvrit le visage, se coucha et demeura tranquillement dans cette posture jusqu'à ce qu'il eût expiré au milieu des flammes.

De Pasargade Alexandre fut à Suze, où il épousa Statira, fille aînée de Darius; il maria la cadette à son favori Ephestion, et donna quatre-vingts femmes de la cour de Perse à ses principaux officiers.

La Grèce menacée par Harpale.

Pendant qu'il s'amusoit en Perse, on tentoit de troubler la Grèce. Harpale, gouverneur de Babylone, ayant amassé d'immenses richesses et désirant jouir d'un pouvoir indépendant, s'étoit rendu à Athènes dont il tâcha de gagner les chefs, entr'autres l'illustre Phocion. Sourd à ses propositions, ce philosophe résista aux séductions d'Harpale comme il avoit résisté à celles de Philippe et d'Alexandre. Philippe l'avoit pressé d'accepter une somme considérable, si ce n'étoit pour lui au moins pour sa famille. « Si mes « enfans me ressemblent, avoit répondu « Phocion, ce qui étoit suffisant pour moi, « doit aussi l'être pour eux. Sinon, je ne « veux point leur laisser de richesses qui « ne serviroient qu'à soutenir leur luxe « et leur ambition » Lorqu'Alexandre lui envoya cent talens, Phocion démanda à ceux qui les lui apportoient, pourquoi leur maître ne donnoit rien aux Athéniens. « Parce qu'il vous regarde, répli- « quèrent-ils, comme le seul homme « juste et vertueux qui soit dans l'état. « En ce cas, répondit Phocion, laissez-

Désintéressement de Phocion.

« moi continuer de l'être et justifier « cette opinion ». Trompé dans son attente Harpale fut obligé de renoncer à à son entreprise.

L'inutilité de cette tentative en fit essayer une autre dont les résultats pouvoient être plus dangereux. Alexandre avoit publié que tous les Macédoniens incapables de servir par l'âge ou les infirmités retourneroient dans la Grèce. On considéra cette mesure non comme un affront, mais comme la plus haute injustice. Des cris séditieux se firent entendre : tous demandèrent à quitter le service, murmurèrent contre lui, et le traitèrent de roi cruel qui vouloit leur mort. Dans cette circonstance critique Alexandre se conduisit avec ce courage qui lui étoit naturel. Il s'élance au milieu des mutins, en saisit trente, et les fait punir immédiatement. Etonnés de cette intrépidité, les soldats cessent leurs plaintes et semblent demander grâce. « Vous voulez me quitter, dit » le prince, allez et publiez partout que » vous avez abandonné votre chef à » des étrangers. Les Perses veilleront à » ma garde. » Cette menace dont on commença l'exécution, attrista les Macédoniens qui ne cessèrent de solliciter leur pardon jusqu'à ce qu'ils fussent rentrés en faveur.

Délivré de cette insurrection, il s'abandonna à la débauche, passant les jours et les nuits à boire immodérément. Ce fut dans une de ces orgies que mourut Ephestion : ce qui affecta d'autant

plus Alexandre qu'il étoit le premier de ses favoris. Le roi paroissoit inconsolable : il fit mourir le médecin d'Ephestion, et à son arrivée à Babylone, il célébra les funérailles de son ami avec pompe et magnificence.

A l'approche de cette ville, on observa de sinistres présages. Les Chaldéens qui prétendoient connoître l'avenir, voulurent le dissuader d'entrer dans Babylone. Mais les philosophes Grecs plaisantèrent de ces prédictions, et lui conseillèrent de poursuivre la route tracée par la gloire. Babylone, disoient-ils, est un théâtre sur lequel il pouvoit étaler son pouvoir, puisqu'il étoit attendu par les ambassadeurs de toutes les nations qu'il avoit conquises. Il fit son entrée avec faste, donna audience à ces ambassadeurs qu'il reçut avec magnificence, et qu'il traita avec la politesse et l'affabilité d'un courtisan.

Comme il vouloit faire de Babylone le siége de son empire, il commença par former le projet d'embellir cette ville. Cependant au milieu de ses plaisirs et quoique son ambition dût être satisfaite, il étoit loin d'être heureux. La perte récente d'Ephestion, le souvenir cuisant du meurtre de Clitus, les remords que lui causoient ses cruautés envers Parménion et Philotas, et d'autres actes révoltans empoisonnoient toutes ses jouissances. Il falloit un puissant remède pour dissiper ces idées tristes : il eut recours à l'intempérance. Il se

livra donc à la débauche et aux excès de la table. Après avoir passé de cette manière une nuit entière, on le pressa d'employer ainsi la suivante. Il y consentit : il but à un tel point qu'il tomba, ne donnant aucun signe de vie. Dans cet état dégoutant, on le transporta dans son palais. Une fièvre violente se déclara : dans les intervalles, il donnoit des ordres relativement à son armée de terre et à sa flotte, comptant sur son rétablissement prochain. Mais voyant ses espérances s'évanouir, et sa voix s'affoiblissant, il donna son anneau à Perdiccas en lui ordonnant de transporter son corps au temple de Jupiter Ammon. Il se débattit quelque temps avec la mort, et se levant sur son séant il donna ses mains à baiser aux soldats qui l'environnoient. On lui demanda à qui il laissoit l'empire. « Au plus digne, « répondit-il. » Perdiccas lui demanda quand il vouloit qu'on lui rendit les honneurs divins : » Quand vous serez « heureux, répliqua-t-il. » A ces mots il expira, âgé de trente-deux ans, après un règne glorieux de douze années, laissant une réputation à laquelle aucun prince n'a pu peut-être encore atteindre.

Mort d'Alexandre.

On peut tracer en peu de mots son caractère : intrépidité, talent militaire, générosité sans bornes, continence exemplaire et peut-être unique, si l'on fait attention à sa jeunesse, à son rang et aux tentations puissantes qu'il éprouva; telles étoient ses principales vertus ;

Son caractère.

mais

mais elles furent ternies par sa cruauté, sa vanité et surtout par une ambition démesurée. Ses victoires, cependant, eurent des résultats heureux. On vit à quel degré les arts de la paix peuvent élever ceux de la guerre. Dans le tableau de ce règne, nous voyons de petits états devenir par leur réunion et la culture de ces arts, en état de lutter avantageusement contre les autres nations du monde, et laisser aux hommes un exemple frappant de la supériorité de l'intelligence humaine sur la force et le nombre. Alexandre n'eut qu'un fils nommé Hercule, qu'il avoit eu de Barsine, fille d'Artabaze et veuve de Memnon. Mais au moment de sa mort on prétendoit que Roxane et Statira, étoient enceintes.

CHAPITRE XV.

De ce qui s'est passé dans la Grèce, depuis la ruine de Thèbes jusqu'à la mort d'Antipater.

Entreprise des Spartiates contre la Macedoine.

REVENONS maintenant aux affaires de la Grèce, auxquelles l'expédition d'Alexandre eut été totalement étrangère, si ce Prince n'eût eu des Grecs pour compagnons d'armes. Quand les républiques de la Grèce déclarèrent Alexandre généralissime contre les Perses, les Lacédémoniens seuls refusèrent de concourir à cette expédition. Avec une pénétration et une prudence qui les honore, ils prévirent que la réussite de ce prince dans ses desseins ambitieux, seroit l'époque prochaine de l'anéantissement de la liberté. Ils firent donc tout ce qui dépendoit d'eux, pour contrarier ses projets. A cet effet, ils contractèrent une alliance avec le roi de Perse. Agis étoit alors leur roi: actif, brave, entreprenant, ce prince, fils d'Archidamas et petit fils d'Agésilas, tâcha de former contre la Macédoine, une confédération composée de plusieurs états de la Grèce. Il y réussit au point de pouvoir lever une armée de vingt mille fantassins et de deux mille cavaliers, avec laquelle il attaqua Mégalopolis, la seule ville du Péloponèse, qui eut reconnu Alexandre pour son souverain. Antipater, vice-roi de Macédoine, mar-

cha bientôt à sa rencontre, avec une armée plus nombreuse que celle d'Agis. Celui-ci ne chercha point à éviter le combat. L'action devint générale, et quoique les Macédoniens fussent victorieux, ils perdirent cependant trois mille cinq cents de leurs meilleures troupes. La perte du côté des Grecs étoit à peu-près égale, et le roi de Sparte resta sur le champ de bataille. Sa mort fut glorieuse. Comme il avoit reçu dans le combat plusieurs blessures, ses soldats vouloient, au moment où la déroute devint générale, l'emporter sur leurs épaules; mais Agis voyant le danger auquel ils s'exposoient, leur ordonna de le laisser et de conserver leur vie pour le salut de leur patrie. Ils lui obéirent. Seul sur ses genoux, il combattit encore, et tua plusieurs Macédoniens. Il fut à la fin percé d'un trait mortel.

Mort glorieuse d'Agis.

Les règnes de ses successeurs n'offrent aucun événement digne de remarque. Son fils Eudimas monta sur le trône, et heureusement pour son pays, il aimoit autant la paix et les arts, que son père avoit aimé la guerre. Toute la nation désiroit ardemment venger la mort d'Agis, et renouveller les hostilités contre les Macédoniens; le seul Eudimas modéra cette ardeur guerrière : et lorsqu'un citoyen lui demandoit pourquoi il exhortoit à la paix, tandis que ses concitoyens vouloient la guerre, il répondit : « c'est « que je veux les convaincre que l'objet « de leurs désirs, leur seroit nuisible.

Eudimas.

Un autre parlant avec emphase des victoires gagnées par leurs ancêtres, en tiroit des motifs pour recommencer la guerre. « Vous pensez peut-être, dit « Eudimas, qu'il est égal de combattre « mille brebis ou cinq cents loups. Entrant un jour par hasard dans l'école publique du philosophe Xénocrate, et voyant que c'étoit un vieillard, il demanda à ceux qui l'environnoient, quelle étoit sa profession. Comme on lui répondit que c'étoit un sage qui cherchoit la vertu. Il s'écria : « hélas ! s'il la cher« che à cet âge, quand la pratiquera-t-il? » Lorsqu'Alexandre rappela les Grecs exilés, à l'exception des Thébains, et les fit proclamer aux jeux olympiques, Eudimas dit à cette occasion : « cet évé« nement, ô Thébains, est cruel, mais « honorable pour vous ; car il est évi« dent qu'Alexandre ne craint que vous « dans la Grèce.

La réputation de Démosthène est attaquée.

Antipater ayant réussi à appaiser l'insurrection des habitans du Peloponèse, et à vaincre Agis, qui en étoit le principal auteur, il résolut d'éloigner autant qu'il lui étoit possible, tous ceux qui pouvoient disputer l'autorité de son maître. Le premier dont il s'occupa est le célèbre Démosthène, sur lequel il amena le soupçon d'avoir trahi les intérêts de sa patrie. Quoique Harpale, comme nous l'avons observé, ne put corrompre Phocion, on prétend qu'il réussit à séduire Démosthène, qu'on accusoit d'avoir reçu une coupe d'or et vingt talens. Ce qu'il y a de certain, c'est que quand ce fut

à son tour de parler, pour savoir si l'on devoit protéger le Macédonien, il parut, ayant le col enveloppé de linges, ce qui provenoit vraisemblablement d'un rhume réel, quoique ses ennemis assurâssent qu'il n'étoit que feint : un bel esprit dit à cette occasion que l'orateur avoit gagné un *rhume d'or*. Démosthène n'en fut pas moins traduit devant l'aréopage : et comme on le trouva coupable, on le condamna à une amende de cinquante talens. Il partit pour l'exil ; parce qu'il ne pouvoit payer une somme aussi considérable. Plutarque et Pausanias, deux auteurs des plus estimés de l'antiquité, justifient pleinement Démosthène de cette accusation.

Antipater avoit seul le pouvoir de lutter contre son maître. Alexandre résolut de sonder l'esprit du peuple, pour voir s'il étoit disposé à se soumettre au joug qu'il vouloit lui imposer. Dans ce dessein, il fit proclamer aux jeux olympiques que tous les Grecs exilés, excepté ceux qui s'étoient rendus coupables de quelqu'attentat, rentreroient dans leur patrie; et qu'on emploieroit la force contre les villes qui refuseroient de les recevoir. Cette démarche parut cependant prématurée. Malgré les différens actes d'oppression que les Grecs avoient soufferts, ils nétoient pas encore disposés à obéir à un ordre qui détruisoit également la liberté et le gouvernement. Ils se préparèrent donc à faire une vigoureuse résistance, et sous la conduite de l'Athénien Leothène, qui avoit déjà

rassemblé un corps considérable de ses compatriotes, ils se trouvèrent en état d'inspirer des craintes à Antipater.

Telle étoit la situation de la Grèce, lorsque l'on apprit la mort d'Alexandre. Cette nouvelle augmenta le courage des rebelles. On venoit de rappeler Démosthène, dont l'éloquence étoit propre à réunir les différentes républiques contre les Macédoniens. Il eut dans cette occasion un antagoniste dans Pithéas, créature d'Alexandre. « Les Athéniens, di« soit cet orateur, peuvent être comparés « à du lait d'ânesse, dont l'usage est l'in« dice certain d'une maladie : et quand « on les voit paroître dans une ville, on « peut assurer que les habitans en sont « malades. — Cela est vrai, répliqua « Démosthène ; mais de même que le « lait d'ânesse rend la santé, de même « aussi les conseils des Athéniens rendent « la force aux républiques malades. »

Quoique son armée fut beaucoup inférieure en nombre à celle des confédérés, Antipater eut le courage de livrer un combat; mais vaincu presqu'aussitôt, il se réfugia à Lamia, ville de Thessalie, où il resolut de rester, jusqu'à ce qu'il fut arrivé de nouvelles troupes. Ce succès transporta les Athéniens, au point que plusieurs d'entr'eux proposèrent de faire une déclaration de guerre en forme aux Macédoniens ; mais Phocion les en dissuada. Ce grand homme connoissoit leur infériorité dans une lutte pareille. « Quand donc croirez« vous qu'il sera temps de faire la guerre,

Défaite d'Antipater.

lui dit un des principaux citoyens? « Quand les jeunes gens, répliqua-t-il, « seront disciplinés, les riches géné« reux, et les orateurs incorruptibles. » Belles paroles de Phocion.

Antipater reçut bientôt les secours qu'il attendoit; et se croyant plus fort que l'ennemi, il marcha contre lui, et le rencontrant près de Cranon, ville de Thessalie, il le défit complétement. Furieux contre les Athéniens, particulièrement, parce qu'ils étoient les auteurs de la révolte, et les chefs de l'insurrection, il leur refusa la paix: à moins qu'ils ne livrâssent Démosthène, et ne reçussent dans leur ville une garnison Macédonienne.

Sachant qu'il n'avoit aucun pardon à espérer d'Antipater, Démosthène s'enfuit à Canaurie, petite île voisine, dans laquelle étoit le temple de Neptune, où il se réfugia. Il y fut suivi par Archias, acteur qu'Antipater avoit envoyé près de lui, pour le faire revenir sur ses pas. Archias employa tous les moyens pour l'engager à le suivre, lui répondant de l'humanité d'Antipater. Mais Démosthène qui, mieux qu'Archias, connoissoit les intentions de son ennemi, lui dit: « ô Archias! votre talent de négo« ciateur ne fait pas plus d'impression « sur moi que n'en produisoit jadis « celui d'acteur. » Comme Archias le pressoit vivement, il lui demanda la permission de se retirer dans un coin du temple, pour écrire à sa famille: ce qui lui fut accordé. Il avoit l'habitude, lorsqu'il méditoit quelque discours de mettre Mort de Démosthène.

une plume dans sa bouche. Celle dont il se servit étoit empoisonnée. Il la mâcha: le poison se manifesta bientôt. Il se tourna vers l'orateur tragique, et lui dit: « Vous pouvez maintenant jouer le rôle « de Créon, et priver mon corps de la « sépulture. » Il montra le désir d'être soutenu jusqu'à la porte du temple, afin de ne pas le profaner par sa mort; mais il expira au moment où il passoit près de l'autel.

La mort de ce grand homme et celle d'Agis affermirent l'autorité d'Antipater: et même par l'usage qu'il en fit, il sut si bien se concilier l'amitié du peuple, qu'il en reçut le titre honorable de *père et de protecteur de la Grèce*. Il ne fut cependant pas aussi heureux avec les Etoliens. Ce peuple étoit si mécontent des conditions de la paix, qu'il résolut d'en obtenir de meilleures ou de courir les risques du combat. Dans cette intention, ils levèrent des troupes considérables, avec lesquelles ils firent une irruption dans la Macédoine. Antipater étoit en Asie, pour contrarier les desseins de Perdiccas, qui méditoit une insurrection dans cette partie du monde. Pendant son absence les Etoliens obtinrent néanmoins quelques légers succès; mais ils furent défaits et forcés de se soumettre à leurs anciens maîtres.

Défaite des Etoliens.

Quoique la conduite d'Antipater déplut moins aux Athéniens qu'aux autres républiques de la Grèce; cependant leur orgueil fut humilié, de voir dans leurs murs, une garnison Macédonienne.

Désirant de s'affranchir de cette sujétion, ils prièrent d'abord Phocion d'intercéder auprès d'Antipater; mais ce patriote refusa cette commission, bien persuadé que les Athéniens étoient trop efféminés pour être abandonnés à eux-mêmes. Ils députèrent alors l'orateur Démade, pour solliciter le retour de la garnison. C'étoit ce même orateur que nous avons vu l'ennemi de Démosthène. Il avoit l'âme vénale, et plus de vanité que de talent. Antipater disoit ordinairement, qu'il possédoit deux amis à Athènes : Phocion qui refusoit le prix de ses services, et Démade qui ne se croyoit jamais assez récompensé des siens. Nous ignorons si Antipater refusoit de payer cet orateur, ou si Démade espéroit plus de la générosité de Perdiccas; mais il étoit en correspondance avec ce général, qu'il avoit engagé à prendre le gouvernement de la Macédoine. On trouva une lettre adressée à Perdiccas, dans laquelle on lisoit ces mots : « venez au secours de « la Grèce et de la Macédoine, appuyées « sur un bâton vermoulu, » se moquant ainsi d'Antipater. On fit cette découverte au moment où il plaidoit avec son fils, pour le rappel de la garnison. Antipater fit mettre sur le champ à mort, sous les yeux de son père, le fils de Démade : et ce dernier éprouva le même sort.

Mort d'Antipater.

Antipater ne leur survécut pas longtemps. Il étoit parvenu à une grande vieillesse : ses inquiétudes et sa foiblesse occasionnèrent une maladie qui laissa peu d'espoir. Il ne démentit point dans

ses derniers momens le caractère qu'il avoit montré pendant sa vie. Préférant l'intérêt de son peuple à celui de sa famille, il ne donna à Cassandre, son fils, que le commandement de mille hommes et laissa le gouvernement à Polisperchon, le plus ancien des capitaines d'Alexandre. Cet acte désintéressé donna encore une haute idée d'Antipater, et ses compatriotes regardèrent sa mort comme une perte irréparable.

CHAPITRE XVI.

Evènemens qui se passèrent en Asie depuis la mort d'Alexandre jusqu'à celle d'Antigone.

Ces paroles d'Alexandre, prononcées à son dernier moment, *au plus digne*, auroient vraisemblablement produit la guerre entre ses principaux officiers, puisque chacun se croyoit le plus digne; si leur ambition mutuelle ne les eût arrêtés dans leurs prétentions respectives. Avec un droit égal à la couronne, ils convinrent de la placer sur la tête du frère unique d'Alexandre, nommé Philippe-Aridée. Sa foiblesse et son incapacité furent probablement la cause de son élévation.

Quant à Hercule, fils d'Alexandre et de Barsine, ses droits furent mis de côté, parce que sa mère n'étoit pas d'une famille royale. Roxane étant enceinte, on réserva une partie de l'autorité suprême pour son enfant, dans le cas où ce seroit un garçon; ce qui arriva en effet: il porta le nom d'Alexandre; de sorte qu'on pouvoit dire qu'il y avoit deux rois au lieu d'un seul. Selon les apparences on devoit en voir bientôt un troisième, puisque Statira, autre femme d'Alexandre étoit grosse; mais la cruelle et ambitieuse Roxane éloigna cet obsta- Cruauté de Roxane.

cle en faisant mourir secrètement Statira, ainsi que Parysatis, la veuve d'Ephestion.

Perdiccas à qui Alexandre mourant avoit laissé son diadême, et qu'on supposoit après la mort d'Ephestion son principal favori, étoit le principal auteur de ces événemens. Quoique dans le partage du pouvoir, il se contentât lui-même de l'humble grade de capitaine, cependant il avoit réellement plus d'influence qu'aucun autre homme de la cour, et même que les gouverneurs de provinces. On distribua les états de cette manière. Antipater et Craterus eurent le gouvernement de la Macédoine et de toute la Grèce. Celui de la Chersonèse et de la Thrace, fut donné à Lysimaque. Eumenès eut la Paphlagonie et la Cappadoce, Ptolomée l'Egypte et Antigone, la Phrygie, la Lycie et la Pamphylie.

Partage des conquêtes d'Alexandre.

Quoiqu'aucun des capitaines d'Alexandre n'eût osé s'emparer de la souveraineté, cependant ils étoient tous trop puissans pour demeurer paisibles et pour obéir. Bientôt éclata la guerre civile dans trois parties de l'empire. L'une étoit commandée par Perdiccas et soutenue par Eumenès. Ptolomée, Antipater et Craterus étoient à la tête de l'autre; Antigone défendoit la troisième qui devint la plus puissante. Les événemens que produisirent ces dissentions sont en trop grand nombre pour être renfermés dans les bornes étroites que nous nous sommes prescrites: s'ils

étoient d'un intérêt général nous les aurions cependant présentés. Nous allons tracer rapidement les circonstances les plus remarquables.

Perdiccas s'avança dans l'Egypte avec une armée puissante, afin d'appaiser l'insurrection de Ptolomée; mais il y fut tué par ses propres soldats. Antipater rassembla des troupes, et les ayant partagées en deux corps, il en confia un à Craterus, avec ordre de veiller sur Eumenès, tandis que lui-même à la tête de l'autre traverseroit la Cilicie, afin de secourir Ptolomée dans le cas où il en auroit besoin. Pendant son absence Eumenès profita d'une occasion favorable, attaqua Craterus qui perdit la victoire et la vie. Le choix unanime que l'on fit d'Antipater pour protéger les rois, à la place de Perdiccas, le consola de cet événement. Sa présence étant nécessaire en Macédoine, il laissa à Antigone et à son fils Cassandre le soin de poursuivre la guerre. Il avertit ce dernier de veiller sur les actions d'Antigone dont il connoissoit le caractère entreprenant.

Tout bon guerrier qu'il étoit, Antigone avoit un rival qui ne lui cédoit en rien. Il y eut un combat entre ce général et Eumenès. Quoique vaincu par la perfidie de ses officiers, ce dernier eut cependant l'adresse de se retirer avec une poignée d'hommes dans le château de Nora, où il se défendit pendant une année entière, n'ayant d'autres provisions que du blé, du sel et

de l'eau. L'ennemi fut à la fin obligé d'en faire le siége en règle.

Antipater, comme nous l'avons dit, mourut à son retour en Macédoine, après avoir désigné Polisperchon pour son successeur. Cet homme étoit pusillanime et vain; il donna une preuve de son imprudence en rappelant en Macédoine Olympias, que la politique d'Antipater avoit toujours éloignée. Elle ne se livra point cependant à la vengeance et à la cruauté par lesquelles elle s'étoit d'abord distinguée, et qui l'ont rendue également fameuse et infortunée; au contraire, elle montra beaucoup de sagesse et de discernement. D'après son avis Eumenès eut le commandement de l'Orient et fut désigné pour lutter contre Antigone, dont le pouvoir croissoit chaque jour. Eumenès exécuta cette commission avec beaucoup d'habileté et même assez heureusement; ses troupes étoient de beaucoup inférieures en nombre à celles d'Antigone: il attira dans son parti les principaux officiers, et même les Argyraspides, corps de braves vétérans, qui tiroient leurs noms des boucliers d'argent qu'ils portoient, avec lesquels ils avoient été présentés à Alexandre le grand. Par ces différens moyens Eumenès réussit à traverser les desseins d'Antigone pendant trois ans, jusqu'à ce que ce dernier profitant d'une occasion favorable et tombant à l'improviste sur l'armée de son rival, le vainquit, le prit lui-même et le fit mettre à mort.

Mort d'Eumenès.

Délivré d'un aussi formidable ennemi, Antigone commença l'exécution des projets ambitieux qu'il méditoit en secret depuis long-temps, mais qu'il n'avoit pas encore eu la hardiesse de déclarer. Il s'avança d'abord vers Babylone dont il s'empara, après la fuite de Seleucus, qui se réfugia en Egypte sous la protection de Ptolomée. Il envahit ensuite la Cœlosyrie et la Phénicie qu'il soumit : ayant fait construire en moins d'une année une flotte de cinq cents voiles, il attaqua et réduisit la ville de Tyr.

Victoires d'Antigone.

Dans le même temps Ptolomée, Lysimaque, Seleucus et Cassandre formèrent une ligue pour arrêter les progrès d'Antigone. Ptolomée s'avança avec une armée formidable vers Gaza, où il battit Démétrius, fils d'Antigone, que ce prince y avoit laissé pendant son absence. Mais Démétrius recouvra son honneur, en attaquant à son tour l'un des généraux de Ptolomée qu'il vainquit complétement. La victoire de Gaza fournit cependant à Ptolomée les moyens d'envoyer à Seleucus quelques troupes avec lesquelles il revint à Babylone, qu'il gouverna jusqu'à sa mort.

Quoiqu'Antigone et même Ptolomée, Lysimaque et Cassandre eussent agi pendant quelque temps, comme des princes indépendans, ils paroissoient accorder au jeune Alexandre une sorte de soumission. Mais ce n'étoit qu'un prétexte pour en imposer au peuple : ils jettèrent bientôt le masque et prirent

ouvertement le titre du pouvoir souverain qu'ils possédoient. En effet, Antigone et son fils furent déclarés rois de Syrie; Ptolomée le devint de l'Egypte; Cassandre de la Macédoine; et Lysimaque et Seleucus prirent le même titre dans les provinces qu'ils gouvernoient.

On ne pouvoit supposer que des caractères aussi inquiets et aussi ambitieux vivroient long-temps d'intelligence. Les rois de Syrie envahirent l'Egypte, qu'ils espéroient conquérir. Mais trompés dans leur attente, ils tournèrent leurs armes contre Rhodes. Malgré les efforts de Démétrius, à qui de nombreux succès avoient faits donner le surnom de Poliorcète, l'on fut obligé d'abandonner cette entreprise. Il eut, il est vrai, un prétexte plausible dans la prière que lui firent des ambassadeurs Athéniens, de venir les délivrer de l'oppression de Cassandre, qui faisoit le siége de leur ville. Démétrius leur accorda leur demande avec joie, et non seulement força Cassandre à lever le siége d'Athènes, mais encore à se retirer précipitamment en Macédoine.

Démétrius Poliorcète.

Le pouvoir des rois de Syrie devint si formidable, que les états voisins craignirent pour leur indépendance. Une ligue générale se forma contr'eux. Elle étoit composée principalement de Macédoniens, de Thraces, et d'Egyptiens qui se rassemblèrent et formèrent une armée d'environ soixante-quatorze mille

hommes. Les rois de Syrie ne tardèrent pas à leur en opposer une plus nombreuse encore, et il y eut dans le voisinage d'Issus, petite ville de Phrygie une bataille sanglante. On se conduisit de part et d'autre avec beaucoup de valeur; mais après une lutte opiniâtre, les Syriens furent complétement battus et leur roi Antigone mourut sur le champ de bataille. Démétrius s'échappa avec environ neuf mille hommes.

Mort d'Antigone.

CHAPITRE XVII.

Révolutions en Macédoine et en Grèce, depuis la mort d'Antipater jusqu'à la destruction totale de la famille de Philippe.

CASSANDRE, comme nous l'avons observé, s'étoit emparé du trône de la Macédoine. Il n'est point inutile de raconter la manière dont il y parvint. Justement alarmé de la conduite de Polisperchon, et du rappel d'Olympias à qui celui-ci avoit confié le jeune prince et la direction des conseils publics, il se concerta avec ses amis sur les mesures qu'il étoit prudent d'adopter pour se mettre à l'abri du ressentiment de cette femme vindicative : il savoit que la haine que lui inspiroit encore le souvenir de son père s'étendoit sur ses enfans et sur ses amis.

Cassandre.

Une des première démarches qu'elle fit faire à Polisperchon, fut l'abolition du gouvernement aristocratique établi par Antipater, et le rétablissement de la démocratie. Le motif apparent de cette conduite étoit d'accorder au peuple plus de liberté ; mais le véritable étoit de déplacer les gouverneurs nommés par Antipater et d'affoiblir ainsi le parti de Cassandre. Les plus intelligens le devinèrent ; mais le peuple en fut la dupe, et crioit hautement contre ceux qui osèrent empêcher

l'exécution de cette loi, et particulièrement contre le vertueux Phocion qui fut une victime sacrifiée. Appelé pour se justifier de ce prétendu crime, il demanda si l'on avoit intention de procéder régulièrement contre lui. Sur la réponse affirmative, il s'écria « comment « cela se peut-il, si l'on refuse de m'en« tendre »? Voyant par l'agitation et le ressentiment du peuple qu'il ne pourroit se défendre, il dit : « Quant à moi, j'avoue « le crime dont on m'accuse et je me « soumets avec joie à la peine portée par « la loi. Mais, vous Athéniens, que vous « ont fait, je vous le demande, ceux qui « sont enveloppés dans mon infortune»? Le peuple s'écria en fureur, « ils sont « vos complices, nous n'avons pas besoin « d'autres preuves de leur crime. » On lut un arrêt de mort contre Phocion et plusieurs autres. Comme on menoit ce grand homme au lieu du supplice, un ami lui demanda s'il avoit quelques recommandations à faire à son fils. « Une seule, « répondit-il : c'est d'oublier l'injustice « des Athéniens envers son père ».

Mort de Phocion.

La mort n'appaisa point la haine de ses ennemis. Ils bannirent son corps du territoire d'Athènes, et prononcèrent une peine contre celui qui fourniroit du feu pour son bûcher. Conopion le transporta un peu au-delà d'Eleusine : il emprunta du feu à une femme de Mégare, et le brûla. Une dame de la même ville, éleva un humble monument à la mémoire de cet orateur infortuné, et ayant emporté ses cendres chez elle, elle les enser-

vèlit sous son foyer, en adressant cette prière aux dieux. « Divinités tutélaires ! « je vous confie les restes précieux de « Phocion : garantissez-les je vous en « conjure de toute insulte, et faites « qu'un jour, les Athéniens devenus « plus sages, déposent ses cendres dans « le tombeau de ses ancêtres ».

Peu de temps après cette prière les Athéniens, comme il leur étoit arrivé souvent, se calmèrent et le voile tomba de leurs yeux. Ils se souvinrent des services que leur avoit rendus la prudente sagesse de Phocion, et ils furent étonnés de leur crime. Ils élevèrent une statue d'airain à cette victime innocente, firent transporter dans Athènes, aux frais du trésor public, les cendres de ce grand homme, et condamnèrent à mort tous ses accusateurs. Agnonides, l'un des principaux auteurs de cette injustice, fut pris et traîné au supplice. Epicure et Démophile se cachèrent; mais le fils de Phocion les trouva et vengea la mort de son père.

Délivré d'un antagoniste aussi puissant que Phocion, Polisperchon exécuta la loi avec une constante sévérité, et tous ceux qui le contrarioient étoient punis de mort. Croyant qu'elle pouvoit sans obstacle assouvir sa vengeance, Olympias commença bientôt à poursuivre ceux qui étoient l'objet de sa haine ou de sa jalousie. Le roi Aridée, fils d'une concubine de Philippe, fut sacrifié le premier. Après l'avoir privé de sa raison par un breuvage, elle eut la cruauté de lui ôter

Cruautés d'Olympias.

la vie ainsi qu'à la reine Euridice, petite fille de Philippe : ils s'étoient opposés à son retour et avoient levé contr'elle des troupes qui les abandonnèrent. Olympias fit assassiner Aridée par un parti de Thraces. Elle envoya à la reine un poignard, une corde, une coupe de poison, lui laissant le choix du supplice. Euridice reçut de sang froid ce message, et après avoir prié les dieux d'envoyer les mêmes présens à Olympias, elle s'étrangla. Sa mère Cynare avoit, quelque temps auparavant, été immolée par cette femme vindicative.

La soif du sang qu'avoit Olympias étoit loin de s'appaiser par les meurtres nombreux qu'elle commettoit. Elle fit mettre à mort Nicanor, frère de Cassandre; elle ordonna qu'on exhumât le cadavre d'Iolas, autre frère de Cassandre, et qu'on l'exposât sur un chemin public. Cent nobles Macédoniens furent exécutés, parce qu'on les soupçonnoit d'être dans les intérêts de Cassandre. Elle avoit raison de haïr ou tout au moins de craindre cet habile général; mais si elle eût eté aussi dissimulée que cruelle, elle auroit tâché d'adoucir son ressentiment au lieu de l'exciter de nouveau.

Voyant qu'il ne pouvoit rassembler en Europe assez de troupes pour lutter contre Olympias et Polisperchon, Cassandre s'adressa à Antigone. En ayant obtenu quelques secours, il s'avança vers Athènes dont le gouverneur le reçut avec joie. C'étoit Nicanor qui s'étoit opposé courageusement à l'exécution de la loi de

Polisperchon. Leurs troupes réunies, ils combattirent avec avantage, vainquirent la flotte d'Olympias et rendirent ses entreprises inutiles.

Avec tous ses bonnes qualités, Cassandre paroît avoir été dévoré d'ambition comme les autres. Pour se satisfaire il étoit prêt à sacrifier la justice et l'honneur. Sachant que Nicanor se séparoit de sa cause et visoit à la souveraineté de l'Attique, il l'attira, sous prétexte d'une entrevue, dans une maison inhabitée où il le fit massacrer.

Il tâcha de réparer cet acte barbare en désignant à Nicanor un successeur vertueux. C'étoit Démétrius de Phalère, disciple célèbre de Théophraste, orateur et Philosophe tout à-la-fois. Cicéron parle avec éloge d'un de ses discours; mais il prétend qu'il changea l'éloquence énergique de la Grèce en un genre doux et pathétique aussi inférieur à l'autre que le murmure d'un ruisseau l'est au bruit éclatant d'un torrent. Demétrius gouverna avec justice et s'occupa tellement du bonheur des Athéniens qu'on lui érigea trois cents statues, dont quelques-unes étoient des statues équestres.

L'époque approchoit où Cassandre alloit en venir au mains avec Olympias et Polisperchon. Il divisa son armée en deux corps, donna le commandement de l'un à Callas avec ordre de marcher contre Polisperchon, dont les troupes étoient séparées de celles d'Olympias; à la tête de l'autre il se mit lui-même à la poursuite de cette femme, qui, après

avoir employé mille moyens pour séduire les Macédoniens, fut enfin obligée de se réfugier à Pydna, ville fortifiée. Cassandre l'assiéga aussitôt et la réduisit par la disette à une telle extrémité qu'elle fut forcée de se rendre ainsi que son armée. Elle eut cependant la précaution de stipuler pour sa vie; mais les parens de ceux qu'elle avoit tués demandant à grands cris sa mort, Cassandre prétendit que cette clause ne la garantissoit que d'une exécution militaire; en conséquence il la livra à la rigueur des lois civiles. Les amis de ses nombreuses victimes s'assemblèrent et l'accusèrent devant le peuple qui la condamna sans l'entendre. Alors Cassandre lui offrit un vaisseau pour la transporter à Athènes; mais elle rejetta cette offre. Elle voulut être traduite devant les Macédoniens, disant qu'elle ne craignoit point de justifier tout ce qu'elle avait fait. Cassandre ne vouloit point consentir à cette épreuve. Il envoya une troupe de deux cents soldats pour la mettre à mort. Quand ils entrèrent dans sa prison, ils furent frappés de son air majestueux et refusèrent d'obéir; mais les parens de ceux qu'elle avoit égorgés la tuèrent. On dit qu'elle mourut avec courage. Cassandre fit exposer son corps pendant quelque temps, pour se venger de l'outrage qu'elle avoit fait aux cendres d'Iolas. Roxane et son fils furent ensuite massacrés, ainsi qu'Hercule fils d'Alexandre et de Barsine.

Fin d'Olympias.

Il n'y avoit que vingt-huit ans que ce

conquérant étoit mort, et il n'existoit plus aucun individu de sa famille pour jouir d'une portion du vaste empire que son père et lui avoient acquis à tant de frais. Tels furent par rapport à cette famille royale, les effets d'une ambition démesurée qui porta la guerre dans l'Europe, l'Afrique et l'Asie.

CHAPITRE

CHAPITRE XVIII.

Révolutions dans la Grèce et la Macédoine, depuis l'extinction de la famille de Philippe, jusqu'à la confédération formée par les Macédoniens et les Achéens contre les Etoliens.

QUOIQUE Cassandre siégeât sur le trône d'Alexandre, il ne jouissoit pas cependant de toute la tranquillité qu'il étoit en droit d'attendre. Apprenant que Polisperchon et son fils Alexandre, formoient contre lui un parti dans la Grèce, il s'avança pour contrarier leurs projets, dans la Béotie où il rendit leurs complots inutiles. Il rebâtit Thèbes, environ vingt ans après sa destruction. Il ne survécut pas long-temps à cette action, et mourut peu de temps après, laissant deux fils, nommés Antipater et Alexandre, qui, comme il est souvent arrivé, commencèrent à se disputer leurs droits à la couronne. Ce dernier appela à son secours Démétrius Poliorcète qui parvint à l'écarter et à s'emparer de l'autorité souveraine. Mais il en fut bientôt privé par les efforts réunis de Lysimaque et de Pyrrhus, roi d'Epire. Le premier, soit par force ou par ruse réussit à occuper seul le trône de Macédoine. Il n'en jouit pas long-temps, son armée ayant été vaincue

et lui - même trouvant la mort dans un combat contre Seleucus, roi de Babylone. Après cette victoire Seleucus abandonna ses possessions en Asie à son fils Antiochus et vint dans la Macédoine espérant finir tranquillement ses jours dans sa patrie. Mais sept mois après il fut assassiné par Ptolomée Ceraunus, frère de Cassandre, qui, pour ajouter à son crime engagea la veuve de Lysimaque à l'épouser. A peine il eut en son pouvoir cette femme et ses enfans qu'il fit massacrer ceux-ci et renvoya leur mère en Samothrace.

Des crimes aussi atroces ne restèrent pas long-temps impunis. La Macédoine qu'il occupoit fut inondée de Gaulois qui défirent ses troupes et promenèrent en triomphe, après l'avoir coupée, la tête du roi qu'ils attachèrent au bout d'une perche.

Les progrès de ces barbares furent arrêtés par la réunion de tous les états de la Grèce. Ils tentèrent à plusieurs reprises de passer les Thermopyles; mais ils furent repoussés. A la fin, ils trouvèrent un passage dans la Grèce, par le mont OEta, et se dirigèrent vers le temple de Delphes, qu'ils vouloient piller; mais les habitans de cette ville sacrée, transportés d'un enthousiasme religieux, firent une sortie désespérée contre les barbares, qui frappés d'une terreur panique, s'enfuirent avec précipitation. On les poursuivit nuit et jour. Une violente tempête secondant la fureur des Grecs victorieux, leurs ennemis périrent en grande partie.

Irruption des Gaulois.

Brennus, leur chef, ne pouvant supporter les douleurs que lui causoient ses blessures, et saisi d'une horreur religieuse, se donna la mort. Ceux qui échappèrent se rassemblèrent pour tâcher de se retirer d'un pays aussi fatal; mais les peuples situés sur leur passage se levèrent, et de cette multitude qui avoit inondé la Grèce, il n'en revint pas un seul dans les Gaules. Justin prétend qu'ils furent tous taillés en pièces. D'autres historiens assurent que quelques-uns se réfugièrent dans la Thrace et dans l'Asie.

Ne se fiant point à leur courage pour repousser ces barbares, les Delphiens employèrent des stratagèmes ingénieux qui leur réussirent. Ils publièrent un ordre de l'oracle, qui enjoignoit à tous les habitans des villages voisins, d'abandonner leurs demeures abondamment fournies de vivres et de vins. Les Gaulois affamés se livrèrent à leur appétit, et perdirent cette vigueur à laquelle ils devoient la plus grande partie de leurs succès. Une autre ruse ne réussit pas moins. Le mont Parnasse, situé près de Delphes, offroit beaucoup de cavités et de souterrains. On y mit plusieurs personnes, qui devoient jeter des cris, pousser des gémissemens. Ces bruits qui sembloient n'avoir aucune cause, épouvantèrent les Gaulois, qui s'imaginant avoir à combattre des dieux, s'enfuirent presqu'avant d'être attaqués. Ce corps de barbares n'étoit qu'une partie de cette immense multitude, sortie de la Gaule, au nombre de

trois cent mille hommes. Quoique vaincus dans la Grèce, ils eurent le courage de prendre et de piller Rome.

Pyrrhus.

Le trône de Macédoine, après la mort de Ptolomée Ceraunus, appartint à Antigone, fils de Démétrius Poliorcète, qui fut déposé et remplacé par Pyrrhus, roi d'Epire; mais ce dernier étant mort, Antigone parvint encore une fois à la couronne. Il n'arriva rien de remarquable sous ces princes, si ce n'est que Pyrrhus, qui, au jugement d'Annibal, passoit pour un des plus grands guerriers de ce temps, voulut attenter à la liberté de Sparte. S'étant avancé jusqu'aux portes de la ville avec une armée puissante, les habitans furent frappés d'une telle terreur, qu'ils proposèrent d'envoyer leurs femmes dans un lieu de sûreté. Mais Archidamie, députée par les dames de Sparte, entra dans le sénat l'épée à la main, et prononça son opinion en ces termes : « ne croyez pas, « hommes de Lacédémone, que vos « femmes soient assez viles pour sur- « vivre à la ruine de leur patrie. Ne dé- « libérez point sur notre fuite, mais sur « ce que nous devons faire. » Ce courage ranima tellement les citoyens, qu'ils repoussèrent Pyrrhus, le poursuivirent, et tuèrent son fils Ptolomée, qui étoit dans l'arrière-garde. Pyrrhus périt lui-même bientôt après à Argos.

En remontant sur le trône, Antigone vainquit un corps de Gaulois nouvellement arrivés en Macédoine. Fier de ce succès, il conçut la pensée de se rendre

maître absolu de la Grèce. Il réussit au point de forcer Athènes à recevoir une garnison Macédonienne : il eut probablement imposé les mêmes conditions aux autres républiques, si la mort n'eût mis un terme à ses projets ambitieux. Son fils Démétrius lui succéda : celui-ci fut suivi de son parent Antigone. Les règnes de ces deux princes, n'offrent aucun événement remarquable.

Ligue Achéenne.

Vers ce temps la république d'Achaïe commençoit à jouer un rôle, et sembloit inspirer l'espoir de voir ranimer cet esprit de liberté, qui paroissoit entièrement éteint, soit par les dissensions des différentes républiques, soit plutôt encore par les usurpations des rois de Macédoine. Elle contenoit douze villes associées ensemble pour leur mutuelle défense. Elles avoient les mêmes ennemis, les mêmes alliés, la même monnoie, des lois communes et les mêmes magistrats, qui étoient élus annuellement à la majorité des voix. Il y avoit deux fois par an, et plus souvent s'il étoit nécessaire, une assemblée générale de députés de ces villes qui s'occupoient de la législation et du gouvernement. Les magistrats, investis du pouvoir exécutif suprême, portoient le titre de généraux des républiques d'Achaïe. Ils commandoient les troupes, et avoient le droit de présider l'assemblée de la nation. D'abord ils étoient au nombre de deux; mais d'après quelques inconvéniens que l'on remarqua, il n'y en eut plus qu'un seul. Il consultoit un conseil de dix citoyens,

appelés les Demiurges (1), qui examinoient toutes les affaires qu'on devoit porter devant l'assemblée générale, et les rejetoient ou les approuvoient. Le pouvoir des Demiurges ressembloit à celui des lords dans l'ancienne constitution d'Ecosse. Outre ces magistrats supérieurs, chaque ville avoit aussi sa magistrature, que l'on suppose formée comme celle de la république, d'une assemblée, d'un conseil et d'un président. Quant à l'objet le plus important dans l'histoire d'un peuple, c'est-à-dire ses lois, nous n'avons sur celles de l'Achaïe que des connoissances imparfaites. Quelques-unes de celles qui sont parvenues jusqu'à nous prouvent la sage politique de cette société.

On décréta que toute ville, ou même tout individu compris dans la confédération Achéenne, qui accepteroit une gratification d'un prince ou d'un peuple étranger, n'appartiendroit plus à la république : que personne ne pourroit envoyer de députés, ni contracter aucune alliance, sans le consentement unanime de la confédération, qui étoit nécessaire pareillement pour l'admission d'un prince étranger. Dans ce cas, sa demande devoit être faite par écrit au général de l'Achaïe, qui devoit, ainsi que le conseil des dix, prononcer sur son impor-

(1) Nom que portoient les magistrats souverains dans quelques républiques de la Grèce. — Les Platoniciens appeloient Dieu *Demiurge*.

tance. On pouvoit, dans chaque assemblée, ne s'occuper que de l'objet pour lequel elle étoit convoquée. Dans tous les débats, les orateurs étoient obligés de présenter laconiquement leurs argumens qu'on examinoit le lendemain, et dans trois jours au plus tard, l'affaire devoit être terminée.

La ligue Achéenne fut si favorable à la liberté du genre humain, que plusieurs états voisins recherchèrent son alliance; mais quand le pouvoir des Macédoniens devint dominant dans la Grèce plusieurs membres abandonnèrent lâchement la confédération, et se soumirent à divers tyrans. Ils furent, il est vrai, délivrés de l'esclavage, par la valeur et l'activité d'Aratus de Sicyone, qui ayant d'abord affranchi sa patrie de la tyrannie de Nicoclès, fut élu général de l'Achaïe. Il attaqua l'un après l'autre les tyrans de la Grèce, et rendit à toutes les républiques leur ancienne liberté. Mais ce bonheur ne dura pas long-temps. Il fut bientôt après, détruit par la jalousie et l'ambition de ces mêmes partis, à qui l'amour de la liberté devoit son origine.

Av. J. C. 251.

CHAPITRE XIX.

Depuis la Ligue des Etoliens et des Spartiates contre les Achéens, jusqu'à l'invasion de la Grèce par Antiochus, roi de Syrie.

Les Etoliens virent les premiers avec jalousie, la supériorité des Achéens, sur les autres états de la Grèce. Ils travaillèrent, malheureusement avec beaucoup de succès, à inspirer les mêmes préjugés aux Spartiates. Les mœurs de ces derniers étoient totalement altérées. A la pauvreté, au régime sobre, avoient succédé le luxe et l'opulence. Le partage des terres en portions égales n'existoit plus. Elles étoient possédées par quelques familles puissantes, qui vivoient avec éclat, tandis que les autres citoyens languissoient dans l'indigence. On avoit condamné à mort Agis, un de leurs plus vertueux rois, pour avoir voulu faire revivre la loi agraire et les lois somptuaires de Lycurgue. Plus heureux cependant, son successeur Cléomène réussit à les rétablir, après avoir acquis une popularité qui éloignoit la défiance. Il devoit la faveur populaire à ses succès contre les Achéens et leurs alliés, à qui il enleva plusieurs villes: il les vainquit même deux fois, tant à Leuctres qu'à Hécatombe.

Guerre entre Cléomène et Aratus. Av. J. C. 227.

Indigné de la conduite de Cléomène, qui faisoit sans motif la guerre aux Achéens, Aratus se mit sous la protection d'Antigone, roi de Macédoine. Afin d'en obtenir les faveurs qu'il lui demandoit, il fit avec ce monarque un traité dont voici les conditions. La citadelle de Corinthe devoit être livrée au roi: ce prince présideroit la ligne Achéenne, dont il dirigeroit les opérations : son armée seroit entretenue aux frais des Achéens : on ne s'adresseroit sans sa participation, à aucun pouvoir étranger, et l'on n'admettroit aucune ville dans la ligue, sans son consentement. D'après ces articles, il est évident que la liberté Achéenne n'existoit plus, et qu'Antigone alloit être le souverain de l'Achaïe.

La conduite d'Aratus, en faisant ce traité, étoit plus nuisible au peuple que celle de Cléomène dans ses hostilités. Le résultat fut que la plupart des états de la Grèce abandonnèrent les Achéens, et se réunirent à Cléomène qu'ils regardèrent comme le seul protecteur de la liberté; mais outre ses talens, Antigone avoit de plus grandes ressources que Cléomène. Etant parvenu à lui faire accepter le combat, non seulement il le battit complétement; mais encore il le força à se réfugier en Egypte, où il fut mis à mort sur les soupçons que l'on avoit de ses projets contre le gouvernement.

Antigone mourut quelque temps après. Philippe, fils de Démétrius, lui succéda : ce fut le dernier roi de ce nom en Macé-

doine. Marchant sur les traces de son prédécesseur, il résolut de secourir les Achéens: ce qu'il fit, en portant la guerre dans l'Etolie, dont il réduisit un grand nombre de places. Quoiqu'il fut naturellement modéré, cependant il conçut l'espérance de se rendre maître de la Grèce, en se réunissant à Annibal, qui combattoit alors contre les Romains. Il envoya au général Carthaginois des ambassadeurs qui conclurent un traité, par lequel Philippe devoit fournir une flotte et une armée à Annibal, pour la conquête de l'Italie. Annibal devoit, après s'être emparé de l'Epire, céder à Philippe les places qui conviendroient à la Macédoine. Philippe tint parole. Il entra dans le golphe de l'Ionie, avec une flotte considérable, prit Orique, port de mer, sur la côte d'Epire; mais ayant été surpris et vaincu par les Romains, il fut obligé de s'en retourner honteusement dans son pays.

Av. J. C. 208. Les Romains pénètrent dans la Grèce.

Les Romains étoient trop occupés de leur guerre avec Annibal, pour penser à la Macédoine. Ils eurent soin de susciter des embarras à Philippe, en encourageant les ennemis qu'il avoit en Grèce. Ils firent en conséquence un traité avec les Etoliens, à condition que ceux-ci commenceroient sur le champ les hostilités contre Philippe, par terre, tandis que les Romains fourniroient une flotte de vingt galères, et que toutes les villes, situées entre Corcyre et les Etoliens, que l'on prendroit, appartiendroient à ces derniers, pendant que le pillage seroit

aux romains. Les Spartiates, les Eléens, et d'autres états furent compris dans cette alliance. La guerre commença par la réduction de l'île de Yacynthe, que les Romains donnèrent aussitôt aux Etoliens, comme une preuve de leur loyauté. Ces événemens arrivèrent environ deux cent huit ans avant la naissance de Jésus-Christ.

Etant ainsi parvenus à mettre un pied dans la Grèce, les Romains ne tardèrent pas à établir leur pouvoir dans cette contrée célèbre. Suivant leur politique habile ils profitoient de la cruauté, des querelles, de l'ambition et de l'avarice des différens chefs. Sans cesse attentifs à soutenir le parti le plus foible contre le plus fort, ils réussirent à les affoiblir tous les deux afin de les conquérir plus facilement.

Cependant Philippe et les Étoliens se faisoient la guerre avec des succès presqu'égaux de part et d'autre, jusqu'à ce que le premier fut à la fin obligé de retourner en Macédoine pour étouffer une révolte qui venoit d'éclater. Quoiqu'ils fussent privés des secours d'un monarque aussi puissant, les Achéens étoient cependant encore en état de lutter contre leurs ennemis. Commandés alors par Philopemen, successeur d'Aratus, que Philippe avoit fait empoisonner pour se délivrer d'un ennemi qui contrarioit son dessein de maîtriser la Grèce, ils vainquirent les armées d'Etolie, dans un grand combat. Après six années de guerre, ils conclurent

une double paix avec les Romains et Philippe.

Cette paix fut cependant d'une courte durée. Philippe ayant envahi l'Egypte et quelques territoires de la Grèce, on porta contre lui des plaintes au sénat de Rome qui sur le champ lui envoya un ambassadeur chargé au nom de la république, de lui ordonner de cesser toute hostilité et de prendre des arbitres pour terminer ses querelles. Marc Emile fit part de l'ordre dont il étoit porteur, avec toute la majesté qui distinguoit les Romains. « La vanité, lui dit Philippe, et l'i-
« nexpérience de la jeunessse, les talens et
« plus encore le nom Romain t'inspirent
« cette hauteur. Je désire que Rome
Av. J.C. 199. « observe la foi des traités; mais si son
« penchant étoit d'en appeler au hasard
« de la guerre, je me fie assez dans la
« protection des dieux pour espérer que
« je rendrai les Macédoniens aussi for-
« midables que le sont les Romains ». Ces événemens arrivèrent environ 199 ans avant la naissance du Christ.

Philippe vit bientôt que la conduite des ambassadeurs Romains n'étoit pas plus impérieuse que leurs armes n'étoient irrésistibles. Titus-Quintus-Flaminius désigné pour le combattre, le réduisit au point d'accepter la paix sous les conditions suivantes. On rendroit à toutes les villes Grecques de l'Europe et de l'Asie leur ancienne liberté et leurs lois : Avant les prochains jeux Isthmiens, Philippe évacueroit toutes les places qu'il possédoit dans la Grèce ou l'Asie. Il ren-

Paix honteuse pour Philippe. Av. J.C. 197.

verroit tous les prisonniers et les déserteurs, livreroit ses flottes, excepté cinq petits vaisseaux et sa propre galère, payeroit à différens termes mille talens, et pour garant de sa bonne foi, il devoit livrer des otages au nombre desquels étoit son fils Démétrius.

CHAPITRE XX.

Depuis l'invasion de la Grèce par Antiochus, jusqu'à l'époque de la réduction de ce pays en Province Romaine.

Quoique les Romains assurâssent, par leur traité avec Philippe, qu'ils vouloient rendre aux Grecs leur ancienne liberté, rien n'étoit cependant plus loin de leur intention. Ils désiroient, au contraire, les réduire : la question n'étoit pas de savoir s'ils seroient esclaves, mais quels seroient leurs maîtres. Les Romains pensoient qu'ils méritoient ce titre plus que tout autre peuple : et il faut avouer que cette prétention n'étoit pas dépourvue de justice. Ils cherchèrent donc un prétexte plausible de recommencer la guerre : ils en eurent bientôt un dans la conduite d'Antiochus, Roi de Syrie. S'étant emparé de la Grèce pour faire reconnoître ses droits, ce prince trouva un obstacle dans les Romains qui prétendoient défendre la liberté publique. Non seulement ils le battirent, mais ils le forcèrent de se réfugier dans ses états de l'Asie. Quoique les Etoliens eussent d'abord agi de concert avec les Romains comme alliés, cependant ils ne pouvoient supporter l'idée de les considérer comme des maîtres : ils tâ-

chèrent donc de traverser leur projet d'usurpation ; mais le consul Acilius Glabrion les réduisit bientôt à de telles extrémités, qu'ils acceptèrent avec joie la paix à quelque prix que ce fut ; ils consentirent même à perdre leur indépendance, en promettant de reconnoître l'empire et la majesté du peuple Romain.

Les efforts des Achéens, pour empêcher l'établissement des Romains dans la Grèce, ne furent pas plus heureux. Environ mille de leurs chefs furent menés à Rome pour répondre au prétendu crime d'avoir secrètement soutenu le roi de Macédoine dans son entreprise téméraire contre les Romains. Ce prince, nommé Persée, fils et successeur de Philippe, fut non seulement vaincu, mais transporté à Rome et renfermé dans un dongeon, où il se laissa mourir de faim. Alexandre son fils servit de secrétaire à l'un des magistrats de Rome. La Macédoine devint une province Romaine ainsi que les autres états de la Grèce. Av. J.C. 163.

Depuis cette époque il n'arriva que peu d'événemens intéressans en Grèce : encore apppartiennent-ils plus à l'histoire des Romains qu'à celle des Grecs. Nous terminerons donc ici cette dernière, en observant que tout esclaves qu'étoient les Grecs, dont le caractère national et l'amour de l'indépendance avoient dégénéré, ils conservèrent cependant au milieu de leurs maux cette force de génie, cette délicatesse de goût, cette vivacité, cette pénétration qui les avoient rendu

si célèbres. Ils adoucirent les mœurs de leurs vainqueurs fiers et à demi-civilisés. A la destruction de l'empire de l'occident, ils cultivèrent les arts et les sciences pendant que le reste du monde étoit plongé dans la barbarie et l'ignorance la plus grossière. A la prise de Constantinople par les turcs, ils portèrent en Italie les arts qui ont illustré ce pays. Enfin c'est aux Grecs que l'on doit l'amour des lettres et le goût des connoissances dans lesquelles les modernes font encore de nouveaux progrès.

FIN.

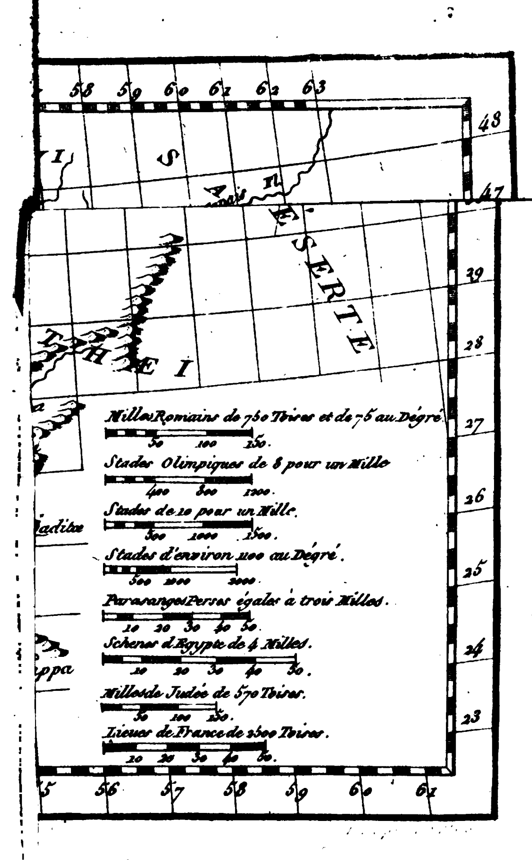

58 59 60 61 62 63
48
47
39
28
27
26
25
24
23
DESERTE
Milles Romains de 750 Toises et de 75 au Dégré.
50 100 150.
Stades Olimpiques de 8 pour un Mille
400 800 1200.
Stades de 10 pour un Mille.
500 1000 1500.
Stades d'environ 1100 au Dégré.
500 1000 2000.
Parasanges Perses égales à trois Milles.
10 20 30 40 50.
Schenes d'Egypte de 4 Milles.
10 20 30 40 50.
Milles de Judée de 570 Toises.
50 100 150.
Lieues de France de 2500 Toises.
10 20 30 40 50.
56 57 58 59 60 61
ppa

TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table.

DE L'IMPRIMERIE DE CLOUSIER,
RUE DE SORBONNE, N°. 390.